La santé de Mars. Ou moyens de conserver la santé des troupes ... d'assurer la salubrité des hôpitaux militaires; et de produire un surcroît de population suffisant pour tenir complets tous les régimens du royaume / [Jourdan-Lecointe].

Contributors

Le Cointe, Jourdan.

Publication/Creation

Paris : Briand, 1790.

Persistent URL

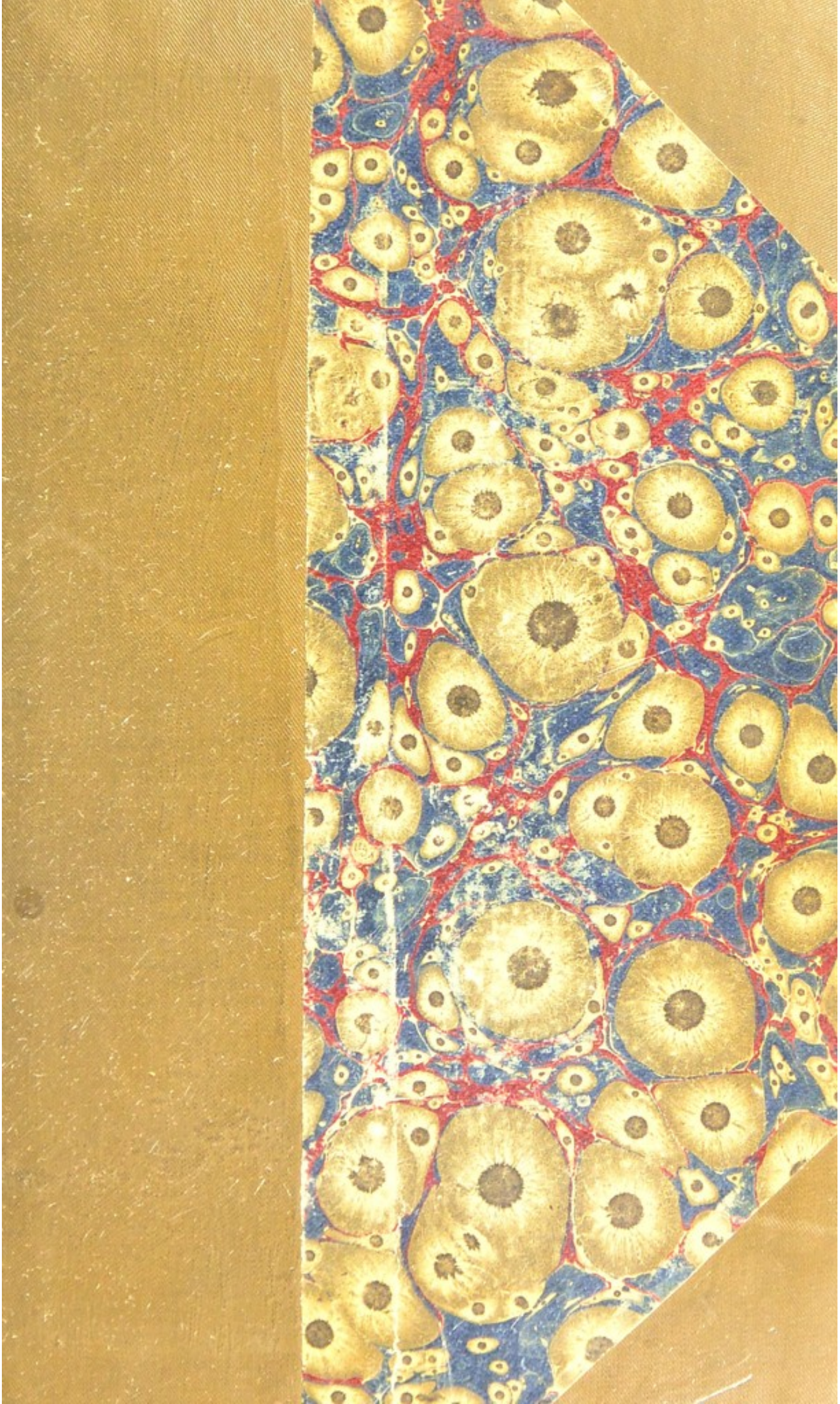
https://wellcomecollection.org/works/njghjjeg

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

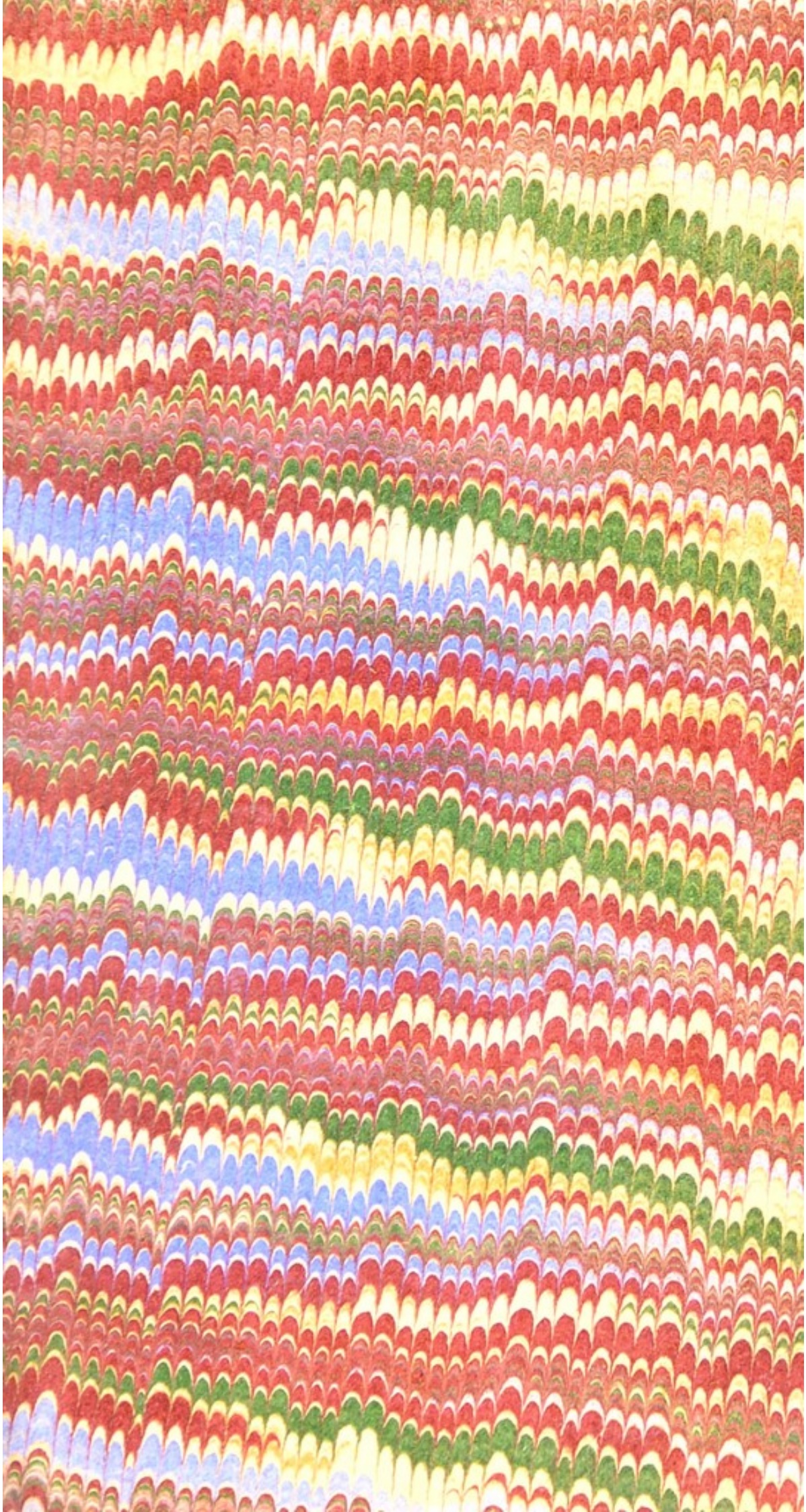
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org



DEBACQ LIBRARY

WELLCOME
HIST. MED. MUSEUM



C. VII.
18/e
326T1/B

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28763294

LA SANTÉ
DE MARS.

LA SANTÉ DE MARS.

Ou moyens de conſerver la Santé des Troupes, en temps de paix ; d'en fortifier la vigueur & le courage en temps de guerre ; d'aſſurer la ſalubrité des Hôpitaux Militaires ; & de produire un ſurcroît de population ſuffiſant pour tenir complets tous les Régimens du Royaume.

Par Jourdan le Cointe, Docteur en Médecine.

A PARIS,

Chez Briand, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs.

1790.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES.

LA *ſanté du Soldat* eſt la baſe fondamentale du ſuccès des armées & de la puiſſance des Souverains; par elle on obtiendra plus de victoires qu'avec les armes les plus meurtrieres; ſans elle on ne doit eſpérer que la dévaſtation des provinces, & la ruine des peuples.

Tous les déſaſtres qui ont ſuivi une bataille perdue, ont ſouvent coûté moins de monde qu'une ſimple fievre, une diſſenterie, ou une maladie épidémique : il eût été facile d'en prévenir les influences ou d'en détruire les cauſes premieres; mais

faute de les arrêter dans leurs principes, une ſeule de ces maladies a ſuffi pour anéantir dans huit jours la vigueur des Soldats, le courage des Officiers, la réputation d'un Général, les triomphes d'une armée, les richeſſes d'une frontiere, & a quelquefois porté atteinte à la population d'un Etat, & à la f icité d'un Empire.

Cent mille hommes, en pleine ſanté, ſont confiés aux ſoins d'un ſeul Général qui, devenu l'arbitre unique & de leur vie & de leur mort, néglige ſouvent, faute de les connoître, les principes les plus importans de ſa gloire, *la conſervation & la ſanté des troupes*, ſans leſquelles il ne peut rien entreprendre, ni rien faire réuſſir. Dès qu'un Soldat eſt malade, il faut que la médecine tente tous les moyens poſſibles de le rétablir : mais tant qu'il ſe porte bien, c'eſt à ſon Général à devenir ſon protecteur, ſon conſervateur &

ſon pere ; à prévenir toutes les cauſes qui peuvent altérer ſa ſanté, tenter tous les moyens capables de fortifier ſa conſtitution, accroître ſa vigueur & ranimer ce courage intrépide & mâle qu'on ne peut trouver que dans un corps jouiſſant de tous les principes néceſſaires à une parfaite exiſtance.

On ne ceſſe jamais de nous dire qu'un bon Soldat doit s'accoutumer à tout : il eſt ſans doute utile qu'il ſoit endurci de bonne heure à toutes les ſouffrances inévitables de la guerre ; mais il ſera toujours dangereux & deſtructeur de l'eſpece humaine de l'expoſer ſans néceſſité aux extrêmes du chaud & du froid, d'un climat glacé à des plaines brûlantes ; d'une eau vive & limpide à des eaux troubles & corrompues : de ne pas lui donner une air pur, des alimens ſains, des boiſſons ſalutaires, & tout

ce qui s'appelle les principes élémentaires d'une ſanté brillante.

De toutes les claſſes utiles à la ſociété, la plus expoſée, la plus mutilée, la plus ſouffrante, celle qui expoſe ſa vie le plus ſouvent, eſt ſans contredit la moins ſoignée, celle que les Praticiens ont le moins étudiée, celle qui eſt le plus ſouvent victime de l'ignorance de l'art & de l'expérience des ſubalternes : le Soldat, après avoir épuiſé ſes forces dans les fatigues de la guerre, accablé par une bleſſure légere, entre à l'hôpital, où mal ſoigné, mal traité mal nourri, il ſuccombe bientôt ſous le poids du mal qu'il éprouve, des mauvais remedes qui l'enveniment, & du bouillon ſans ſubſtance qui l'anéantit; l'inanition, cette atrocité mercénaire qui révolte toutes les ames ſenſibles, a été pouſſée ſi loin dans les guerres dernieres, qu'il paſſoit en proverbe

qu'un Soldat à l'hôpital étoit un homme mort. Et dans le fait, ſur cent à peine en revenoit-il dix.

On a imprimé des milliers de volumes pour nous apprendre l'art de détruire les hommes, quelques-uns pour combattre les maladies qui conſument ſi ſouvent nos armées; mais nous n'en avons point pour prévenir tant de maladies cruelles, & conſerver la ſanté des troupes, en éloignant ou corrigeant tous les principes qui peuvent y porter atteinte: les Généraux inſtruits en ont ſenti l'importance; mais réduits à ſe confier aveuglément aux conſeils d'un Médecin habile, dont l'âge, les infirmités, ou l'éloignement ſont autant d'obſtacles qui lui ôtent la poſſibilité d'examiner & d'apprécier les qualités de l'air, des alimens, des eaux, &c. &c....

Trop ſouvent occupés à prodi-

guer leurs ſoins aux malheureuſes victimes de la guerre, il ne leur reſte pas aſſez de loiſirs ou de forces pour en prévenir les cauſes eſſentielles : ce n'eſt pas pour eux que j'écris, ils n'en ont pas beſoin ; leurs exemples m'ont ſervi de leçons ; c'eſt pour tous les Militaires jaloux de leur ſanté & de celle des troupes qui leur ſont confiées, que je tente d'expoſer ici un apperçu ſimple & facile à ſaiſir des cauſes morbifiques qui coûtent tant de braves gens à l'État ; afin que pouvant tous les jours les apprécier, ils puiſſent concilier avec leurs Supérieurs les moyens d'en corriger les influances meurtrieres, ou prévenir les vices malfaiſans & contagieux qui peuvent conſumer une armée. Quel plaiſir n'aura pas un bon Officier à verſer ſes ſoins bienfaiſans ſur des Soldats dont il eſt le pere ! quelle ſatisfaction d'employer ſes loiſirs à

leur procurer tous ces moyens de ſalubrité capables de conſerver la ſanté, la vigueur, le courage à l'élite de la population Militaire.

Tandis qu'une infinité de cauſes concouroient à la deſtruction des Guerriers, j'ai conſacré mes premiers talens à rechercher toutes celles qui contribuent à les conſerver & à les reproduire ; ſi la foibleſſe de ma plume ne répond pas à la ſublimité de mon ſujet, qu'on daigne au moins l'excuſer en faveur du motif qui enflamme mon ame.

L'art de conſerver la ſanté des troupes n'eſt pas un ſyſtême problématique, c'eſt une ſcience facile & ſûre, dont les principes invariables nous offrent des réſultats certains & connus. *La ſanté*, cette circulation égale & douce d'un ſang bien élaboré, portant dans tout le corps un chyle reſtaurateur, lui donnant la nu-

trition, la force, l'accroiſſement & l'intrépidité, y fait bientôt éclore cette vigueur mâle & ce courage héroïque qui exécute avec ſuccès les projets les plus étonnans; il ſuffit de la connoître pour en apprécier toute la certitude avec évidence.... *La médecine*, au contraire, cahos impénétrable à l'eſprit humain, nous offre dans la plupart des maladies, tant de conjectures, de complications & d'obſcurités, qu'un Praticien judicieux & vrai conviendra toujours qu'il eſt cent fois plus facile de conſerver ſa ſanté au milieu des tracas de la guerre, que de la recouvrer quand on l'a perdue

Je ne prétends point apprécier ici cet art ſublime & divin, qui rappellant un mourant à la vie, conſerve un pere tendre à ſes enfans, un citoyen utile à ſa patrie; mais je penſe que l'art d'analyſer la phyſique hu-

maine, d'apprécier les cauſes nuiſibles pour les éviter, & les cauſes ſalutaires pour en jouir, de nous procurer dans toutes les ſituations poſſibles tout ce qui tend à fortifier la ſanté, la force & le courage, &c.... eſt encore préférable à toutes les reſſources & les ſouffrances de la médecine. Il faut plus de talens ſans doute pour guérir des maladies ſouvent compliquées, mais il y a plus de ſatisfaction & d'humanité à conſerver en pleine ſanté tant de braves Guerriers qui, au prix de leur ſang, protégent la ſociété, les loix & l'Empire.

Pourquoi faut-il que de toutes les branches de la médecine, la moins connue ſoit ſans contredit celle qui regarde eſſentiellement l'état militaire ? Les influances, les fatigues & les dangers inévitables d'un air corrompu, des boiſſons altérées, des

climats infectés, des marches forcées, des camps mal-ſains, des combats, des aſſauts & des ſieges prolongés, où tous les fléaux de la terre ſemblent ſe réunir pour contribuer à la deſtruction des mortels, &c. &c. &c. ne peuvent être ſainement appréciés que par ceux qui s'y trouvent expoſés d'aſſez près pour les ſentir & les analyſer. Le haſard qui diſpoſe preſque toujours de l'exiſtence & du deſtin des hommes, exigeoit qu'un obſervateur attentif, pénétré des connoiſſances utiles de la médecine, fût placé dans le centre des tracas militaires pour examiner les cauſes qui peuvent altérer la ſanté du Soldat, les genres de maladies qui en réſultent, *& les conſéquences qui en ſont les ſuites.* Il falloit que rapportant à cette claſſe utile & ſouffrante les vrais principes de la phyſique humaine, il annonçât d'abord les moyens les plus

ſûrs de conſerver leur ſanté, leur force & leur vigueur, & développât enſuite les expédiens auſſi prompts que certains de prévenir les cauſes premieres de toutes leurs maladies, & de ces épidémies cruelles, ſuites meurtrieres d'une campagne trop longue, qui conſument ſouvent plus de monde que le fer & le feu de l'ennemi le plus acharné.

Jetté par circonſtance au ſein des tourbillons de la guerre, dans un tems où je connoiſſois mieux Hypocrate & Avicennes, que Turenne où le Chevalier Follard, mon goût dominant pour la médecine ſe tourna tout entier ſur les douloureux objets offerts à ma méditation. Je ne pus voir ſans gémir, qu'une claſſe nombreuſe & floriſſante de citoyens utiles, dévouant généreuſement leur fortune & leur vie à la tranquille ſécurité des peuples, fût encore plus

expoſée à toutes ſortes de maladies, de dangers, d'accidens, faute de faire uſage des moyens néceſſaires à leur conſervation ; je m'empreſſai de recueillir ſans ordre toutes les cauſes meurtrieres qui les conſument & tous les principes ſalutaires capables de rendre le corps du Soldat plus robuſte & plus ſain ; j'attendis enfin, pour les rédiger, que tant d'obſervations fuſſent conſtatées & confirmées par l'expérience ſuivie de pluſieurs années ſur la ſanté des Troupes.

Il ne s'agit pas ici d'éloigner le fer & le feu de l'ennemi, mais les bandeaux plus meurtriers de l'ignorance qui, par une ſeule faute contraire à l'état de ſanté, va miner inſenſiblement nos Soldats, & mettre dans huit jours la moitié d'une armée hors d'état de ſervir : je n'en citerai qu'un exemple.

Mes expériences réitérées, ſur les moyens de rendre à l'air ſa plus ſaine conſtitution, m'ont paru d'une ſi grande importance, tant dans le choix que doit en faire un Général prudent, que dans les moyens de le corriger lorſqu'il eſt eſſentiellement mauvais, que profitant un jour de la direction favorable du vent pour envoyer à un poſte ennemi des vapeurs ou fumigations corrompues, je mis dans moins d'une heure toute ſa troupe hors d'état de faire un ſeul pas..... Mais il exiſte trop de moyens de deſtruction pour vouloir jamais mettre au jour celui-ci; c'eſt la conſervation des hommes que je cherche, & non pas leur mort.

Ce n'eſt point dans la triſte ſpéculation du cabinet que nous devons étudier la médecine militaire, c'eſt au milieu des camps, des ſiéges, des aſſauts, c'eſt dans le tourbillon des marches forcées, des ſitua-

tions douloureuſes, des poſitions mal-ſaines, des alimens altérés, des exhalaiſons corrompues..... C'eſt au centre des paſſions violentes qui ont précédé ou ſuivi un combat.... des circonſtances dangereuſes, qui ont fait naître la fureur & le carnage, des accidens imprévus qui ont produit la terreur ou l'effroi; c'eſt enfin à la vue des bleſſés, des mourants & des hommes qui n'ont éprouvé aucun accident, qu'un obſervateur attentif & judicieux, prévoit d'un coup-d'œil les maladies qui en ſeront les ſuites inévitables; & que les événemens rectifient où confirment ſes obſervations générales.

C'eſt alors que connoiſſant dès ſa ſource, la cauſe morbifique de toute une armée, il la détruit par ce grand principe..... *Contrariis morbi curantur*, & que ne travaillant jamais que d'après la nature, il en recueille

les connoiſſances les plus profondes, & les ſuccès les plus heureux pour l'humanité ſouffrante.

Si la chirurgie a fait de ſi rapides progrés dans pluſieurs Empires, tandis que la médecine militaire eſt encore au berceau dans tous les Etats de l'Europe, c'eſt que la premiere a toujours été encouragée & favoriſée, tandis que la ſeconde fut toujours généralement négligée : les ouvrages des *Pringle*, *des Wanſvieten*, *des Hoffman*, *& des Colombiers*, &c. &c. qui ont beaucoup écrit ſur les maladies des troupes, n'ont preſque jamais remonté à leur ſource pour indiquer les moyens de les prévenir, & d'aſſurer à nos Guerriers cette ſanté robuſte & permanente, qui favoriſe tous les ſuccès. Quelle en eſt la raiſon ? la voici : un Praticien habile, un Médecin inſtruit, qui gagne facilement dans une ville de quoi ſuffire à ſes beſoins & à ſon

aiſance future, quittera-t il un bien-être certain, pour aller s'expoſer à tous les dangers militaires, partager tous les maux qui peuvent attaquer une armée, n'en recueillir ni ſanté, ni honneur, ni profit?... Je ne ceſſe de m'étonner que des Gouvernemens auſſi éclairés que les nôrres, où les Academies ſavantes s'empreſſent à prodiguer des prix conſidérables au diſcours qui aura le mieux exalté les cendres d'un mort, n'aient jamais été tentés d'encourager de bons Obſervateurs, à connoître es moyens de conſerver la fleur de la population des Empires. C'eſt pourtant un ſujet grand, ſublime, & digne de l'enthouſiaſme des belles ames.

Au lieu de bâtir tant d'hôpitaux, qui démontrent évidemment l'altération du ſang, la miſere publique, les ſouffrances des peuples & notre indifférence barbare ſur les moyens de con-

ſerver la ſanté des hommes (utiles eſpoir le plus précieux des générations futures), ſi l'on parvenoit à tarir les cauſes premieres, qui produiſent tant de maladies phyſiques ou morales, en développant cette ſource de félicité publique : *La conſervation des Peuples, tant Citoyens que Militaires*, on verroit enfin ſe réaliſer ce grand mot d'un Calife Perſan : *Je n'ai point vu d'hôpitaux dans tes Etats, lui reprochoit* un Etranger ; c'eſt (lui répondit le Calife), qu'aucun de mes Sujets n'en eut jamais beſoin.

On ne ceſſe de demander pourquoi tant de Médecins éclairés n'ont preſque rien écrit ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de Guerre, ce fut preſque toujours impoſſible. Un Médecin ne ſuit pas les troupes dans toutes leurs deſtinations ; les Chirurgiens font toute la beſogne, tandis que lui, viſitant les hôpitaux,

ſe trouve tellement ſurchargé par l'immenſité des victimes dont ces monumens regorgent, qu'obligé d'en voir un ſi grand nombre chaque jour, il n'a ni le tems, ni les moyens d'étudier les cauſes, favoriſer les progrès, & ſaiſir les réſultats de tant de maladies diverſes. A peine a-t-il quelquefois le tems de manger, comment pourroit-il écrire ?

Un traitement général & uniforme eſt forcément prodigué à tous les Soldats ; l'impoſſibilité de connoître les différences & la variété des tempéramens, des cauſes & des effets trop multipliés d'un ſi grand nombre d'individus fait périr beaucoup de victimes, ſans fournir le moindre rayon de lumiere à l'obſervation du Médecin le plus attentif.

C'eſt enfin dans ces lieux où l'arrêt terrible de la néceſſité force

l'homme ſenſible à gémir ſur des maux inconnus, inviſibles & inévitables : frappé d'un ſi funeſte inconvénient, j'en cherchai le reméde au centre des fléaux de la guerre, & j'imaginai que le ſeul moyen de conſerver & de ſoulager tant de victimes qui périſſent journellement, c'étoit de remonter aux ſources premieres de tous les maux qui les environnent ; n'eſt-il pas déjà trop cruel que le fer & le feu des ennemis nous enlevent tant de braves gens à la fleur de leur âge, ſans que notre indifférence ou notre ignorance achevent d'anéantir l'Elite de la population dans tous les Empires?

Un ou deux Praticiens habiles, chargés de veiller & d'indiquer les cauſes morbifiques qui conſument les troupes pendant la guerre ; qui, les ſuivant dans leurs deſtinations, auroient ſoin d'éclairer tous les abus

& les vices dangereux qui multiplient nos pertes, ſeroient ſeuls capables d'en faire tarir les ſources les plus meurtrieres; en attendant que les moyens indiqués dans le troiſieme livre de cet Ouvrage, aient produit nombre de ſujets inſtruits, laborieux & intelligens dans cette partie.

Qu'un Critique ſévere lance ſur moi ſes traits les plus déchirans, je l'en remercie d'avance, s'il a corrigé mes erreurs; c'eſt pour des camarades que je travaille; c'eſt pour la ſanté du Soldat que j'écris; j'ai ſuivi leur conduite, leurs travaux & leurs peines; j'ai examiné leurs fatigues, leurs tourmens, & les cauſes de leurs maladies. . . . Au centre des calamités de la guerre, je n'ai pu les enviſager ſans horreur; j'ai recueilli toute l'énergie & tout le ſang froid de mon ame pour apprécier leurs in-

fluances

ſiuances morales, leurs dangers phyſiques, & les moyens d'en prévenir les ſuites les plus cruelles : ce fut enfin au ſein du carnage que ma plume ſe dévouoit à l'eſpoir d'adoucir les effets les plus douloureux de la férocité humaine.

Verra-t-on toujours, ſans y remédier, la claſſe la plus illuſtre de la ſociété périr, faute de connoître les moyens utiles à ſa conſervation ? ... L'aſpect des maux inouis.... des douleurs atroces....des morts violentes de tant de braves gens, que des ſecours faciles à prévoir & à remplir euſſent évidemment ſauvés, a révolté mon cœur, & cette affreuſe image a long-tems concentré toute mon attention ſur cette foule de maladies militaires que la prudence humaine peut éviter quand elle voudra.

Moi-même, long-tems victime

de tant de maux, j'ai rapporté toutes mes obſervations-pratiques aux principes fondamentaux de la phyſique humaine, & j'en ai vu découler tant de ſources utiles à la ſanté des troupes, que je me vis entraîné à tracer une premiere ébauche de tout ce qui m'a paru contribuer à la *ſanté militaire.*

Semblable au tronc d'un arbre majeſtueux, dont la ſeve abondante répand dans des branches nerveuſes la force, la vigueur & les moyens de développer des ramifications innombrables, toutes reçoivent leur exiſtence & ſe communiquent l'accroiſſement de deux racines fondamentales, un chyle reſtaurateur & l'agilité du Soldat.

Un bon chyle eſt le réſultat du genre de vie le mieux ordonné, de l'air le plus pur, des alimens les plus ſains, des ſituations les plus ſalu-

laires . . . ; ſans lui tout le corps languit, ſe corrompt, ſeche & meurt avant terme . . . ; avec lui les troupes ſuſceptibles de l'enthouſiaſme le plus héroïque, exécuteront toujours les actions les plus éclatantes : tout ce qui tend enfin à la ſanté du Soldat, produit néceſſairement la conſervation de ſes forces & l'accroiſſement de ſa valeur.

L'agilité conſiſte dans cette heureuſe ſoupleſſe, qu'un mouvement régulier, des travaux ſainement ordonnés, & un exercice reſtaurateur entretiennent dans toutes les parties du corps . . . . C'eſt elle qui facilite nos mouvemens, adoucit nos fatigues, ſoulage nos peines, & multiplie nos moyens pour réſiſter aux maux inévitables de la guerre.

Des fatigues, des malheurs, des déſaſtres vont bientôt aſſaillir ces deux racines nourricieres . . . . ; des

vapeurs dangereuſes, une nourriture mal-ſaine, des eaux corrompues, vont altérer ſa ſeve, énerver ſa force, épuiſer ſa vigueur....

Le fer, le feu, la famine ou la peſte, vont enfin y porter le germe empoiſonné d'une foule de maladies putrides, inflammatoires ou épidémiques. &c. &c. &c.

Je conſidérerai donc la ſanté militaire ſous trois principaux points de vue, qui fourniront les matériaux des trois livres de cet Ouvrage.

Le *premier* aura pour objet la ſanté des troupes en tems de paix, recherchant tout ce qui tend à rendre les hommes ſains, robuſtes & courageux.

Le *ſecond* aura ſon but au centre des fléaux de la guerre, évitant ou modifiant tout ce qui porte atteinte à ſa vigueur, ou peut épuiſer ſon courage.

Dans le *troiſieme* je conſidérerai nos Soldats bleſſés ou malades, dans des hôpitaux vraiment ſalutaires, dont l'adminiſtration, les fournitures & les traitemens curatifs ſoient les plus analogues au rétabliſſement de leurs forces & de leur valeur.

Tel eſt, au premier coup-d'œil, l'eſquiſſe d'un champ trop vaſte, que j'oſai parcourir ſans conſulter mes forces..... L'importance & la difficulté du ſujet ont ſouvent découragé ma foibleſſe; mais la ſublimité des objets m'entraîna malgré moi, & mon ame n'a pu ſe refuſer au plaiſir d'ébaucher le tableau d'une armée innombrable ſurpriſe par tous les fléaux de la guerre, en ſortir toujours triomphante.

C'eſt à l'homme ſenſible & vertueux, qui ne peut voir ſans gémir les défenſeurs de ſon repos, de ſa famille & de ſa fortune, périr faute

de ſecours faciles à leur procurer, que j'offre mon premier coup de pinceau.

C'eſt à la bienfaiſance de tant de bons Officiers, peres chéris de leurs Soldats, que je le conſacre.

C'eſt enfin à ces Généraux adorés, qui diſent comme Turenne, « *mon bien le plus précieux c'eſt le ſang du Soldat* », que je dédie cet Ouvrage.

LA SANTÉ DE MARS.

LIVRE PREMIER.

De la Santé des Troupes en tems de paix.

CHAPITRE PREMIER.

Idées générales.

LE vice des mœurs, de l'éducation, de l'habillement, des armes, des alimens, des boiſſons, des évolutions & des logemens militaires, ſont

les principales cauſes qui contribuent le plus à altérer la ſanté des troupes en tems de paix, les rendent incapables de ſoutenir les fatigues en tems de guerre, & perdent dans quelques années la fleur de la population d'un Empire : parcourons ces objets en détail.

CHAPITRE II.

Education Militaire.

IL n'y a qu'un homme ſain, robuſte & vigoureux, qui puiſſe poſſéder la force & le courage néceſſaires au métier des armes. Quel que ſoit ſon rang, ſon état, ſa fortune, depuis le général juſqu'au dernier ſoldat, tous étant expoſés aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers & aux mêmes influances des alimens, des ſaiſons, des climats, doivent avoir tous la même

force pour y réſiſter ſans inconvéniens.

Ma plume impartiale & vraie s'adreſſe autant au grand ſeigneur appellé au commandement des armées, qu'aux officiers & aux ſoldats deſtinés à lui obeir. Tant qu'une éducation mâle & une nourriture ſimple & groſſiere n'auront pas commencé à développer les membres & les organes de nos enfans; que l'exercice des marches, des courſes, des armes & du cheval, n'auront pas endurci leurs corps, & donné à leurs muſcles cette vigueur martiale qui forme des officiers intrépides & des ſoldats infatigables, nous n'aurons jamais que des militaires élégans, plus propres au ſervice d'une toilette qu'à celui d'une tranchée.

O nobleſſe françoiſe! excuſez mes gémiſſemens; l'envie n'empoiſonne pas ma plume. Puiſque le haſard

m'a fait naître dans votre claſſe, & comme frere, & comme citoyen, qu'il me ſoit permis de le dire : l'amour qui nous énerve tous, le luxe qui nous fait conſumer notre fortune à nous transformer en vrais Céladons; & la molleſſe qui acheve d'anéantir la ſanté, le courage & la force, tels ſont les douloureux exemples que nous donnons à nos ſoldats ; tels ſont les dangereux modeles qui nous précipitent ſouvent dans les plus funeſtes écarts : voilà les cauſes qui nous font perdre cent victoires que nous pourrions remporter, qui anéantiſſent cet enthouſiaſme militaire qui produiſoit jadis tant de brillans exploits, & réduiſent ſouvent à végéter dans l'obſcurité tant de rejetons diſtingués, qui auroient pu s'il uſter par des actions éclatantes.

Eſt-ce donc pour conſumer nos jours dans les fadeurs de la gala-

terie que nous oſons nous charger d'être les défenſeurs de la patrie ?... Quelle force & quelle valeur peuvent avoir des corps énervés par l'amoureuſe indolence ? .... Sont-ce des Cupidons & des Adonis que nous devons oppoſer à nos ennemis ? Non ſans doute, ce ſont des hommes robuſtes & courageux ; nous poſſédons bien le courage, mais nous manquons des forces & de la vigueur néceſſaires pour réſiſter aux dangereuſes fatigues de la guerre & maîtriſer victorieuſement des ennemis vaincus.

Ces habitudes funeſtes, développées & enracinées par l'exemple trop général d'une préſomption dangereuſe, doivent d'autant plus révolter les vrais défenſeurs de la patrie, que ſi, maîtres de nous-mêmes, nous offrions à nos ſoldats des corps ſains & nerveux, & non des viſages pâles & exténués ; des habits aiſés,

couverts de ſueur & de pouſſiere ; & non des modes élégantes & efféminées ; des armes maniées avec vigueur , & non le clinquant des bijoux ; l'enthouſiaſme de la valeur héroïque , & non le fade jargon de la chevalerie eſpagnole , nous poſſéderions tous la force d'Hercule , le courage de Mars & la haine de Coriolan.

Enfans infortunés deſtinés dès le berceau à la défenſe d'un Etat , il eſt aſſez triſte pour vous que les égaremens de vos peres faſſent circuler dans vos veines un ſang corrompu , ſans en aggraver & développer les dangers par une vie ſenſuelle ou voluptueuſe !..... Peres ſenſibles & bienfaiſans , c'eſt à vous que j'oſe parler : s'il vous reſte encore quelque commiſération pour ces innocentes victimes de vos plaiſirs , hâtez-vous de corriger d ſo

principe ces germes deſtructeurs, qui vont le conſumer inſenſiblement, ſi vous le négligez ; anéantiſſez avec ſoin ce poiſon lent que vous avez peut-être dépoſé dans leurs veines, & corrigez-en les influances meurtrieres par une éducation plus mâle & une nourriture plus ſaine.

Si vous deſirez que votre enfant, marchant ſur les traces de ſes ancêtres, ſe couvre un jour des lauriers de la gloire, de la réputation & de la fortune, ayez donc le courage de l'élever durement à la campagne, qu'il ſoit long-tems nourri, vêtu, couché & traité comme le robuſte payſan ; donnez à ſon corps naiſſant la force, la vigueur, la ſanté ſans laquelle il ne ſera propre à rien. Eloignez-le de ces tables ſomptueuſes, où l'art du cuiſinier s'épuiſe à transformer tous nos alimens en poiſons auſſi dangereux qu'agréables ;

de ce luxe des habits élégans, dont les formes étroites, reſſerrées par vingt ligatures, s'oppoſent à la libre circulation du ſang, l'empêchent de porter à tous les membres la nutrition néceſſaire à développer leur vigueur ...; de ces maîtres qui conſument un tems deſtiné à accroître ſa force & ſa conſtitution à lui apprendre une langue inutile ...; & ſur-tout de ces courtiſannes perfides, qui épuiſent ſon tempérament avant d'être formé: qu'il reſpire juſqu'à dix ou douze ans l'air vif & pur de la campagne; que la chaſſe, la courſe, le cheval, & les travaux champêtres dépouillent ſon ſang, par la ſueur, de tous les égorgemens âcres ou incendiaires, qui l'enflamment des feux précoces de l'amour. Que les exploits militaires qu'on lui citera tournent la fougue de ſon imagination naiſſante ers les ſentiers de la victoire; que

les exercices dont on endurcira ſon adoleſcence, épuiſent modérément ce ſuperflu de forces vitales qui le diſpoſent à la volupté ; qu'il ſe nourriſſe ſouvent de pain noir, de viandes groſſieres & de laitage ; que tantôt il graviſſe une montagne eſcarpée, tantôt s'expoſe aux vents, au ſoleil, à la pluie ; que l'habitude la plus conſtante le rende invulnérable à tous les genres de fatigues, & à toute la différence des élémens, des ſaiſons, des climats ; & vous aurez des hommes intrépides qui, par leur force, leur courage & leur génie, reproduiront ces actions héroïques que nous regardons comme des fables anciennes, parce que nous ſommes incapables de les imiter. Enfin, puiſque les déréglemens de la table, de la molleſſe & de la volupté, ſont les cauſes les plus certaines de l'anéantiſſement des forces militaires,

c'eſt donc par une nourriture ſimple, des exercices pénibles & des fatigues champêtres, que nous rétablirons les ſources de la vie & de la ſanté.

Evitez dans l'habillement de vos enfans ces maillots trop ſerrés, ces corps de baleine & toutes ces ligatures meurtrieres qu'un Empereur, plein de génie, vient de proſcrire dans ſes états; ce ſont autant de chaînes cruelles qui, comprimant l'eſtomac & la poitrine, contrarient toutes les fonctions vitales de la digeſtion & de la reſpiration, premiers principes de la ſanté : un corps ſain & robuſte étant le réſultat d'une circulation égale & douce d'un ſang élaboré qui porte facilement par-tout la ſubſiſtance & la vie, il eſt de la derniere importance qu'aucune ligature ne le comprime nulle part, afin que les dernieres extrémités du corps & des membres reçoivent également cette

ſubſtance nutritive, ſi néceſſaire à ſon accroiſſement & à ſa vigueur.

Que ſon lit ne ſoit qu'une ſimple paillaſſe, dont la paille fraîche, ſouvent renouvellée, rafraîchiſſe & fortifie tout les muſcles de ſon corps, ſans leur communiquer jamais aucune exhalaiſon corrompue : on ne ſauroit imaginer combien la paille fraîche, ſur laquelle on étend des draps & les couvertures d'uſage, contribue à fortifier les enfans. Outre la certitude de trouver par-tout des lits pareils, on leur procurera l'avantage important d'un ſommeil tranquille & reſtaurateur, au ſein même de ces momens de déſaſtres ou les équipages d'une armée ſont retardés ou enlevés par l'ennemi. L'expérience que je viens d'en faire ſur mon propre fils, confirme avantageuſement ce principe, puiſqu'après avoir couché huit ans de ſuite

ſur de la ſimple paille d'avoine, il jouit d'une ſi brillante ſanté & d'une force ſi conſidérable qu'on lui donne douze à treize ans tant il eſt bien conſtitué.

Que ſa tête, cette ſource premiere de tout le genre nerveux, ſoit ſouvent au ſoleil & à l'air, ſans jamais reſter trop long-tems immobile : tant que le ſoleil & les vents touchent ſucceſſivement les différentes ſurfaces d'un corps, ſans s'arrêter conſtamment ſur le même côté, ils ne peuvent être dangereux, n'ayant jamais le tems de faire une impreſſion trop vive ſur la même partie. Les enfans doivent ſe couvrir peu la tête, afin d'endurcir le crâne à toutes les influances extérieures, ſans en être incommodés : un ſimple bandeau de toile de coton en hiver, & un réſeau de fil en été, leur ſuffit.

Je croirois omettre un des moyens

les plus certains de fortifier la ſanté des enfans, ſi j'oubliois de recommander de les baigner ſouvent à l'eau froide, en obſervant de ne leur commmencer cette habitude ſalutaire que durant les chaleurs du premier été qui a ſuivi leur naiſſance, & de ne la pratiquer que lorſqu'ils ſont à jeun ou deux heures après leur dernier repas. Le judicieux Locke, preſque tous les anglois, & la plupart des peuples du nord, en font l'uſage le plus heureux, auquel ils doivent probablement la force & la conſtitution nerveuſe qui les caractériſent. En effet, rien ne contribue davantage à donner cette force tonique & cette ſoupleſſe agile, qui fortifie & facilite tous les mouvemens du corps; à entretenir ſur toute la peau cette fraîcheur & cette propreté qui enleve la ſueur qui s'y deſſeche, & entretient cette tranſpira-

tion égale, ſi néceſſaire à la ſanté: mais l'habitude une fois priſe, il ſera bon de ne pas la diſcontinuer tout à fait, ni s'aſtreindre à la contracter tous les jours aux mêmes heures, afin d'être toujours libre de ſe baigner aux tems & aux lieux qui ne contrarient point le ſervice militaire.

Tels ſont les moyens les plus propres à favoriſer le développement des forces de l'enfance, & à fortifier la conſtitution des adoleſcens; la preuve la plus certaine qu'on puiſſe en offrir, c'eſt que ce genre d'éducation, toujours forcée chez les payſans, nous offre dans cette claſſe d'hommes nos meilleurs ſoldats. Que les enfans des grands & de la nobleſſe militaire ſoient élevés de même, & nous aurons bientôt un nombre infini de bons officiers & d'excellens généraux. Si la molleſſe oſoit jamais

rougir d'une éducation mâle & vigoureuſe, qu'elle daigne ſe rappeller que c'eſt ainſi que notre grand roi Henri IV fut élevé dans les montagnes de la Navarre.

CHAPITRE III.

Choix du Soldat.

DANS preſque tous les régimens de France on perpétue l'uſage de charger des officiers ou bas-officiers de faire les recrues néceſſaires pour les maintenir au complet : ils quittent leurs garniſons ; vont s'établir dans une grande ville, pour y enrôler à leur aiſe tous les jeunes gens de famille débauchés ou perſécutés, les artiſans ſans ouvrage, conſumés de pareſſe, de miſere ou de faim, & les mauvais ſujets en tout genre, qui ne

paſſent le plus ſouvent un engagement militaire que pour ſe ſouſtraire à la punition de leurs vices ou de leurs crimes. Les ſuites toujours funeſtes du jeu, de l'ivrognerie ou du libertinage, trouvent le vrai néceſſaire & l'impunité ſous une cocarde blanche ; & l'on veut enſuite que de tels ſoldats, la plupart déſerteurs ou contrebandiers, ne déſertent jamais ! On n'examine pas même s'ils ſont ſains, robuſtes, vigoureux : pourvu qu'ils aient l'âge & la taille on les engage ; & l'on s'étonne enſuite que la moitié des troupes ſoit ſur le grabat aux premieres fatigues d'une campagne ! Comment eſpérer un ſervice utile, durable & conſtant, d'un tas de mauvais ſujets, ſans mœurs & ſans conduite, dont le ſang & l'ame ſont également corrompus par tous les germes de la dépravation publique ? Comment en attendre, vis-

à-vis des ennemis cet enthouſiaſme militaire ſans lequel on n'exécutera jamais rien d'héroïque & de grand?

L'on m'oppoſera peut-être qu'il eſt avantageux de contraindre, ſous les rigueurs de la diſcipline militaire, tant de jeunes libertins qui portent le trouble & le déſordre dans la ſociété. Je réponds qu'on auroit beaucoup moins à ſouffrir & à réprimer leurs vices, leurs débauches, & ſouvent leurs crimes, s'ils ne comptoient pas ſur l'impunité que leur aſſure un engagement militaire, & la certitude de ſe ſouſtraire à toute punition civile, du moment qu'on cherche à les punir. Cette reſſource toujours prête, qui leur eſt offerte par tant de bas-officiers inſinuans, eſt une cauſe importante de la dépravation des mœurs, qui enfante parmi le peuple des milliers d'enfans libertins & vicieux. Qu'en réſulte-t-il?

Leurs corps exténués de débauches, ne ſe traînent douloureuſement au ſervice que pour remplir les hôpitaux militaires après trois mois de campagne.

De tous les états utiles à la ſociété, celui qui eſt le plus expoſé à tous les genres de fatigues, celui qui exige le plus de force, de vigueur & de ſanté, pour y réſiſter, c'eſt l'état militaire; tant que l'on ne voudra que des jeunes élégans & d'agréables efféminés, on ne fera jamais, avec cent mille hommes, ce qu'on auroit exécuté facilement avec dix mille guerriers robuſtes & courageux. Si les ſoldats étoient mieux choiſis, nous trouverions encore dans nos armées, auſſi nombreuſes que peu formidables, trois cents ſpartiates capables d'arrêter & de combattre dix mille hommes, tandis que, d'après notre conſtitution actuelle, on pourroit, je crois,

mettre

mettre en doute ſi dix mille de nos ſoldats ſeroient capables de réſiſter à trois cents Spartiates.

D'où réſulta donc cette force étonnante d'un petit peuple guerrier contre des armées entieres.....? La voici : l'armée des Perſes étoit compoſée de mille gens que le luxe & la débauche avoient énervés, tandis que les Spartiates accoutumés dès l'enfance à tous les exercices militaires étoient animés d'un enthouſiaſme héroïque, familiariſés à tous les dangers, & endurcis à toutes les fatigues de la guerre, qu'ils ſe faiſoient un jeu de braver tous les jours.

L'exemple plus récent encore des *flibuſtiers*, qui dans une ſimple barque, avec trente hommes, ont oſé ſi ſouvent attaquer les plus gros vaiſſeaux, & les obliger à ſe rendre malgré la défenſe de tout l'équipage, ſemble nous démontrer avec plus d'é-

vidence la néceſſité de choiſir les ſoldats dans la claſſe d'hommes les plus endurcis aux fatigues, en préférant toujours celle des métiers pénibles de la campagne aux habitans aiſés de la ville ou aux jeunes gens de famille. Les Spartiates enfin nous offrent un tableau frappant de tout ce que peut l'enthouſiaſme de la valeur dans des hommes ſoumis dès l'enfance à tous les travaux militaires, & dont les corps preſque invulnérables tentent & exécutent les choſes les plus étonnantes, parce qu'accoutumés à tout, ils ſont convaincus que rien ne peut étonner celui qui croit tout poſſible.

Les flibuſtiers qui ne recevoient parmi eux que des hommes robuſtes, vigoureux & pleins de courage, nous annoncent le *choix* qui doit nous fixer pour recruter nos troupes européennes.

Les Spartiates, qui ſoumis à l'éducation martiale, exécuterent les plus grandes actions avec très-peu de monde, nous démontrent la néceſſité d'établir des *écoles pour le ſoldat.* Examinons d'abord ce qui ſeroit le plus important au choix des hommes de guerre; puis nous tenterons d'haſarder quelques réflexions ſur les écoles les plus propres à fortifier leur conſtitution militaire.

L'âge le plus propre au métier des armes, c'eſt depuis ſeize ans juſqu'à cinquante; plus tôt, le corps n'a pas aſſez de force, plus tard, il commence à la perdre inſenſiblement.

Avant d'engager un homme, il ſeroit très-avantageux de l'examiner tout nud, pour voir s'il n'a ni fiſtules, ni ulceres, ni écrouelles, ſcorbut, gale & autres maladies contagieuſes ou incurables, qui mettent un ſoldat hors d'état de combattre.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante que les ſoldats obligés de coucher deux ou trois enſemble dans un même lit, ſe communiquent ſans ceſſe par la tranſpiration, les humeurs vicieuſes d'un ſang corrompu, & qu'un ſeul homme infecté ſuffit ſouvent pour répandre une contagion meurtriere dans tout un bataillon, & quelquefois dans tout un régiment. L'habitude fréquente & dangereuſe de coucher en France, une perſonne ſaine avec une autre infectée de maladies révoltent toujours les médecins éclairés, qui connoiſſent tous les dangers de la contagion : j'oſe donc ici redoubler mes efforts, pour engager tous les militaires inſtruits à examiner à nud les hommes qu'ils engagent ; & lorſqu'ils leur trouveront des cicatrices, des ulceres, ou des brûlures douteuſes, les faire viſiter par des chirurgiens entendus,

& ne les enrôler jamais qu'après en avoir reçu un certificat de ſanté, ſigné d'un praticien, qui déclare ne lui avoir reconnu aucun principe de maladie, ou qui énoncera les cauſes morbifiques qu'il aura apperçues ans le ſujet qui lui aura été préſenté.

Si cette ſeule négligence cauſe tant de maladies en pleine paix, les effets en ſont cent fois plus dangereux en tems de guerre, où les ſoldats tous couchés ſur la paille, obligés de s'entaſſer en fourmillieres pour s'échauffer durant la fraîcheur des nuits, humment & reſpirent ſans ceſſe toutes leurs exhalaiſons réciproques; il eſt évidemment impoſſible qu'ils puiſſent réſiſter long-tems aux miaſmes corrompus, qu'un ſeul contagieux leur communique ſans ceſſe. C'eſt ainſi que faute de s'aſſurer de la ſanté d'un homme qu'on engage, on s'expoſe à voir les hôpitaux régorger

de malades, & les régimens privés de la moitié des ſoldats.

En obſervant la ſanté d'un homme on tâchera de choiſir préférablement ceux qui ont les membres nerveux, les épaules écartées & charnues, la poitrine large, le viſage plein, le tein mâle, les yeux animés, le ventre peu ſaillant, les dents blanches, les cheveux touffus, la peau velue, la jambe ferme; on examinera s'ils marchent avec aiſance, ploient facilement leur corps dans toutes ſortes de ſituations; ſi après un peu de fatigues, ils ne ſont pas long-tems eſſoufflés, & conſervent leur forces & leur gaieté durant une courſe un peu longue. Enfin lorſque l'inſpection d'un praticien éclairé aura jugé qu'un homme ne poſſede aucune maladie contagieuſe, & que l'obſervation d'un officier intelligent aura reconnu en lui la plus grande partie

des formes les plus importantes à une bonne conſtitution, on pourra ſe promettre d'avoir de très-bons ſoldats.

Le caractere dominant & le tempérament d'un homme méritent encore l'attention d'un obſervateur judicieux. Les individus phlegmatiques ou mélancoliques, ne ſont pas propres au métier des armes; les hommes ſanguins ont plus d'imagination, de valeur & d'intelligence, mais le tempérament bilieux eſt celui qui réunit le plus parfaitement tous les avantages d'une complexion martiale, d'un génie vaſte qui ſait imaginer des projets utiles, & d'un courage ſans bornes, qui fait tout entreprendre & tout exécuter; la plupart des guerriers qui ont fait des actions brillantes étoient de ce tempérament; leur caractere gai, vif, hardi, entreprenant, ſecondé par l'impé-

tuoſité d'un ſang qui bout dans leurs veines, les porte ou plutôt les entraîne facilement aux entrepriſes les plus éclatantes. Alexandre & Céſar, Turenne & le comte de Saxe poſſédoient cette heureuſe conſtitution ; il ſera donc toujours avantageux de pouvoir ſe procurer des hommes d'un tempérament bilieux, c'eſt-à-dire, où il ſera le plus dominant ; ceux qui ſont à-la-fois ſanguins & bilieux méritent la même conſidération, ſur-tout lorſque ce dernier domine ſans impétuoſité.

On évitera ſoigneuſement ces hommes froids, nonchalans, flegmatiques & hypocondriaques, qui toujours glacés, indifférens, inſenſibles à tout ne peuvent jamais promettre le moindre ſuccès dans l'art pénible & glorieux de la guerre. L'égliſe, la robe ou le commerce leur conviennent mieux que les armes.

L'épée ne peut être dignement maniée que par des bras nerveux qu'un ſang bouillant agite avec vigueur.

Ceux qui ſont chargés de les conduire à leurs corps, les empêcheront de ſe livrer à l'ivrognerie ou au libertinage durant leurs routes; & une fois arrivés au régiment, il ſeroit très-avantageux de les traiter d'abord avec douceur & leur témoigner de l'amitié, pour qu'ils regretaſſent moins leurs parens & leur patrie, & ne ſe laiſſaſſent pas gagner à la maladie du pays, durant laquelle un homme perdant bientôt l'appétit, la force & le courage, n'eſt plus propre à rien; il en réſulteroit pour eux, plus de confiance & de goût pour leur nouvel état, & ils s'attacheroient inſenſiblement à la diſcipline militaire qui étonne & décourage ſouvent un homme accoutumé à ne faire que ſa volonté. Le ſeul moyen de leur

conſerver la ſanté du corps & de l'eſprit, c'eſt de s'intéreſſer à eux, ordonner aux bas-officiers de ne pas les fatiguer de ſervice, leur parler avec bonté, les encourager par des promeſſes flatteuſes, leur procurer quelques diſſipations, & les traiter enfin avec ce ton affectueux que ſemblent mériter des enfans qui n'ont plus de peres. Traiter les guerriers comme des negres, c'eſt avilir le premier état d'une nation policée; il faut au contraire les y fixer par l'attachement du cœur en leurs ames timides, en y faiſant éclore ce premier germe de l'enthouſiaſme martial; en les enflammant par degrés de ce feu militaire, qui enfante les grands hommes dans tous les genres: nos ſoldats étant doués des mêmes organes, des mêmes ſenſations que nous, ſont ſuſceptibles des mêmes ſentimens, ſi nous en faiſons des

machines abruties, c'eſt notre faute ; nous réuſſirons quand il nous plaira de développer en eux les mêmes germes d'héroïſme qui animoient jadis les Grecs & les Romains ; mais pour y parvenir, il leur faudroit une éducation particuliere durant les premieres années ; je vais haſarder quelques obſervations ſur cet important ſujet.

CHAPITRE IV.

Ecoles du Soldat.

Les anciens avec une poignée de jeunes gens faiſoient des choſes qui ſembloient tenir du prodige, & nous avec cent mille hommes nous ne faiſons que de petites actions : d'où vient ce contraſte frappant ? Du défaut d'une éducation militaire. Pour

dix ſoldats capables dans une compagnie, il y en a cinquante qui ne ſont bons à rien; ce ſont cent mille marionettes, qui au ſon d'un tambour danſent un jour de combat, & dont un général inſtruit eſt ſouvent lui-même bien embarraſſé. Quelques centaines de Spartiates preſque nuds, mais armés de fer, firent trembler long tems tous leurs voiſins innombrables; aujourd'hui nous ne voyons plus rien de ſemblable, & nous regardons ces brillans exemples comme autant de fables anciennes. Satisfaits d'une trompeuſe apparence nous recherchons avec ſoin la proprété dans nos ſoldats; le goût, l'élégance, la figure fixent tous nos ſoins, & pourvu qu'ils promettent avec grace, nous ne recherchons preſque jamais tout ce qui peut fortifier leur vigueur, leur courage & leur conſtitution.

Oſerai-je ici l'avouer: je n'ai jamais apperçu un ſoldat élégant admirer ſa chauſſure & ſourire dédaigneuſement aux citoyens qui le nourriſſent, ſans croire voir Pailaſſe vêtu en petit maître. L'exercice & la propreté des habits, les deux objets principaux de toutes nos occupations militaires, ſont préciſément les deux points les moins obſervés en pleine campagne; produire des enfans bien conſtitués; les rendre robuſtes & courageux; en former des hommes infatigables dans les travaux, intrépides dans les combats, telles ſont les qualités les plus importantes d'un homme de guerre, & ce ſont celles dont on ne s'occupe jamais.

A l'entrée d'une campagne on porte tous les régimens au complet, c'eſt-à-dire qu'on y envoie beaucoup de recrues, qui du ſein de leur patrie tranſplantés ſouvent dans un

pays étranger dont ils ne connoiſſent ni le langage, ni les mœurs, ſoumis à une ſubordination qui les effraie, à l'humeur des bas-officiers qui les décourage, à un changement de nourriture, de boiſſons, de climats, de logemens & d'exercices qui contrarient abſolument toutes leurs habitudes, portent dans leurs ames timides la foibleſſe, la conſternation & l'effroi ..... il en réſulte preſque toujours que ces miliciens ignorans embarraſſent beaucoup les anciens ſoldats, ne ſervent preſqu'à rien, finiſſent après quelques marches forcées par remplir les hôpitaux de malades, d'eſclopés, & vont engorger les aſyles, & abſorber tous les ſecours deſtinés aux malheureuſes victimes de la guerre.

Pourquoi ne pas faire pour le ſoldat ce que la bienfaiſance de Louis XIV a daigné faire pour l'officier? Pourquoi ne pas établir dans chaque

ville frontiere des écoles d'infanterie & de cavalerie, où tous les enfans pauvres & bien conſtitués qui voudroient embraſſer les armes, reçus de douze à quinze ans, trouveroient à s'inſtruire dans toutes les opérations de l'art militaire ? Tel ſeroit le moyen le plus sûr de créer d'excellentes troupes. Les pauvres gens trouveroient un ſoulagement réel dans un établiſſement honorable, où leurs enfans habillés, nourris, logés, inſtruits par d'anciens officiers, ſoumis à toute la ſubordination martiale ſous des cadets gentilshommes deſtinés un jour à les commander, exécuteroient à la lettre les ordonnances & le ſervice avec la même régularité que dans une ville de guerre. Ces monumens utiles offriroient enfin des retraites honorables à beaucoup d'anciens militaires, qui employant les loiſirs de leur vieilleſſe

à former d'excellens ſoldats, réuſſiroient en même-tems à inſtruire de jeunes officiers dans l'art glorieux de multiplier les actions utiles à leur patrie.

Enfans de Mars, ſouffrez que j'oſe ici vous le dire : ſi vous ambitionnez la gloire des ſuccès les plus éclatans, viſez beaucoup moins au luxe extérieur de l'élégance militaire, & beaucoup plus à tous ce qui peut contribuer à vous donner une conſtitution ſaine, robuſte & intrépide; ayez plus de ſoins pour vos ſoldats; qu'ils apprennent durant la paix à ſauter des ruiſſeaux, courir avec viteſſe, eſcalader des murailles, paſſer des rivieres à la nage, faire des faſcines, des retranchemens, des tranchées, entâmer une brêche, combler des foſſés, monter à l'aſſaut & enlever des poſtes; que tous les travaux, toutes les fatigues

& tous les maux inévitables de la guerre viennent tour-à-tour par degrés endurcir le corps de ces jeunes athletes, & les rendent invulnérables à la douleur & aux dangers, & vous poſſéderez alors une pépiniere innombrable de jeunes Hercules, qui par une telle éducation, remplis de force & de courage ſeront capables des plus grands ſuccès. Oui, Turenne avec trente mille hommes de ce genre eût toujours été vainqueur de cent mille ſoldats modernes.

Que d'avantages ne réſulteroit-il pas de ces écoles ? Des jeunes gens inſtruits de bonne heure, & rompus dès l'enfance à toutes les opérations de la guerre, familiariſés à tous les genres de travaux militaires, de l'attaque, des retranchemens & de la défenſe des poſtes, nous offriroient à l'entrée d'une campagne une fourmilliere de ſujets tout formés pour

compléter les régimens, ſans redouter cette foule douloureuſe de miliciens, d'eſclopés, de malades & de mourans, qui anéantit une partie des troupes au commencement d'une guerre; énerve & réduit l'autre aux abois, & conſume les alimens les plus néceſſaires à la ſubſiſtance générale : ceux qui réſiſtent ſouffrent beaucoup, tant par la vue décourageante de ceux qui ne peuvent les ſuivre, que parce qu'ils leur laiſſent un double ſervice à faire. Les forces totales s'épuiſent, le courage ſe réfroidit, le ſervice devient plus pénible & plus languiſſant, les ſoldats moins sûrs & la déſertion générale. C'eſt ainſi que nos innombrables armées péchant dans le premier principe de leur conſtitution, *le défaut de ſanté & de vigueur des hommes*, ſont toujours dans un état de foibleſſe & d'anéantiſſement, incapables de rien pro-

duire de grand. Je les compare à ces empires deſpotiques qui ne poſſédant jamais aſſez de ſubſtance & de vigueur pour alimenter & fortifier tant de membres exténués, ſont toujours sûrs d'être vaincus, par quiconque a l'audace de les attaquer avec lenteur, & les épuiſer par la perſévérance.

Sur quel plan former l'établiſſement de ces écoles ? C'eſt aux anciens militaires, & ſur-tout à ceux que leur intelligence a fait remarquer par des connoiſſances profondes, qu'il eſt permis d'en décider; c'eſt à ceux qui connoiſſent le mieux tout ce que peut le courage dans les hommes nerveux & bien conſtitués, qu'il eſt permis de diriger toutes les opérations journalieres de l'art militaire.

C'eſt d'après l'expoſé fidele des travaux les plus importans aux ſuccès des armées, que d'accord avec un

médecin inſtruit, ils pourront ſtatuer enſemble les exercices les plus utiles & les principes les plus ſalutaires ; d'y fortifier l'eſprit & le corps des jeunes gens, en les familiariſant par degrés, à tout ce qu'il leur eſt important de connoître & d'exécuter dans toutes les ſituations poſſibles de la guerre.

C'eſt évidemment aux anciens officiers, d'un mérite connu, qu'il ſeroit avantageux de confier le gouvernement des écoles, & la direction de tous les moyens d'endurcir les corps à la fatigue, & d'exalter les ames, pour enflammer leur courage, & les rendre ambitieux des actions les plus éclatantes : mais ce ſera toujours au vrai médecin à apprécier ſi les moyens qu'on y emploie ne contrarient pas les forces humaines au point de les anéantir : c'eſt au ſeul praticien éclairé qu'il appartiendra

toujours d'examiner ſi la forme des habillemens & des armes, ſi les alimens, les boiſſons, les logemens, & la direction des travaux militaires s'exécutent de maniere à ne pas énerver les forces & détruire la ſanté des hommes ; tant qu'on fermera les yeux ſur ces principes fondamentaux, on aura des armées innombrables, c'eſt-à-dire, une fourmilliere d'hommes ſans vigueur & ſans courage, qui ne pourront ſervir qu'à affamer des provinces entieres, conſumer ſans ſuccès la fleur de la population, & contribuer à la décadence ou à l ruine des empires.

CHAPITRE V.

Ecoles de l'Officier.

SI la vigueur & le courage ſont les premieres vertus d'un ſoldat, l'intelligence & la valeur ſont celles d'un bon officier; l'obéiſſance & la force ſuffiſent au premier, parce que la nature & les travaux militaires achevent ſa conſtitution; les mathématiques, la tactique, & l'art de bien commander ſa troupe, ſont l'appanage du ſecond .... L'attaque & la défenſe des poſtes, les fortifications, & la connoiſſance-pratique des opérations de la guerre, ſont parconſéquent néceſſaires à perfectionner un bon officier.

Il ſera toujours plus avantageux de n'aſtreindre de jeunes gens à l'étude

des ſciences militaires, qu'après avoir long-tems fortifié leurs membres & leurs organes dans les écoles du ſoldat; c'eſt pour l'officier que la ſanté eſt la plus évidemment néceſſaire; c'eſt à l'activité ou à l'indolence de celui qui commande une troupe, que nous devons la victoire ou la déroute des armées; ſi la force ſeconde ſa valeur, tous le ſuivent avec courage; il avance, repouſſe & renverſe tout ce qui oſe lui réſiſter.... Mais ſi ſa foibleſſe anéantit ſon courage, la moindre fatigue l'énerve; il ne peut aller en avant, & les ſoldats qu'il commande, réduits à le ſuivre nonchalamment, ne ſervent qu'à le faire écraſer ſans aucuns ſuccès.

Quelque ſoit le courage d'un officier, ſi la force ne peut ſeconder ſa valeur, & qu'il ſoit le premier à marcher, il ne poſſéde ni le ſang froid capable de profiter de tous les événe-

mens imprévus, ni la vigueur néceſſaire pour s'avancer à la tête d'une troupe, ou monter le premier à l'aſſaut ; ſon premier pas échoué décourage toute une armée, & fait tuer beaucoup de monde ſans réuſſir. Il eſt donc plus important qu'on ne penſe, de n'admettre à l'état d'officier que de jeunes gens bien conſtitués ; on y réuſſira ſans peine, ſi après avoir ſuivi les détails de l'éducation phyſique annoncée dans mon ſecond chapitre, on les reçoit enſuite deux ou trois ans dans les écoles du ſoldat, pour les endurcir comme eux à tous les travaux militaires, & familiariſer leur tempérament à toutes les fatigues de la guerre.

Mais, je le répete encore, point d'études précoces, point de mathématiques, d'algebre ni de deſſin avant l'âge de douze ans : trop de réflexions dans un enfant qui croît, met tout

ſon

ſon genre nerveux dans un état de tention, qui s'oppoſe à ſon accroiſſement, à la circulation de ſon ſang, à la nutrition de ſon corps & à la vigueur de ſes membres : développez la machine avant de l'aſtreindre à la méditation ; fortifiez tous ſes organes, & lorſqu'ils ſeront bien développés, ils auront alors la force & l'aptitude de ſentir & de concevoir facilement en deux ans ce qu'ils euſſent mal appris dans ſix, en ruinant leur tempérament.

Qu'un ſot pédant veuille me ſoutenir que les premieres idées offertes à l'eſprit des jeunes enfans, ne s'effacent plus de la vie, je lui répondrai toujours que nos ſens étant les organes médiateurs qui tranſmettent à notre eſprit toutes les ſenſations ou les idées extérieures, nous ne pouvons bien ſentir, bien comparer, bien juger, qu'autant que ces

organes ſont bien conſtitués ; or ne pouvant jamais jouir de toute leur vigueur qu'autant que le corps a reçu aſſez de forces pour les développer, il ſera plus avantageux de fortifier le phyſique avant d'occuper le moral, ou plutôt de n'offrir à leur eſprit naiſſant, que les principes élémentaires & les germes générateurs des connoiſſances les plus néceſſaires. Tous les ſens d'un enfant développés & exercés par les premieres habitudes des opérations militaires, ſaiſiront enſuite avec facilité les ſciences les plus profondes ; elles ſeront un amuſement pour lui ; les profeſſeurs auront moins de peine, & les jeunes gens plus d'émulation, de talens & de ſanté.

S'il eſt un âge dans la vie humaine où le corps ait déjà reçu la moitié de ſes forces, & les organes acquis cette heureuſe diſpoſition à bien ſentir,

bien concevoir, & bien juger tous les rapports utiles, c'eſt vraiſemblablement de douze à quinze ans. C'eſt l'époque moyenne entre l'enfance & la virilité, où les muſcles ſouples & les mouvemens faciles ſont propres à mieux recevoir toutes les impreſſions qu'on veut leur donner ; c'eſt l'âge où la premiere fermentation du ſang le diſpoſant aux plaiſirs précoces, fait épanouir tous les ſens, développer tous les organes, éclore tous les ſentimens . . . . Hâtez-vous d'éloigner cet éleve de Mars du tourbillon des grandes villes, arrachez-le promptement de ces lieux de délices empoiſonnées, où livré à lui-même, entraîné par la volupté, emporté par la fougue de tous les plaiſirs de ſon âge, il va perdre en deux ou trois ans ce premier développement du fluide reſtaurateur de ſes forces, qui doivent perfectionner ſa

conſtitution, pour lui donner cinquante ans de vigueur, de courage & de génie.

Envoyez promptement cet enfant d'Achille dans des villes de guerre, où la vue continuelle des opérations militaires puiſſe donner le change à ſon cœur, fixer ſes premiers regards, enflammer ſon ame naiſſante, & y faire éclore cette vive ambition d'héroïſme & de grandeur d'ame qu'inſpire le goût de la guerre, le deſir d'être le protecteur de ſes concitoyens, & cette ardeur martiale ſans laquelle on ne ſera jamais un bon officier.

La nobleſſe militaire trouva dans l'établiſſement de Louis XIV des reſſources contre l'indigence, mais cela ne ſuffiſoit pas : tout individu deſtiné au métier des armes eſt un enfant de l'état, dont l'éducation méritera toujours l'attention pater-

nelle d'un monarque bienfaiſant ; ces ſoins ont été confiés par la ſuite à des maiſons religieuſes où ils étoient parfaitement inſtruits dans tous les devoirs de la piété, & très-peu dans l'art militaire ; où ſans ceſſe environnés de theſes ſcholaſtiques, ils apprenoient beaucoup de choſes très-reſpectables, & aucunes de celles de leur état.

S'il eſt une ſituation favorable à l'établiſſement des écoles militaires, c'eſt dans des villes de guerre qu'il faut les fonder ; c'eſt à des officiers inſtruits, auſſi eſtimables par leur réputation militaire qu'il faut en confier la direction ; c'eſt là qu'ils doivent familiariſer par degrés nos jeunes gens aux exercices de Mars, aux évolutions, à l'équitation, & à toutes les opérations de la guerre ; c'eſt là qu'aſſujettis en tous points à l'ordre & à la diſcipline des ancien-

nes troupes, ils ne pourront eſpérer d'être reçus officiers dans un régiment qu'après avoir rempli tous les grades ſubalternes ou ſupérieurs des écoles, d'une maniere diſtinguée; c'eſt là qu'inſtruits de bonne heure dans les mathémathiques, les fortifications & les plans de campagne relatifs à la guerre, on trouveroit le double avantage de former d'excellens officiers, de n'accorder les emplois militaires qu'à ceux qui par leur intelligence & leur capacité les auroient eſſentiellement mérités; c'eſt enfin là qu'exercés chaque jour à toutes les opérations théoriques & pratiques du métier des armes..... couchés durement, nourris frugalement, ſurveillés par des officiers à talens, qui jaloux de juſtifier la confiance d'un ſouverain, s'attacheroient à déraciner tous les germes de l'indolence ou du libertinage, pour y

ſubſtituer ceux de l'héroïſme & de la vigueur, formeroient en peu de tems un grand nombre de jeunes officiers auſſi robuſtes qu'intelligens, dont les connoiſſances & la valeur mériteroient le juſte titre de défenſeurs de l'état : mais hélas ! combien d'officiers d'ailleurs très-eſtimables, qui après dix ans de ſervice ne ſavent ſeulement pas ce que c'eſt qu'un gabion. (1)

Je ne crains pas de le répéter : comment un corps foible & ſenſuel, énervé par le luxe qui gêne la circulation, par l'intempérance qui corrompt le ſang, par les délices de la table qui engorgent tous les vaiſſeaux

(1) Le ſavant Colombier, médecin & profeſſeur de la capitale a dit : .... *Tant de jeunes officiers ſeroient bien plus propres à l'état militaire, ſi le plus grand nombre étoit pris dans des écoles deſtinées à les former.* T. I. page 164. Code Militaire.

& toutes les articulations, pourra-t-il ſupporter les fatigues & les dangers de la guerre? Sera-ce au centre des plaiſirs & de la volupté qu'il prendra les forces néceſſaires à l'état pénible des armes? ..... Non ſans doute; la plupart de nos jeunes ſeigneurs plongés dans tous les délices d'une capitale corrompue, en ſortent à vingt-cinq ans dans un état d'épuiſement qui les rend incapables de porter les armes, leurs bras n'ont plus la vigueur de les manier, leurs jambes ont à peine la force de les porter, la plus ſimple marche les laſſe, la moindre fatigue les accable, la moindre chaleur les confond.

Qu'un grand ſeigneur jaloux de perpétuer & d'accroître les illuſtrations de ſon ſang, ait aſſez de courage pour élever ſes propres enfans dans les écoles que j'annonce; que leur foible conſtitution y ſoit fortifiée

par une éducation vraiment martiale, ſeule capable de les préſerver de tant de germes de corruption . . . ; qu'ils daignent être les protecteurs des monumens militaires, qui multiplieroient tous les principes de leur fortune, de leur gloire, & de leur grandeur, & nous poſſéderons à trente ans des hommes robuſtes, intelligens, intrépides, capables d'égaler toutes les actions héroïques de l'antiquité.

CHAPITRE VI.

Principes de l'Habillement Militaire.

CHAQUE état doit avoir le genre d'habillement le plus convenable à ſes fonctions journalieres; qu'un magiſtrat ſoit en robe longue, un médecin en habit large, un petit maître

en ſurtout fringuant, & un porte-faix en chemiſe, tout cela eſt bien naturel.

Mais qu'un ſoldat, celui de tous les hommes qui fatigue le plus, qui a le plus grand beſoin de conſerver ſes forces, & d'être le moins chargé dans ſon équipage, en ſoit préciſément le plus accablé, c'eſt ce qui ne ceſſera d'étonner tout obſervateur judicieux.

En effet ſon *habillement* conſiſte en *chemiſe* étroite, *gilet* très-juſte, *culottes* bien ſerrées, *habit* étranglé de toutes parts, *jarretieres* du col, *jarretieres* de culottes, *jarretieres* de bas, *jarretieres* de guêtres, *boucles* de col & de ſouliers bien ſerrées, & *chapeau* de groſſe laine, dont l'épaiſſeur mal tiſſue eſt une éponge qui boit dix livres d'eau un jour de pluie ſans le mettre à l'abri d'un coup de ſabre..... *Son armement* eſt compoſé d'un large

ceinturon où pendent un ſabre lourd & une *bayonnette*.....; une large bandouillere ſur l'épaule gauche, qui ſuſpend une giberne très-embarraſſante...; un baudrier peſant ſur l'épaule droite où pend le ſabre des grenadiers ou des cavaliers..., & *un fuſil* très-long, dont le poids eſt une charge réelle pour le ſoldat : qu'on joigne à cela tous les acceſſoires de *l'équipage de guerre*, où il eſt forcé de porter encore ſur ſon corps ſon *havreſac*, ſa portion des tentes, *marmites*, *piquets*, *cartouches*, *grenades*, & autres uſtenſiles de campagne..., & l'on verra qu'il n'y a point de fantaſſin qui ne ſoit véritablement plus chargé qu'aucun mulet de l'armée : faut-il s'étonner ſi depuis pluſieurs ſiecles nous n'avons vu renaître parmi nos troupes aucune de ces actions d'éclat, où avec une poignée

d'hommes nous faiſions de ſi grandes choſes ?

Les jarretieres des bas & du genou, les ceintures des culottes & du ſabre, les bandouilleres & les baudriers d'une giberne, les boucles du col ou des ſouliers, comprimant ſans ceſſe les muſcles, les nerfs & les vaiſſeaux, empêchent la circulation du ſang, mettent obſtacle à la nutrition des membres, les appeſantiſſent, les endorment, & les rendent incapables des plus légeres fatigues, ſans être d'abord harraſſés. Ainſi ſanglé de toutes parts, la moitié de ſes forces ſont perdues avant de marcher; ajoutez-y le poids des armes & de ſon équipage de guerre, & il ſera facile de prévoir toute l'incapacité d'un homme dont les fonctions vitales, la vigueur & la ſoupleſſe ſont anéanties par tant de fardeaux... C'eſt ainſi qu'une marche de deux

où trois lieues s'appelle une marche forcée en campagne, tandis que les Grecs ou les Romains jadis, & les Pruſſiens de nos jours faiſoient leſtement des courſes de douze à quinze lieues, dans une journée, ſans en être étonnés? D'où vient donc cette différence énorme des grandes actions des anciens avec de petites troupes, & de nos petites actions modernes avec de grandes armées ..... ? de la ſimplicité de leur habillement & de leurs armes, & du luxe embarraſſant & multiplié des nôtres : le Romain faiſoit la guerre, les jambes & les bras nuds, le corps couvert d'un gilet aiſé ; n'avoit aucun équipage à porter, tandis qu'aujourd'hui le ſeul havreſac d'un fantaſſin rempli le plus ſouvent d'objets inutiles à un vra ſoldat, eſt ſeul capable par ſon poids, de l'empêcher d'agir avec célérité, d'augmenter beaucoup ſes fatigues,

de détruire ſa ſanté & le mettre hors d'état de combattre.

Les équipages de luxe, ou d'une frivolité inutile ſont ce qui épuiſe le plus promptement la force & la vigueur de toute une armée; en faut-il une preuve ? qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur les troupes Muſulmanes, qui toujours affoiblies & énervées par la molleſſe & l'embarras de leurs habillemens flottans, & de leurs équipages immenſes, ont preſque toujours été vaincues par les armées Européennes, qui ont la moitié moins de ſuite. Si les anciens Romains exiſtoient encore, par la même raiſon nous ſerions également leurs victimes; ouvrons enfin leur hiſtoire & nous verrons que le premier inſtant de la décadence de Rome fut celui où le luxe Aſiatique eut pénétré ſes remparts, & l'époque de ſa plus grande foibleſſe, celle où les richeſſes

de la Perſe acheverent d'énerver ſa force, & d'anéantir ſa valeur.

Pour accroître cette vigueur martiale, qui enfante le vrai courage, cherchons à ſimplifier toutes les parties de l'habillement & de l'équipage militaires; donnons à tous nos ſoldats ce qui eſt eſſentiellement néceſſaire à leur ſanté & à la conſervation de leurs forces, & retranchons-en tous les objets d'inutilité ſuperflue qui ne tendent qu'à les épuiſer.

L'agilité & la ſanté brillante, ſont le bon air du ſoldat; pour la lui procurer, il faut que ſon habillement ſoit *aiſé* dans toutes les parties du corps, *leſte* pour favoriſer toute la célérité des mouvemens agiles..., *ſimple* afin qu'il ſoit habillé en très-peu de tems....., *léger* pour ne lui cauſer ni embarras ni poids, *tiſſu* d'une maniere impénétrable à l'action trop vive des élémens..., *chaud* en hiver,

froid en été . . ., capable *d'amortir* la violence des coups, & ſur-tout ſans *ligatures* pour ne jamais contrarier ni les mouvemens intérieurs des fonctions vitales, telles que la reſpiration, la circulation & la nutrition humaine, ni l'agilité extérieure de toutes les évolutions militaires.

Quel genre d'habillement réunit tant de qualités importantes? quelque répugnance que j'aie à offrir des modeles à de grands maîtres, je les ſupplie de pardonner au médecin, jaloux de la ſanté des hommes, toutes les obſervations qui tendent à fortifier leurs membres, à conſerver leur courage, & à donner la plus grande ſalubrité à tout ce qui peut intéreſſer le ſervice militaire; elles ſont toutes fondées ſur les principes certains de la phyſique humaine, toutes confirmées par l'expérience; j'oſe donc les ſoumettre à leurs jugemens.

CHAPITRE VII.

Habillement du Soldat.

L'HABILLEMENT du ſoldat pourroit être compoſé, 1°. d'une *chemiſe bleue*, teinte à l'indigo, production Américaine, dont les ſeuls marins paroiſſent avoir ſainement apprécié les qualités ſalutaires; des raiſons de commodité en firent préférer l'uſage à toute la marine Françoiſe & Angloiſe, &c. &c. des raiſons de ſanté en feront toujours rechercher la ſalubrité : en effet l'indigo poſſede une vertu tonique qui raffermit les muſcles durant la fatigue, reſſerre les portes pendant la chaleur, prévient la ſueur & l'empêche de ſe réfroidir ſur la peau : l'expérience a prouvé

que la vermine s'y attache beaucoup moins qu'à la toile, & que tous les marins qui en font uſage ſoutiennent plus long-tems les manœuvres pénibles, perdent moins de ſueur, ne ſaliſſent pas autant de linge, & n'ont parconſéquent pas beſoin de le blanchir ni de le renouveller ſi ſouvent ; deux chemiſes bleues, l'une ſur le corps, l'autre dans le ſac, peuvent ſuffire à un ſoldat, tandis que la toile blanche, d'abord ſale, en exige un plus grand nombre dont il ne réſulte qu'un ſurcroît de dépenſes, de fatigues & d'embarras.

Rien ne cauſe tant de fluxions de poitrine, dans une armée, durant la chaleur des évolutions ou des courſes, que l'uſage meurtrier où l'on eſt depuis très-long-tems, d'ouvrir toutes les chemiſes depuis le menton juſques au creux de l'eſtomac..... L'impoſſibilité de perſuader au ſoldat

qu'il y va de ſa vie d ſe déboutonner, de découvrir ſa poitrine lorſqu'il eſt en ſueur, & la néceſſité de conſerver une température égale dans cette partie la plus importante à l'exiſtence humaine, en évitant toutes les cauſes qui peuvent la réfroidir ſubitement lorſqu'on a chaud, devroient avoir décidé l'ouverture des chemiſes militaires depuis la nuque du col, juſqu'au deſſous des omoplates . . . ; nos ſoldats n'auroient plus les mêmes dangers à courir & jouiroient au contraire de l'avantage de recevoir conſtamment une douce fraîcheur le long de l'épine du dos, qui renfermant comme dans un étui à jour, la tige & les principales branches de tout le ſyſtême nerveux, ſeroit ſans ceſſe rafraîchie par ce ſoupirail; communiqueroit encore à toutes ſes ramifications nerveuſes une égalité de température, qui prévenant la

fatigue & l'épuiſement, conſerveroit plus long-tems leur ardeur & leurs forces.

Un col de bazin, de velours ou de crin, me ſemble un meuble auſſi dangereux qu'inutile; il comprime les veines jugulaires, qui s'engorgent & produiſent des coups de ſang; il reſſerre les vertebres du col, met obſtacle aux mouvemens de ſa tige nerveuſe, & contrarie toute la ſouplesſe & l'agilité du corps. Quant au coup-d'œil, je ne vois pas qu'il ſoit bien éclatant; s'il m'étoit permis de faire un choix, je donnerois la préférence aux Affricains, dont le col nud, & les bras découverts, endurcis à l'air extérieur, reçoivent ſans ceſſe de leur influance cette ſouplesſe vigoureuſe qui annonce l'homme robuſte & courageux: ſi les rigueurs d'un climat froid ou d'une ſaiſon glacée obligent à ſe cou-

vrir le col, un ſimple morceau de drap ſans ourlet, de deux ou trois doigts de largeur, ou une cravatte ſouple & lâche doivent ſuffire à s'en garantir : je préférerois cependant, ſi la fraîcheur d'un pays ne fait pas craindre la congélation du ſang, d'habituer le col à ſouffrir à découvert toutes les influances de l'air extérieur; cette partie du corps renfermant la plus groſſe tige de tout le genre nerveux, mérite la plus grande attention à n'y rien employer qui puiſſe affoiblir ſa force, & contrarier la célérité des mouvemens qu'il communique par ſes ramifications, juſqu'aux extrémités des membres.

L'uniforme militaire pourroit être compoſé *d'un habit-veſte* ſemblable à celui que portent nos fantaſſins, auquel on donneroit la coupe, les revers & les paremens conformes aux ordonnances ; il ſeroit néceſſaire que

le corps du drap fût mieux tiſſu, & que les laines fuſſent paſſées à l'huile pour repouſſer la pluie, & ne pas s'engorger comme une éponge ; s'il étoit poſſible de placer entre la doublure & le drap une toile cirée ou gommée, très ſouple & impénétrable à l'eau, on parviendroit à en augmenter la ſalubrité, & prévenir un nombre infini de fluxions de poitrine, de rhumatiſmes & autres douleurs intérieures qui ſont les ſuites inévitables d'une tranſpiration ſupprimée par le froid ou l'humidité.

Ces habits-veſtes, à l'aide d'un petit manteau dont il ſera parlé plus bas, tiendroient lieu de l'habit uniforme, dont la coupe telle qu'elle exiſte aujourd'hui, n'eſt ni aſſez longue pour couvrir ſuffiſamment le ſoldat durant les nuits glacées d'une campagne un peu longue, ni aſſez courte pour favoriſer l'agilité des

évolutions militaires ; ſi l'homme qui fatigue pendant le jour, ne peut réparer ſes forces par le ſommeil durant la nuit, ſans riſquer de pomper par ſes pores l'humidité de la terre, ou de perdre ſa chaleur vitale, faute d'être couvert, il s'affoiblit, s'épuiſe inſenſiblement, & ſa vigueur bientôt anéantie le réduit ſouvent à languir ou terminer ſes jours au fond d'un hôpital : le ſoldat couché ſur la paille en tems de guerre, ſans draps & ſans autre couverture que ſes habits, ſe réfroidit & ſe gele . . . . ; en ſuppoſant qu'il n'en réſultât d'autre inconvénient pour lui que d'avoir ſon ſang & tout ſont corps à demi-glacés, quel ſervice peut-on exiger d'un homme dont les veines, les muſcles & les nerfs ſont dans un état de congélation qui lui ôte la force de rien ſentir, rien concevoir, rien exécuter ? Chaque fois qu'il ſe

leve il eſt roide comme un piquet : ce ſeul défaut de régime dans la conſtitution militaire ſuffira toujours pour rendre nos armées victimes de l'ennemi vigilant, qui ſeroit aſſez heureux pour les ſurprendre durant la nuit, en culbutant nos gardes avancées.

Un grand *pantalon de buffle ou de daim* ſouple, qui tomberoit juſqu'au deſſus des ſouliers, & recouvriroit leur ouverture pour repouſſer le gravier, tiendroit lieu de culotte & de bas au ſoldat ; un étrier de peau ou de coutil qu'on ménageroit à leur extrémité, l'empêcheroit de remonter jamais ſous les genoux, & le diſpenſeroit de l'uſage auſſi mal-propre que dangereux des bas dont les pieds ſales, bientôt pourris dans des ſouliers toujours humides, y forment des plis incommodes, produiſent ſous la plante des pieds une infinité

d'am poules,

d'ampoules, qui bleſſent ſouvent les ſoldats au point de ne pouvoir plus marcher: il ſera toujours plus ſain & plus avantageux de les accoutumer à avoir les pieds nuds dans leurs ſouliers, ils s'échaufferont beaucoup moins, ſans courir le danger de ſe gonfler ou de ſe déchirer: on ne croira jamais qu'après des expériences reitérées, combien un homme ſain, qu'aucune ligature ne gêne, & dont les pieds ne ſont point échauffés par des bas incommodes & meurtriſſans, eſt capable de ſoutenir long-tems la fatigue, ſans altérer ſa ſanté ni ſes forces. Si les Sauvages du Canada font des chaſſes de ſept à huit cents lieux avec plus de facilité que nos troupes n'exécutent une marche de cinquante, quoiqu'ils ſoient chargés d'un canot, d'un carquois, d'un arc, d'une hache & d'une maſſue, &c. &c. c'eſt que la ſueur s'évapore ſur leurs

corps preſque nuds, ſans s'incruſter ſur des bas remplis de pouſſiere, & qu'aucun fatras n'arrête la circulation de leur ſang, ni s'oppoſe à la liberté de tous les mouvemens de leurs membres.

Le pantalon que j'annonce réunit tous ces avantages; il ne ſeroit jamais néceſſaire d'en reſſerrer beaucoup la ceinture; parce qu'à l'aide d'un gros bouton de chaque côté, il ſe ſoutiendroit ſuffiſamment dans deux boutonnieres ménagées au bas du gilet de buffle ou de peau dont je parlerai dans l'inſtant: comme c'eſt dans les os du baſſin que s'articule & ſe meut la groſſe tête du fémur ou de l'os des cuiſſes, il eſt important de ne point brider ni comprimer cette partie afin de lui conſerver toujours ſa plus parfaite liberté. La ceinture des culottes telle qu'on s'en ſert aujourd'hui eſt par conſéquent fati-

gante, meurtriſſante, & contribue beaucoup à échauffer les jambes & & les reins du ſoldat.

Au-deſſous de l'habit-veſte on pourroit donner au ſoldat un *gilet de buffle très-ſouple*, boutonné ſur la ceinture du pantalon : ce genre de peau trés-propre par ſa nature à amortir la force d'un coup de ſabre, & à s'oppoſer à la violence d'un coup de baïonnette, mérite quelque conſidération puiſqu'il tient, à demi, lieu d'une cuiraſſe trop lourde ; & poſſéde encore l'avantage, par ſon tiſſu ſerré, d'empêcher qu'on ne perde beaucoup de ſang, lorſqu'après avoir été bleſſé on s'empreſſe de bander ſa plaie avec un mouchoir ou une ligature.

Un *caſque léger en cuir*, dans la forme du galea des anciens, ſupplée-roit avantageuſement à nos chapeaux de laine groſſiere qui ne ſer-

vent qu'à échauffer la tête du ſoldat, ſans le garantir de la pluie, du ſoleil ni du coup de ſabre ; une forte calotte en fer blanc, dont la réſiſtance ſeroit doublée par la voute de ſon ceintre ſupérieur, un abat-jour par devant, qui garantiroit les yeux du ſoleil, de la pluie, & de la pouſſiere, un cuir doux & moëlleux qui doubleroit tout l'intérieur du caſque pour l'aſſujettir ſur la tête ſans la comprimer, offriroit ſans contredit le genre de chapeau le plus propre à garantir le ſoldat d'un coup de ſabre, & le mettre à l'abri d'un coup de ſoleil & de la pluie. On pourroit encore ménager dans ſon intérieur un double rebord en cuir ſouple avec ſon poil, qui pouvant ſe rabattre & lui couvrir les yeux & les oreilles porroit lui ſervir de bonnet de campagne pendant les fraîcheurs de la nuit, & empêcher ſon

cerveau de pomper toutes les exhalaiſons de la terre : enfin ſi la plupart des bleſſures de la tête ſont mortelles ou étourdiſſent le ſoldat au point de le mettre hors de combat, il ſera donc auſſi ſalutaire qu'avantageux de lui donner une coëffure, qui à l'épreuve du coup de ſabre, de la baïonnette & de la bale, garantiſſe de la plupart des accidens de la guerre cette partie la plus importante à ſa conſervation & à ſon exiſtence.

Les ſouliers du ſoldat doivent être compoſés d'une double ſemelle de cuir fort, & bien préparé : il ſeroit poſſible de leur donner aſſez de ſolidité pour durer une année entiere, en faiſant couvrir le quartier, ou derriere du talon, d'un ſecond cuir bien fort & bien goudronné, auquel on donneroit la forme concave du talon, & aſſez de réſiſ-

tance pour qu'ils ne puſſent ni s'acculer, ni ſe mettre en pantoufles; deux petits fers à cheval, l'un ſous la pointe du ſoulier, l'autre au-deſſous du talon, ſolidement fixés avec des clous à vis, ſuffiroient pour les mettre en état de ſoutenir une campagne entiere ſans obliger à établir des magaſins de ſouliers; ce ſeroit une dépenſe conſidérable de moins, & le ſoldat accoutumé à une paire de ſouliers bien faits à ſon pied, ne courroit ni l'inconvénient de ſe trouver ſans chauſſure, ni les dangers qui réſultent du changement continuel des ſouliers trop larges ou trop étroits, qu'on leur délivre des magaſins: depuis que l'invention du verre eſt connue en Europe, il ſeroit imprudent au ſoldat de marcher nuds pieds, mais puiſqu'un ſoldat ſans ſouliers eſt hors d'état d'agir & de combattre, il ſera toujours impor-

tant de donner la plus grande ſolidité à cette partie de ſon habillement, ſoit en fourniſſant aux ouvriers des modeles plus convenables, ſoit en encourageant l'émulation des maîtres, à multiplier tous les moyens capables de leur donner la plus grande réſiſtance, ſous le poids le plus modéré.

Depuis pluſieurs ſiécles tous les rouliers de l'Europe, obligés de faire les trois quarts d'une longue route à pied, & d'être ſans ceſſe occupés à ſoigner leurs chevaux, ſont dans l'uſage de n'avoir point de bas, & de mettre dans leurs ſouliers un peu de paille longue, qu'ils renouvellent tous les matins; ils traverſent ainſi des royaumes entiers, ſans avoir jamais mal aux pieds, & ſans éprouver beaucoup de fatigue; cet uſage très-ſalutaire eſt même connu des anciens ſoldats qui, guidés par l'expérience, s'en trouvent très-bien; il ſeroit à

deſirer qu'il fût général en campagne . . .; la paille tient le pied frais, ſa douceur l'empêche de ſe meurtrir, elle boit la ſueur, & peut ſe changer facilement par-tout où l'on en trouve de nouvelle; enfin ſi cette obſervation paroît inutile en tems de paix, où les troupes n'ont jamais de grandes marches à faire, je la crois trop importante & trop ſalutaire à la conſervation des pieds du ſoldat, pour ne pas en recommander l'uſage durant les travaux pénibles de la guerre.

C'eſt ſur la fin d'une premiere campagne, durant les fraîcheurs de l'automne, que l'homme ſenſible eſt douloureuſement affecté en voyant le réſultat des fatigues du fantaſſin, & des ſouffrances qui vont encore ſe multiplier pour lui pendant les glaces de la nuit, n'ayant pour toute couverture que ſa culotte qu'il deſ-

cend juſqu'à ſes talons, & ne lui ſert qu'à couvrir ſes jambes ; il ne poſſede pour couvrir tout ſon corps qu'un habit très-étroit, fendu de toute part, & ſouvent mouillé juſqu'à la doublure ; il a beau s'entaſſer ſur ſes camarades, il ne peut pas s'y réchauffer ni s'endormir,

Si le ſol eſt humide, & qu'il pleuve deux ou trois jours, le tiers des hommes les moins robuſtes repompant par tous leurs pores les humidités de la nuit, ont d'abord la tranſpiration ſupprimée ; tous leurs muſcles ſont engourdis par le froid, & engorgés par les humeurs âcres d'une tranſpiration corrompue entre cuir & chair ; ils ſe réveillent toujours roides, glacés & remplis de douleurs ; leur ſang à demi-glacé ne circule plus qu'avec peine ; & ne pouvant ſe dépouiller de ſa ſéroſité ſuperflue, il s'épuiſe, s'altere, ſe corrompt &

porte dans tout ſon corps les germes d'une foule de maladies ; ſes forces ſe perdent inſenſiblement, ſa vigueur diſparoît, ſon courage s'anéantit, & l'on voit bientôt une grande partie des ſoldats conduite aux hôpitaux, y regorger en foule, coûter beaucoup, & ne ſervir à rien qu'à multiplier les douleurs, les dépenſes, & les embarras.

Toutes ces horreurs diſparoîtroient comme un ſonge, ſi l'on fourniſſoit au fantaſſin un petit manteau capable de le garantir de la rigueur des froids, & de l'humidité pendant les nuits glacées de l'automne ; les cavaliers & les dragons qui jouiſſent d'un ſi grand avantage, ne ſouffrent pas la moitié des douleurs cruelles dont les pauvres fantaſſins ſont les malheureuſes victimes .....; leur exemple fondé ſur les principes de la ſanté humaine, confirmé par l'ex-

périence la plus heureuſe, prouve donc avec évidence la néceſſité de fournir à l'infanterie un petit manteau qui ne l'incommode pas durant le jour, & ſuffiſe à le bien couvrir pendant la nuit.

M'étant apperçu durant la derniere guerre, que chaque fantaſſin a un ami de cœur pour s'aider & ſe ſoigner mutuellement, j'imaginai en les voyant toujours ſe coucher côté à côté, qu'un morceau de gros drap de quatre pieds en quarré A. B. C. D. fig. 3^e. dont les deux extrémités ſeroient découpées dans la forme de A. L. B. & dont les deux coins inférieurs auroient deux crochets C. D. qui embraſſeroient deux agraffes E. F. couſues aux deux coins ſupérieurs du manteau de ſon camarade, réuniroient l'avantage important d'offrir à tous nos ſoldats des couvertures de ſept à huit pieds de longueur, ſur

quatre pieds de largeur, qui ſeroient plus que ſuffiſantes pour mettre à l'abri du froid & de l'humidité deux hommes un peu ſerrés, qui conſerveroient leurs gilets & leurs pantalons. Cinq ou ſix crochets diſpoſés au bas des manteaux, qui s'attacheroient à autant d'agraffes placées au bord ſupérieur de celui de ſon camarade, ſuffiroient pour détruire en grande partie les cauſes d'une foule innombrable de maladies dont ils ne ceſſeront pas d'être victimes, tant qu'on ne leur donnera aucune eſpece de manteaux pour s'en garantir.

Chacun de ces demi-manteaux ſéparés pourroit ſe rouler comme une feuille de papier, & ſe placer en bandouillere ſur le ſoldat, ſans lui cauſer d'embarras; & durant les jours de pluie où les froids commencent à ſe faire ſentir, il pourroit les endoſſer ſur ſon habit-veſte en paſſant ſes bras par les

deux fentes M. N. & agraffant les deux coins ſur ſa poitrine, ce qui lui donnera la facilité d'agir & manier ſes armes avec la même aiſance que s'il n'avoit pas de manteau.

On pourroit les border d'une bande de cuir ſouple & doux, tant pour leurs donner plus de réſiſtance, que pour maintenir avec plus de ſolidité les agraffes inférieures.

On rendroit ces manteaux preſqu'impénétrables à l'eau, en les faiſant paſſer à l'huile, ce qui rejettant la pluie, leur donneroit plus de légéreté & de ſalubrité en campagne. Enfin quoique cette partie de l'habillement du ſoldat ne ſemble qu'un acceſſoire ſouvent inutile durant le jour, la néceſſité de conſerver aux hommes leur chaleur vitale, leur ſommeil, leur tranſpiration, & la libre circulation du ſang pendant la nuit, tems deſtiné à la réparation & à la

nutrition humaine, me fera toujours conſidérer les manteaux comme l'objet le plus important à la ſanté des troupes, & celui qui préviendroit à coup sûr plus de maladies chroniques, que toutes les reſſources des ſciences & de la médecine ne pourront jamais en guérir.

J'oſe ſupplier ici les anciens militaires & les médecins des armées, d'excuſer les obſervations que je leur offre à ce ſujet ; en daignant ſe reſſouvenir que mon but n'eſt pas de traiter les maladies militaires, mais d'en prévenir les cauſes, & détruire les principales influances qui les ont fait naître.

CHAPITRE VIII.

Habillement de l'Officier.

QU'UN officier en ſémeſtre durant les loiſirs de la paix, vienne goûter les agrémens dangereux du luxe, de la molleſſe, ou de l'oiſiveté d'une capitale ; qu'il y jouiſſe en paſſant des prétendus plaiſirs qu'on y cherche, des opinions qu'on y encenſe, des vices qu'on y révere ; ou bien qu'il préfere le charme délicieux d'inſpirer, & de répondre aux ſentimens affectueux d'une famille qui lui eſt chere, en variant ſes goûts, ſes plaiſirs & ſes habillements militaires ... ; c'eſt un délaſſement agréable dont la courte durée ne peut entraîner de dangers.

Mais qu'un bon officier veuille

charier en pleine campagne tous ces objets de luxe ou de frivolité, qui multiplient les équipages, embarraſſent les marches, énervent les forces, réfroidiſſent le courage & conſument à leur uſage un tems deſtiné au génie & à la valeur, c'eſt ce qu'on ne concevra jamais ſans gémir, puiſque c'eſt une des cauſes principales de la foibleſſe des armées, & de l'altération de la ſanté des troupes.

L'officier jaloux de ſa réputation, de ſon avancement & de ſes ſuccès militaires, doit avoir encore plus d'attention à proſcrire tout ce qui peut altérer ſes organes & affoiblir ſa ſanté; il évitera donc dans ſon habillement de campagne tout ce qui comprimant les muſcles & les vaiſſeaux, engorge le chyle, arrête la circulation & s'oppoſe à la nutrition générale.

Parſque des nerfs comprimés ne

peuvent preſque plus agir, & que les attaques, les ſurpriſes, les enlevemens, les manœuvres & les combats exigent la plus grande célérité ; c'eſt lui qui doit ſaiſir avec le plus d'empreſſement tout ce qui rend les hommes leſtes, robuſtes, & agiles pendant la guerre.

Les obſervations que je viens d'expoſer ſur l'habillement du ſoldat, intéreſſeront également un bon officier, & à quelque différence près, je crois qu'il pourroit y trouver des moyens faciles d'accroître ſon aiſance & fortifier ſon tempérament.

Le caſque abſolument le même, quant à la forme, pourroit être exécuté avec plus de ſoin, de fineſſe & de légéreté, les cuirs en être plus moëlleux, & les alentours mieux finis.

L'habit-veſte d'un drap plus fin & d'une coupe plus agréable, les gilets

& pantalons d'un beau drap ou de toile de coton.

Au lieu des gros ſouliers du ſoldat on pourroit ſubſtituer un brodequin ſans boucle, ou de ces bottines légeres à la marche, dont les huſſards font uſage, dans leſquelles on pourroit mettre des chauſſons de fil en été, ou de laine en automne.

Des chemiſes de belles toiles teintes à l'indigo ſeroient eſſentiellement néceſſaires à l'officier, pour ſoutenir plus facilement les fatigues, prévenir la ſueur, & anéantir les cauſes premieres des rhumatiſmes & des douleurs qui l'aſſiegent ſouvent à la fleur de ſon âge; l'exemple n'en eſt pas nouveau, puiſque dans les dernieres guerres du Canada, nous avons vu les officiers en faire uſage avec le plus grand ſuccès, ſur-tout pour ſe préſerver de la vermine & des inſectes

dévorans auxquels on n'eſt que trop ſouvent expoſé en campagne.

Enfin un manteau large & bien étoffé, completteroit l'habillement de guerre de l'officier; la forme qu'on leur donne aujourd'hui eſt très-avantageuſe en ce quelle peut lui ſervir de ſeconde couverture ſur ſon lit de camp, pour ſe mettre à l'abri des fraîcheurs de l'automne.

Qn'on daigne m'excuſer ſi je parois inſiſter ici ſur l'uſage du gilet & du pantalon pour la nobleſſe militaire, mais un genre d'habillement, qui depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds, n'offre aucune ligature, méritera toujours une préférence fondée ſur la certitude de favoriſer l'agilité, ménager les forces, & fortifier ſa conſtitution, en ne contrariant aucune des fonctions vitales.

CHAPITRE IX.

Équipage de l'Officier.

TOUT bon militaire ſera je crois d'avis que la bonne mine d'un guerrier ne conſiſte pas dans un tas d'ornemens frivoles, qui ne conviennent qu'à des femmes, mais dans cet air de force & d'intrépidité, qu'un équipage ſimple, qu'un habillement leſte, bien analogue à toutes les opérations de la guerre, releve avec plus d'éclat.

Je regarde comme un principe certain, que moins un homme eſt ſurchargé dans ſon habillement & dans ſon équipage, plus il eſt capable de réſiſter à tous les genres de fatigues, & d'exécuter avec célérité les plus brillantes actions. En effet, moins

ſon corps à d'objets à porter, plus ſes membres ont de force, ſes organes de vigueur, & ſon ame de vrai courage ; quoique cette obſervation négligée ſoit moins relative à l'officier qu'au ſoldat, il n'eſt pas moins important pour lui de ſimplifier ſon habillement, ſon équipage & ſes armes, puiſque les armées Muſulmanes, eſclaves du luxe Aſiatique ſont réduites aux abois, lorſque leurs équipages éprouvent le moindre retard : Ouvrons l'hiſtoire ancienne nous y verrons jadis les Romains, les Ruſſes, peuples du Nord, traverſer facilement des royaumes entiers, ſans éprouver aucuns de ces accidents, qui épuiſent ſi ſouvent nos armées .... Jettons les yeux ſur l'Amérique, nous y verrons aujourd'hui la plupart des hordes ſauvages faire encore leſtement des chaſſes de ſept à huit cents lieues, parce qu'ils

ne connoiſſent qu'un habillement ſimple, des équipages peu conſidérables, & n'ont aucun de ces objets de luxe ou de frivolité, dont nous ſommes eſclaves, ou plutôt victimes : ayons donc le courage d'imiter de ſi grands exemples, & ſi nous ſommes jaloux de jouir des mêmes ſuccès, ſaiſiſſons les moyens qu'ils employerent pour y réuſſir ; écartons de nos ſens ces modes élégantes & ces beſoins factices, qui font éprouver des ſouffrances réelles dès qu'on s'en voit privé ; mépriſons ces bijoux & ces objets de luxe, joujoux d'enfans, indignes d'occuper un guerrier ; accoutumons le corps aux ſeuls beſoins utiles à fortifier ſon exiſtence & ſa valeur, & nous verrons bientôt nos équipages, réduits au vrai néceſſaire, ne faire qu'un petit volume, qui exigeant peu de ſoin, & peu d'embarras, ſe tranſporteront avec facilité,

& courront rarement le danger d'être vigoureuſement attaqués par nos ennemis, parce qu'il n'y aura aucunes richeſſes à prendre; les équipages n'occupant plus une colonne immenſe, arriveront plutôt à leur deſtination; les camps ſeront plutôt aſſis, l'officier plutôt à couvert, les décampemens plus prompts, les marches plus faciles; c'eſt enfin en ſimplifiant tous les embarras de la guerre, qu'on multiplie les tems & les moyens qu'on doit deſtiner à ſes ſuccès. Moins il exiſtera de beſoins & de frivolités, plus on ſentira renaître ce germe & cet enthouſiaſme militaires, qui nous retracent de grandes expéditions, pour nous en inſpirer de ſemblables. Moins il y aura de luxe & de molleſſe, plus on poſſedera ces forces & ce courage intrépides, qui font tenter & réuſſir les actions vraiment héroïques.

CHAPITRE X.

Equipage du Fantaſſin & du Cavalier.

D'APRÈS le genre d'habillement que je propoſe pour nos ſoldats, il eſt évident que ſon caſque en ſe dédoublant intérieurement, le diſpenſe d'avoir un gros bonnet de nuit.... Son petit manteau accouplé à celui de ſon camarade, n'exige plus ni capotes ni couvertures.... Son pantalon à étrier, & ſes gros ſouliers de campagne ne l'obligent plus à charier dans un ſac, qui lui comprime douloureuſement & la poitrine & les épaules, pluſieurs paires de bas, de ſouliers, de boucles de jarretieres, de guêtres, de col, & tant d'autres objets également inutiles à un bon ſoldat.

La

La ſeule choſe qui lui ſoit eſſentiellement néceſſaire, c'eſt une ſeconde chemiſe de toile bleue, pour remplacer celle qu'il porte lorſquelle eſt ſale; qu'on y ajoute un peigne pour ſe nétoyer la tête: je ne vois rien après cela qui lui ſoit d'une utilité indiſpenſable.

On conçoit ſans peine qu'une ſeule chemiſe pouvant ſe plier dans une petite poche ménagée dans ſon manteau, lui rend également inutile un gros & peſant havre-ſac qui éreinte les ſoldats ſans utilité.

Je laiſſe aux anciens militaires à apprécier & décider tous les avantages qu'on doit attendre, ſi l'on parvient à réduire le havre-ſac du ſoldat à une ſeule chemiſe, un peigne & un mouchoir.

Quant aux cavaliers, dragons, & autres troupes légeres, leur portemanteau peut ſans inconvéniens être

un peu plus compliqué ; obligés de charier avec eux, en tems de guerre, étrilles, peignes, broſſes, éponges, fer à cheval, frac, manteau, un peu de linge, & leurs ſouliers. Ne pouvant ſe paſſer de tous les meubles néceſſaires à ſon cheval, ſon équipage ſera toujours plus volumineux ; mais quant à ce qui concerne le corps du cavalier, on pourroit également réduire ſon porte-manteau à un volume très-léger, en réformant les bas, chemiſes, mouchoirs, bonnets de nuit, bonnets de jour, & tant d'autres objets plus agréables qu'utiles, qui ne ſervent qu'à fatiguer ſon cheval ſans néceſſité : tous ces animaux ont la croupe chargée d'un porte-manteau, & d'un manteau ſi volumineux que j'ai vu la plupart des cavaliers les plus exercés reſter ſouvent une minute entiere avant de réuſſir à enjamber leur che-

val, quoiqu'ils employaſſent tous leurs efforts pour y parvenir.

On ſent d'ailleurs le danger d'une troupe de cavalerie, dont les chevaux trop chargés, ayant d'abord la bouche échauffée, & les reins fatigués, ſont preſque toujours hors d'état de ſentir leur cavalier, de forcer une marche, & d'obéir dans les manœuvres ou les combats, à tous les mouvemens qu'on leur demande.

CHAPITRE XI.

Armement Militaire.

SI l'habillement du ſoldat doit par ſa qualité le mettre à l'abri de l'impreſſion trop vive des élémens, & par ſa forme favoriſer la célérité de tous les mouvemens, ſes armes doivent lui offrir les moyens les plus

avantageux de ſe garantir des coups de l'ennemi, & l'attaquer avec avantage.

L'armement actuel du fantaſſin eſt compoſé d'un long fuſil aſſez peſant, d'une baïonnette, d'une lourde giberne, ſuſpendue à une bandouillere très-large; d'un ceinturon où pend ſa baïonnette: nos grenadiers ont en outre un baudrier, au bas duquel eſt paſſé leur ſabre; tout cet enſemble compoſe un attirail très-embarraſſant, qui peſe quelquefois juſqu'à ſoixante livres, & un tout diſpoſé de maniere à détruire les conſtitutions les plus robuſtes.

La bandouillere large de quatre doigts gêne beaucoup l'articulation de l'épaule, fatigue les bras & comprime la poitrine; cette giberne volumineuſe qui balotte ſans ceſſe ſur la hanche droite & s'accroche ſouvent au ſoldat voiſin, lui meurtrit

l'os des hanches & fatigue inſenſiblement la jambe droite, qui plutôt rendue que la gauche, ſuſpend les marches & rallentit lesopérations... ce ceinturon, auſſi roide qu'une bande de fer, qui meurtrit douloureuſement les muſcles du bas-ventre, échauffe les entrailles, y occaſionne des deſcentes ou des inflammations dangereuſes &c. &c. &c. Le baudrier des grenadiers n'a d'autre inconvénient que de gêner l'épaule droite, & fatiguer la cuiſſe gauche.... mais leur bonnet volumineux & lourd, échauffe la tête, fatigue le col, & affoiblit le cerveau, ſource premiere du genre nerveux, principe de la force & des mouvemens du ſoldat. Joignez à tout cela le grand ſabre & la lourde cuiraſſe pour les cavaliers, & l'on ceſſera de s'étonner ſi les fardeaux multipliés de l'habillement & de l'armement militaire, les fatigues &

les embarras qu'ils occaſionnent, les vices de leur forme préſente, & les dangers qui en réſultent pour la ſanté des hommes de guerre, ont tellement énervé la fleur de la population, de concert avec la débauche, que l'eſpece humaine s'eſt abâtardie depuis cent ans, au point que les beaux hommes ſe comptent, & ſont d'une rareté extrême.

C'eſt dans les cauſes deſtructives de la population qu'il faut chercher les moyens d'en rétablir l'eſpece : purifions les ſources corrompues qui alterent la force, le génie, & la valeur des hommes; donnons-leur des habillemens & des armes qui ceſſent de contrarier tous les mouvemens de la vie ; écartons des guerriers toutes les cauſes phyſiques ou morales qui les épuiſent de bonne heure, & nous réuſſirons inſenſiblement à ranimer tous les principes fortifians d'une ſaine

exiſtence, & à faire renaître ces générations de beaux hommes dont la parfaite conſtitution & le génie martial multiplierent jadis les héros & les demi-dieux.

Je croirois l'armement du ſoldat plus léger, plus avantageux, & plus conſéquent à l'attaque & à la défenſe, s'il étoit uniquement compoſé,

1°. *D'un fuſil* plus court, moins volumineux, moins peſant : les carabines du cavalier portent plus loin que les fuſils de l'infanterie, & ne peſent pas autant; leur croſſe matérielle & lourde pourroit s'alléger ou du moins ſervir avec avantage à loger, dans une vingtaine de trous, autant de carthouches, qui y ſeroient à l'abri de la pluie, à l'aide d'un bon cuir qui les couvriroit; ce méchaniſme ſimple ſuffiroit pour rendre inutile, & réformer ces énormes gibernes & ces bandouilleres aſſommantes qui embar-

raſſent & fatiguent cruellement les ſoldats.

2°. Au lieu d'un ceinturon ſi douloureux pendant la guerre, on pourroit y ſubſtituer l'uſage plus ſalutaire d'une *écharpe* où ceinturon en toile de coton, dont la ſoupleſſe ſe prêtant à tous les mouvemens du ſoldat, ſans le meurtrir nulle part, lui offriroit encore l'avantage de ſoutenir ſes entrailles pendant la marche, l'empêcher de trop s'échauffer en ſe balottant, & prévenir les deſcentes, qui ne réſultent que trop ſouvent d'un effort ou d'une ſecouſſe violente; l'écharpe releve encore la bonne mine du ſoldat, ſur-tout en la donnant d'une couleur qui tranche ſur celle de ſon gilet; elle pourroit en outre un jour de combat lui offrir les bandes & compreſſes les plus néceſſaires à étancher ſon ſang & en prévenir la perte..... elle poſſede enfin une

foule d'utilités en campagne, qui devroient la faire conſidérer aux guerriers comme une partie précieuſe de ſon armement la plus propre à conſerver ſa ſanté, & à remédier à une infinité d'accidens.

3°. *Une baïonnette* longue & tranchante, qui peut ſe tenir à la main & ſe fixer au bout du fuſil, ſerviroit avec plus d'avantage contre les charges de la cavalerie, & tiendroit lieu du ſabre lourd & embarraſſant des grenadiers, qui pourroit dès-lors être réformé : il ſeroit également inutile de lui donner un ceinturon de cuir, puiſqu'on pourroit la placer dans l'écharpe, en la laiſſant tomber le long de la cuiſſe, afin qu'elle ne s'oppoſât pas à tous les exercices du fantaſſin ; la poignée ſupérieure, deſtinée à la fixer au bout du fuſil, ſeroit ſuffiſante pour l'empêcher de gliſſer au travers de l'écharpe.

Un fuſil léger, une baïonnette & ſon écharpe, ſeroient donc ſuffiſans pour remplacer avec plus d'avantage toutes les pieces qui compoſent aujourd'hui l'armement du ſoldat; les bandouilleres & gibernes, les baudriers & les ſabres, les ceinturons & toutes les ſangles militaires, devenus parfaitement inutiles, ne ſe croiſeroient plus à l'envi pour ſe diſputer l'anéantiſſement de ſes forces & mettre des entraves cruelles à ſon agilité & à ſa valeur : & ce poids fatigant de ligatures dangereuſes, réduit à ſon volume le plus ſimple & le plus léger, ceſſant de contrarier les principales fonctions vitales, n'épuiſeroit plus déſormais leur tempérament, mais contribueroit au contraire à favoriſer tous les principes qui conſtituent l'homme ſain & vigoureux....; les plus dures fatigues du guerrier, devenues faciles

par des habillemens aiſés, & des armes légeres, endurciroient & fortifieroient tous les muſcles au lieu de les énerver. La fleur de la population d'un empire recevroit toute ſa croiſſance dans cet état de force & de maturité, qui ſeuls doivent faire eſpérer des générations de beaux hommes : ce ſeroit enfin en évitant les cauſes premieres, qui concourent à la deſtruction des troupes, que nous rétablirons les ſources de la vie, propres à ſeconder la plus belle population du royaume.

L'armement que je propoſe pour le ſoldat réunit tous les avantages des armes actuelles, & en évite tous les inconvéniens : l'enſemble total une fois réduit à un fuſil avec ſa baïonnette, n'exige qu'une demi-minute pour que le ſoldat ſoit armé, tandis qu'un ceinturon à boucler, & une bayonnette à y joindre, un bau-

drier à paſſer avec ſon ſabre, une large bandouillere avec une giberne énorme, & un fuſil auſſi lourd que volumineux, multiplient le tems de ſe harnacher, les dépenſes de l'état... les magaſins d'une armée..., les détails des régimens ...., les ſoins du ſoldat ...., les embarras de l'uſage..., & tout cela pour des meubles inutiles au combat, & dangereux à notre conſtitution.

CHAPITRE XII.

Armement de l'Officier.

LE fuſil dont on arme l'officier d'infanterie, m'a toujours paru contrarier ſes fonctions les plus importantes; ſes yeux qui doivent toujours ſe fixer ou ſur l'ennemi qu'il attaque, ou ſur ſa troupe qui s'en

défend, cette attention vigilante à recevoir les ordres ſupérieurs, exécuter les commandemens des généraux, & à veiller ſans ceſſe à tout ce qui peut intéreſſer la troupe qui lui eſt confiée, ne lui permettent pas de perdre un tems auſſi précieux à charger un fuſil ou à en faire uſage ; l'arme blanche, qui n'exige aucune préparation, lui offre ſans contredit un moyen de défenſe plus sûr, plus facile, & plus propre à favoriſer l'exactitude du ſervice & la célérité des opérations militaires.

Une épée tranchante, qui pourroit s'ouvrir ſur ſa poignée (comme les couteaux à la d'Eſtaing), & acquérir dix pouces de longueur de plus qu'à l'ordinaire, offriroit un arme plus légere & plus facile à mouvoir qu'un fuſil, qui ne lui ſert preſque jamais devant l'ennemi; qu'on y joigne, s'il eſt néceſſaire, deux piſtolets

dans la ceinture, pour caſſer la tête de ſix pas à l'officier ennemi qu'il doit combattre, & répandre enſuite la conſternation, le déſordre, & l'effroi dans ſa troupe, en la chargeant vigoureuſement à l'arme blanche avant qu'elle ait eu le tems de recharger ſes armes. . . . : voilà, je crois, tout ce qui ſeroit le plus néceſſaire à un bon officier pour faciliter ſes ſoins, ſon attention, ſon ſervice, ſes ſuccès militaires, alléger ſes fatigues, & accroître par la ſimplicité de ſon armement tous les moyens d'aiſance & de ſalubrité qui peuvent concourir au ménagement de ſes forces & à la conſervation de ſa ſanté.

CHAPITRE XIII.

Pain du Soldat.

LE pain de munition eſt ordinairement compoſé de trois quarts de froment & d'un quart de ſeigle, ſans extraction de ſon ; lorſque les grains qu'on y employe ſont d'une bonne qualité, que leur préparation eſt ſuffiſamment travaillée & cuite à propos, il en réſulte un aliment ſain, nourriſſant, rafraîchiſſant, & très-propre, avec la viande ou les légumes, à ſoutenir & fortifier le ſoldat.

Il ſeroit peut-être plus avantageux à leur ſalubrité que chaque ville de guerre eût un grenier militaire, où les grains les mieux choiſis de l'année précédente, dépoſés avec

précaution, conſervés avec ſoin, inſpectés tous les jours par des officiers intelligens, ſeroient livrés en farine, deux fois par ſemaine, à un boulanger attaché à chaque régiment. Il faudroit qu'il fût choiſi & ſurveillé par les officiers du corps reconnu capable de bien préparer le pain, le cuire à propos, le livrer au poids néceſſaire, ſans aucun de ces mélanges frauduleux ou nuiſibles qui expoſent ſouvent toute une armée à périr de maladies putrides ou contagieuſes ...; il en réſulteroit des avantages infinis pour la nourriture des troupes, par la certitude de mieux préparer le pain, baſe fondamentale des alimens militaires. La concurrence qui régneroit parmi cinquante boulangets, à la ſuite d'une armée, établiroit entre-eux une heureuſe rivalité, qui en les obligeant à ſe ſurpaſſer mutuellement, & à mériter la confiance & la conſi-

dération des troupes, tourneroit entierement à l'avantage du ſoldat; d'ailleurs il ſera plus facile à un boulanger d'exécuter, avec pluſieurs garçons, un pain reſtaurant & bien préparé, pour cinq à ſix cents hommes, qu'à un munitionnaire d'en faire exécuter pour cent mille hommes dans le même jour : la comparaiſon qu'on pourroit faire à chaque inſtant du pain de tel régiment avec le pain de tel autre, obligeroit les ouvriers à redoubler leurs ſoins & leur activité; l'ignorance ſeroit découverte, la négligence blâmée, la fraude d'abord punie, & l'habileté récompenſée : les ſoldats mieux nourris, les dépenſes moins conſidérables, & les munitions de bouche plus ſolidement aſſurées pendant la guerre.

Quel eſt l'homme ſenſible & vrai, qui à la tête d'une troupe, en raſe campagne, pourra voir ſans douleur

ſes ſoldats abîmés de fatigues, recevoir par jour une livre & demie d'un pain quelquefois moiſi, & ſouvent mal préparé ? Que doit-on eſpérer d'eux lorſque les mélanges, les fraudes ou les défauts du poids viennent encore lui rogner cette foible portion de ſon exiſtence, ou lui communiquer des principes nuiſibles & dangereux?... Quoique ces derniers cas ſoient aſſez rares, ils ſont pourtant arrivés & peuvent ſe réitérer encore ; leur importance influe avec trop d'évidence ſur la ſubſiſtance & la vigueur des troupes, pour ne pas mériter toute l'attention des généraux & les lumieres d'un gouvernement éclairé.

Les officiers chargés de l'inſpection du pain doivent examiner très-rigoureuſement ſi les farines ſont bonnes.....; ſi l'on n'y mêle pas trop de ſeigle....; ſi l'on n'y ajoute

pas du ſon . . . . ; ſi elles n'ont aucun goût de moiſi . . . ; ſi la pâte eſt bien levée . . . ; ſi elle eſt bien criblée d'une infinité de trous. . . ; ſi elle n'eſt point matérielle ſous un petit volume . . . . ; ſi le pain eſt cuit à propos . . . ; ſi la croûte en eſt ferme, croquante . . . . ; le pain un peu gonflé & l'odeur agréable & reſtaurante . . . , & ſi le poids en eſt juſte & conforme aux ordres du gouvernement . . . . . ; on pourra ſe promettre alors d'avoir un pain nourriſſant, fortifiant & ſain, mais ſi une ou pluſieurs des qualités que j'annonce ſe trouvent altérées par la négligence des gens employés à leur fabrication, il en réſultera toujours un pain inſipide, indigeſte & mal-ſain, incapable de nourrir & de fortifier des hommes deſtinés à toutes les fatigues multipliées de la guerre.

Quoique j'aie ſouvent vu les ſoldats, & ſur-tout les cavaliers, ſe ré-

crier contre la modicité de la ration du pain, qui en tems de paix eſt réduite à vingt-quatre onces par jour, j'en croirois la quantité ſuffiſante, pourvu que la qualité en fût foncièrement bonne & bien préparée, & que le poids en fût le même dans tout le royaume, c'eſt-à-dire, évalué pour tous les régimens à une livre & demie, poids de marc..... J'ai quelquefois vérifié avec douleur que dans les provinces méridionales de France, où la livre ne peſe que quatorze onces, au poids de Paris, le pain du malheureux ſoldat, qui ſous le poids de trois livres devoit l'alimenter deux jours, ne peſoit réellement que quarante-deux onces, poids de Paris.... Si cette cruelle diminution étoit générale, elle ſeroit capable, à la longue, d'affoiblir les conſtitutions les plus vigoureuſes, en leur communiquant ces germes d'é-

puiſement & de langueur qui ne peuvent qu'exténuer l'homme actif & laborieux, dont la nourriture eſt inſuffiſante à réparer les pertes de la veille.

Dans les dernieres guerres, les munitionnaires généraux ont donné des preuves d'exactitude & de probité qui leur ont mérité la conſidération des troupes & les éloges du gouvernement .... Cependant confier la nourriture de cent mille hommes aux ſoins d'un ſeul mortel, qui peut-être mal ſervi, tomber malade, être trompé par ſes correſpondans, ou abandonné par ſes agens ſubalternes &c. &c. &c., n'eſt-ce pas expoſer une armée entiere à périr de faim en pleine campagne ?

CHAPITRE XIV.

Viandes & marmites du Soldat.

LA tête, les poulmons, le foie & la rate du bœuf ou de la vache, ſont les morceaux dont les ſoldats font le plus grand uſage; ces parties les moins charnues, & les plus chargées de ſang, ſont les moins ſubſtantielles, & par conſéquent les moins propres à nourrir des gens accablés de fatigues & privés le plus ſouvent des choſes les plus néceſſaires.

Il eſt vrai que durant la paix, nos troupes n'exécutant preſque jamais ces travaux pénibles & ces marches forcées qui ſont inévitables pendant la guerre, une demi-livre de viande peut ſuffire par jour à chaque fantaſſin, avec d'autant plus de raiſon

qu'ajoutant dans ſa marmite quantité de choux, haricots, pois, lentilles, & autres légumes très-nourriſſans, il en réſulte pour lui une nourriture abondante & des alimens frais, très-propres à lui fournir un bon chyle, & à ſoutenir des hommes qui ne font pas de grandes pertes par la tranſpiration.

Les fournitures de route ou de guerre ſont ordinairement plus conſidérables en pain, vin, viande ou légumes, & cela eſt abſolument néceſſaire; mais dans ces momens de fatigues, où l'on regarde de moins près à tout, on livre ſouvent aux ſoldats des viandes mal-ſaines, & l'on s'empreſſe d'y tuer, à la faveur du trouble des camps, nombre de bœufs malades, étiques ou exténués ſous les efforts du charroi ou du labourage; cette pratique dangereuſe pouvant produire des effets pernicieux ſur

la ſanté des hommes, & réduire la moitié des troupes à l'hôpital, mériteroit l'attention la plus rigoureuſe de la part des officiers de ſanté; il ſeroit donc important qu'ils examinaſſent attentivement les bœufs, moutons & autres bêtes en vie, pour s'aſſurer ſi elles ne ſont pas épuiſées ou attaquées d'aucune maladie putride ou inflammatoire.

On reconnoîtra facilement qu'elles ſont dans un état de maladie, lorſque leur langue eſt pourprée ou rideleuſe, leur palais chargé de taches brunes ou livides...., que leurs yeux ſont mornes & languiſſans, que leur tête eſt conſtamment panchée vers la terre, qu'ils mangent peu, ruminent mal, qu'ils ſe refuſent à marcher, offrent un poil hériſſé & un corps étique, maigre ou gonflé; la langue rouge, les yeux vifs, la tête animée, la démarche facile, l'appétit

l'appétit ordinaire, le poil uni, & le corps charnu, ſont au contraire les ſignes les plus certains d'un parfait état de ſanté.

Lorſqu'on appercevra quelques ſymptômes évidens de maladie, il ſera toujours néceſſaire de les rejetter, ou plutôt les envoyer à la voierie, ſi on les a tués : mais s'ils n'ont que de foibles indices, inſuffiſantes pour confirmer un ſimple ſoupçon, il ſera très-prudent de les faire mettre en lieu de réſerve pendant deux ou trois jours pour s'aſſurer plus à loiſir s'ils ſont aſſez ſains pour que les troupes en mangent ſans riſquer d'altérer leur conſtitution.

Un autre abus de la fourniture en viande, qui fait aſſez de tort au ſoldat, c'eſt l'uſage où l'on eſt ſouvent de ne la tuer qu'une heure avant de la livrer aux troupes, de ſorte qu'étant peſée toute chaude

encore, engorgée du ſang & des humeurs animales, elle peſe un ſixieme de plus que lorſqu'elle eſt refroidie. La portion qui s'en perd par l'évaporation ne nourriſſant pas le ſoldat, diminue une ration néceſſaire à ſon exiſtence, & indiſpenſable pour reſtituer à ſon corps tout ce qu'il a perdu par les fatigues & les ſueurs; il ſeroit donc également important de ne recevoir aucune fourniture en viandes, que trois heures après qu'elle auroit été dépecée, afin que chaque morceau ayant eu le tems d'exhaler ſon humidité ſuperflue avant d'être peſé, eût la totalité du poids que le Roi a accordé à chaque ſoldat.

Pour éviter la preuve des non-valeurs, & abréger l'embarras de peſer la viande, beaucoup d'étapiers & d'entrepreneurs ont ſouvent introduit, pendant nos dernieres campagnes, l'uſage d'offrir la viande à *l'eſtima-*

tion; l'on diſoit alors au bas-officier : *Voulez-vous ce morceau là pour vingt livres?*... &c. Ce moyen de diſtribution eſt véritablement plus prompt, mais il eſt toujours au déſavantage du ſoldat, en ce que la plupart des bouchers ont l'art d'introduire le bout d'un gros ſoufflet dans la peau de l'animal; & de faire pénétrer une ſi grande quantité de globules d'air, entre cuir & chair, dans tout le le tiſſu cellulaire, qu'un morceau de viande ainſi ſoufflée, qui à la vue paroît devoir peſer quatre livres, n'en peſe quelquefois pas deux. Cette fraude eſt d'autant plus pernicieuſe que pluſieurs garçons bouchers ſoufflent aſſez volontiers les bêtes mortes avec leur bouche à l'aide d'un tuyau de fer, de ſorte que ſi ce garçon eſt attaqué de quelque maladie vénérienne, ſcorbutique ou ſcrophuleuſe &c. &c. &c. il va faire manger à tout un régiment

les vapeurs corrompues qu'il a introduites dans toutes les fibres ... je laiſſe à penſer ſi cette pratique affreuſe n'eſt pas propre à altérer la ſanté des hommes les plus vigoureux!... Le ſeul moyen d'y remédier ſeroit de proſcrire, ſous les peines les plus ſéveres, cette habitude dangereuſe, & dès-lors chaque eſpece de viande réduite à ſon volume ordinaire, & peſée par gros morceaux pour chaque chambrée, aſſureroit à chaque ſoldat ſa quantité, ſon poids, & cette qualité ſalutaire, qui ſeule peut lui donner un chyle reſtaurateur.

Mais, tant que la diſtribution à l'eſtime ſera tolérée, nous verrons les abus ſe perpétuer, parce que tous les moyens frauduleux ſeront faciles à déguiſer, difficiles à prouver, & impoſſibles à punir.

Quant aux viandes ſalées, ſéchées,

ou fumées, l'expérience a conſtamment prouvé, ſur mer comme ſur terre, les dangers qui réſultent de leur uſage trop continué; l'altération des chairs, l'âcreté du ſang, & la corruption générale de toutes les humeurs, ſont les maux inévitables qui en ſont les ſuites..... Le celebre capitaine Cook, dans ſon voyage aux terres auſtrales, n'a réuſſi à les éviter qu'en embarquant une quantité immenſe de légumes frais, qu'il diſtribuoit à ſon équipage, & dont-il renouvelloit la proviſion par-tout où il déb rquoit. Imitons un exemple auſſi ſalutaire; & ne donnons à nos ſoldats des viandes ſalées ou fumées, que dans des momens d'embarras, où l'engorgement des vivres peut en ſolliciter l'uſage momentané... & puiſque ce genre d'aliment a perdu toute la fraîcheur de ſes ſucs, n'eſt propre qu'à répandre

dans le ſang une acrimonie dangereuſe, lui communique des principes vraimenr corroſifs qui le deſſechent, le corrompent, & lui donnent eſſentiellement le ſcorbut, réformons ſur la terre, autant qu'il eſt poſſible, une nourriture dont les effets ſeroient dix fois plus violens, s'ils n'étoient affoiblis par le mélange des végétaux qui mitigent ſon âcreté corroſive.

Lorſque les beſtiaux ſains, épuiſés par la conſommation d'une campagne trop longue, obligeront à faire uſage de viandes ſuſpectes, on pourra en diminuer les dangereux effets, en les corrigeant avec des acides & notamment avec le vinaigre qui rafraîchit, ranime, purifie, & offre dans tous les cas l'anti-putride le plus certain : cette derniere obſervation me paroît d'une grande importance à la ſanté du ſoldat; & je ſuis convaincu que ſi le vinaigre étoit employé, dans

tous les objets douteux, à corriger les alimens ou les eaux dont la qualité ſeroit incertaine, on conſerveroit en pleine ſanté un nombre infini de jeunes gens dont la plupart périſſent victimes de l'ignorance ou de la cupidité.

CHAPITRE XV.

Légumes du Soldat.

Les ſoldats font ordinairement grand uſage de toutes les eſpeces de légumes qui ſe cultivent dans les pays où ils ſe rencontrent, ce genre d'aliment, lorſqu'il eſt aſſez abondant, eſt ſans contredit le plus ſain & le plus propre à rafraîchir ſon ſang & répater toutes les pertes qu'il a éprouvées.

Rien n'étant plus propre à préve-

nir la putridité des humeurs, & anéantir les germes du ſcorbut &c. &c. que l'uſage heureux des choux, racines, & légumes frais, dont il garnit copieuſement ſes marmites, il ſera très-important à la ſanté des troupes, tant en garniſon qu'en campagne, de les placer toujours à portée des productions du jardinage, & de favoriſer tous les moyens qui tendent à multiplier les végétaux.

Dans l'immenſité des productions que nous offre la terre, les légumes aqueux ſont les plus propres à rafraîchir le ſang dans ces jours de chaleur où le ſoldat tranſpire avec abondance ſans avoir fait le moindre travail... ; mais dans tous les cas où les troupes fatiguent à l'excès, ſoit dans les exercices de paix, ſoit dans les travaux de guerre, on préférera toujours avec raiſon l'uſage des légumes farineux, tels que feves, pois,

lentilles, haricots, & ſur-tout les pommes de terre; qui preſqu'auſſi nourriſſantes que le ris, n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir, & ſe digerent facilement dans l'eſtomac agité des hommes laborieux.

Les graines légumineuſes ſont, après la bonne viande, la production qui nous offre le plus de ſubſtance nutritive & de ſucs fortifians propres à produire un chyle reſtaurateur, capable de rendre l'homme robuſte & infatigable.

CHAPITRE XVI.

Qualité des Eaux.

L'EAU étant preſque toujours la baſe fondamentale de la boiſſon des troupes, exige d'être examinée avec ſoin, pour s'aſſurer ſi elle ne recéle

aucun principe nuiſible à la ſanté, ou capable d'affoiblir la conſtitution du ſoldat.

Dans les différentes eaux que la nature nous offre, celles des rivieres ou des ſources qui ſont limpides & courantes réuniſſent pour l'ordinaire toutes les qualités ſalutaires qu'on peut deſirer; lorſqu'elles ne ſont point bourbeuſes, qu'elles lavent bien le linge, cuiſent parfaitement les légumes, & ont une ſaveur agréable, on peut en boire ſans crainte, & en faire uſage ſans aucun danger.

Les troupes obſerveront, s'il eſt poſſible, de les puiſer au-deſſus des villes, & non pas au-deſſous, pour éviter de boire les immondices que les égoûts entraînent; & ſi les bords d'une riviere ſont troubles, on la puiſera au milieu des eaux, dans l'endroit où elles courentavec plus de liberté.

Les eaux des lacs ſont également

ſaines, lorſqu'elles ſont renouvellées par des rivieres ou des ruiſſeaux.

L'eau de fontaine eſt très ſalutaire lorſqu'elle eſt limpide, & qu'elle provient de filtration continuelle des montagnes ou des rochers ; il n'y a que les tuyaux de plomb qu'on adapte a celles qui puiſent leurs eaux dans des ſources ou des citernes, qui ſoient capables de leur communiquer des principes nuiſibles, par la rouille du plomb qui eſt vraiment corroſive.

Les eaux de *pluie*, de *grêle* ou de *neige*, qu'on ramaſſe dans les citernes ſont infiniment moins ſaines & ne doivent être miſes en uſage que lorſque l'éloignement des rivieres ou des fontaines ne permet pas de s'en procurer tous les jours ; leur qualité froide & indigeſte glace la gorge, & diſpoſe généralement au goître les habitans qui en font leur boiſſon ha-

bituelle : le vrai moyen d'en corriger les influances dangereuſes c'eſt de les faire battre long-tems avec des branches d'arbres, dépouillées de leurs feuilles, dont on forme de petits balais faciles à mouvoir dans l'eau ; on la laiſſe repoſer, & puis on la tranſvaſe à pluſieurs repriſes ... Si cela eſt inſuffiſant, il faudra les filtrer dans un grand entonnoir au fond duquel on aura placé une éponge légérement comprimée ; l'eau qu'on y verſera s'écoulera limpide, & dépoſera ſur la partie ſupérieure de l'éponge toutes les particules corrompues ou hétérogenes qu'elle charie dans ſon ſein ; ce moyen ſi ſimple & ſi sûr mérite d'être généralement ſuivi en pleine campagne par MM. les officiers, lorſque les eaux ſe trouveront bourbeuſes ou mal-ſaines.

Mais exiger que le ſoldat faſſe bouillir les eaux de pluie ou de neige,

&c. c'eſt demander une choſe impoſſible à des troupes, dont le ſervice & l'activité perpétuelle ne peuvent ſacrifier leur loiſir à faire bouillir d'immenſes marmites : le tems & le bois qu'on y conſumeroit ſont deux objets trop importans à l'homme de guerre, pour les perdre en préparations frivoles ; d'ailleurs le moyen que j'annonce ſuffit pour les corriger parfaitement.

L'eau dormante des marais, des étangs & de toutes pieces d'eau, qui ne reçoivent ni écoulement, ni renouvellement continuel, ſont les plus dangereuſes. L'état d'immobilité & de ſtagnation où elles ſont ſans ceſſe les rend preſque toujours ſujettes à la putréfaction, & leur communique les germes inviſibles d'une corruption inſenſible, capable d'affoiblir le corps & de détruire à la longue les conſtitutions les plus vigoureuſes.

Les généraux jaloux de la ſanté des troupes éviteront d'aſſeoir leur camp dans des voiſinages auſſi dangereux, ou ſi la néceſſité des opérations de la guerre les oblige à s'y établir quelque tems, ils parviendront à anéantir la plus grande partie de ces miaſmes corrompus, en les faiſant battre vigoureuſement dans de grands baquets, & les faiſant enſuitte filtrer à l'entonnoir au fond duquel on place une éponge.

Ce moyen qui réuſſit à dépouiller les eaux dormantes des particules hétérogenes qui la corrompent, eſt quelquefois inſuffiſant à leur enlever ce goût inſipide & fade, qui annonce ſa putréfaction prochaine ; il ſeroit alors très-avantageux d'en détruire les influances ſuſpectes par des aromates fortifians, dont le goût & l'odeur l'emportaſſent ſur celui de fadeur putride qu'elle poſſéde ; on y réuſſira

parfaitement en y faiſant macérer du thim, du romarin, ou du ſerpolet; à leur défaut, on y mêlera *du ſucre, ou du ſel*, ou de la *canelle*; après les avoir battues & filtrées...: enfin ſi ces productions ne ſont pas aſſez abondantes pour en faire un uſage continue, on les ſuppléera avec le ſuccès le plus certain en mêlant un grand verre de bon *vinaigre* ſur chaque cruche d'eau.

Tels ſont les moyens économiques, faciles & ſalutaires de purifier les eaux ſtagnantes qui, faute de mouvement, ſont preſque toujours altérées; comme MM. les officiers accoutumés par-tout aux boiſſons les plus ſaines, ſont ceux qui en éprouvent avec le plus de vivacité les dangereuſes influances, j'oſe les inviter à ne pas négliger des moyens faciles de rendre à l'eau ſa plus grande ſalubrité; qu'ils daignent au moins ſe

perſuader que la moindre négligence à ce ſujet occaſionne preſque toujours un dévoiement général, qui met bientôt les hommes hors de ſervice comme s'ils étoient ſérieuſement malades. Que doit-ce être ? lorſqu'ayant laiſſé empirer ces principes de putridité, une dyſſenterie épidémique ſe communique dans toutes une armée, & anéantit en deux jours toutes les forces du ſoldat ?... Qui peut apprécier alors les avantages qu'aura ſur elle l'ennemi ſage & prudent, qui, par de ſimples précautions, aura ſu conſerver ſa ſanté, ſon courage &c ?

C'eſt une déciſion que je laiſſe aux anciens militaires accoutumés à voir tout en grand.

CHAPITRE XVII.

Filtration des Eaux.

IL exiſte un moyen plus ſimple, plus prompt, moins diſpendieux & auſſi certain de purifier les eaux d'un lac, d'un étang, ou d'une riviere bourbeuſe; c'eſt de les faire filtrer au travers d'un lit de ſable, encaiſſé entre deux gros madriers percés à jour, qui laiſſeroient tranſpirer les eaux dans un petit réſervoir creuſé ſur ſon rivage; en voici l'exécution. Planc. fig. 2.

Sur les bords d'un étang N. O. choiſiſſez un endroit propice, en forme de gorge, le moins bourbeux poſſible; faites planter, dans un alignement parallele au rivage, trois grands pieux de ſix pieds de longueur

& de huit pouces en carré *p. q. r.* & enfoncez-les à grands coups de maſſe, après les avoir diſpoſés de maniere à avoir deux pieds enterrés dans la vaſe, deux pieds entre la vaſe & la ſuperficie de l'eau, & deux pieds hors de l'eau.

Sur le devant de ces piliers on fera clouer de gros madriers I. K. percés de pluſieurs trous *a. b. c. d.* d'un pouce de diametre, en obſervant d'enfoncer bien avant dans la vaſe le bord inférieur du premier madrier, avant de le fixer ſur les pieux, & de faire joindre ſon rebord ſupérieur le plus parfaitement poſſible avec les madriers ſuivans. Ces madriers ou planches très-fortes doivent avoir aſſez de longueur, pour qne leur extrémité I. K. ſoit aſſiſe ſur la terre ferme, & s'élever les uns ſur les autres, juſqu'à demi-pied au-deſſus de l'eau.

A trois ou quatre pieds des pre-

miers piliers, on en établira de ſemblables *s. t. u.* qui leur ſeront exactement paralleles, enfoncés & diſpoſés ſur les mêmes principes & proportions des premiers, dans un petit foſſé de quatre pieds de profondeur, qu'on aura creuſé pour les placer, en obſervant de laiſſer encore deux bons pieds d'épaiſſeur de terre entre le bord de l'étang & le commencement du foſſé, afin de pouvoir y travailler ſans être inondé.

Lorſque les trois piliers *s. t. u.* auront été vigoureuſement enfoncés dans le petit foſſé, on fixera ſur la ſurface qui enviſage le lac, de très-longs madriers L. M. également percés de trous qui prendront depuis le fond du foſſé & s'éleveront juſqu'à demi-pied au-deſſus du niveau de l'eau : on pourroit même ſe diſpenſer d'y faire des trous, en ne joignant les madriers que groſſierement, afin d'y

laiſſer aſſez de jour pour la filtration des eaux.

Les ſeconds madriers étant ſolidement placés, on aura quantité de ſablon qu'on aura charié tout auprès ; celui qui ſe trouve au fond des ruiſſeaux d'eau courante ſera le meilleur : on fera travailler promptement à enlever les deux pieds de terre bourbeuſe qu'on a laiſſée entre les bords du foſſé & celui du lac, & on comblera auſſitôt tout l'intérieur du foſſé A. B. avec le ſablon deſtiné à cet objet ; de ſorte que tout l'intervalle qu'on a laiſſé entre I. L. & K. M. ſe trouve entiéremenr comblé par le ſable qu'on y encaiſſe.

Cette opération terminée, on travaillera à creuſer le petit baſſin S. deſtiné à recevoir les eaux qui ſe filtreront au travers des madriers & du ſable, en obſervant d'en commencer les ouvertures en T. & les conti-

nuer progreſſivement vers L. M. On pourra lui donner huit à neuf pieds de longueur ſur ſix de largeur & quatre ou cinq de profondeur : lorſqu'on n'aura plus qu'un pied de terre à enlever contre les premiers madriers L. M. & qu'on verra que l'eau commence à filtrer facilement dans le petit baſſin S, on ceſſera d'enlever la terre, & on laiſſera ſubſiſter celle qui reſtera encore contre les piliers.

Par ce moyen on pourra établir une ou pluſieurs *fontaines filtrantes* ſur les bords d'un lac, d'un étang ou d'un marais bourbeux, dont les eaux filtrant au travers d'un lit de quatre pieds de ſable, y dépoſeront toute la vaſe & les matieres corrompues qu'elles renferment; obligée d'eſſuyer encore une ſeconde filtration au travers d'un bon pied de terre, qu'ou aura laiſſé ſubſiſter entre le baſſin & les premiers piliers L. M, elle achevera de

dépoſer dans ſon tiſſu plus compact, la pouſſiere ſubtile qu'elle pourroit entraîner malgré l'épaiſſeur du ſable ; & par cette opération facile à exécuter, une armée ſe procurera dans trois heures pluſieurs fontaines filtrantes, d'eau ſaine & limpide, ſans être obligée à perdre un tems conſidérable à ramaſſer de l'eau dans des baquets, les battre ni les filtrer dans un entonnoir à éponge : ces derniers moyens, qu'un officier peut employer avec le ſecours de ſes domeſtiques, eſt ſouvent impoſſible aux malheureux ſoldats qui n'en ont pas le tems.

Les fontaines que je leur offre, une fois établies, travailleront jour & nuit à purifier leurs eaux ſans leur donner la moindre fatigue, & les troupes ſeront toujours aſſurées de n'être plus victimes des douloureuſes influances d'une eau corrompue.

La facilité qu'on aura d'y faire

macéret des plantes aromatiques achevera de rendre leur ſalubrité plus certaine, en communiquant aux eaux *filtrées* des principes fortifians ; mais on ne réuſſira à conſerver à ces fontaines toute leur ſalubrité, qu'autant qu'on défendra, ſous les peines les plus rigoureuſes, d'y rien jetter, ni rien laver qui puiſſe en altérer la ſaveur.

J'ai toujours été ſurpris qu'au-deſſus des grandes villes telles que Paris, Lyon, &c. &c. &c. où les eaux des fleuves & rivieres ſont preſque toujours limoneuſes, on n'ait jamais imaginé d'y conſtruire des baſſins à-peu-près ſemblables, où les eaux filtrant ſans ceſſe, offriroient dans tous les tems une boiſſon ſaine & abondante aux pauvres habitans deſtinés à boire de l'eau toute l'année ; qui ne peuvent étancher leur ſoif qu'en avalant quantité de vaſe, de boue,

ou de toutes les immondices dont elle eſt remplie.

Je ſais qu'on y filtre les eaux dans quelques endroits ; qu'on y connoît même les fontaines ſablées ; mais ces moyens inſuffiſans ne ſont pas d'un uſage aſſez général pour remédier aux maladies des peuples..... Il ſeroit cependant auſſi facile que peu diſpendieux de les abreuver ſans danger, en purifiant l'eau de ces principes de langueur & de puttridité, qui conſument inſenſiblement l'eſpece humaine, & lui donnent cet air de conſomption & d'épuiſement qu'on remarque dans les grandes villes, où les quatre élémens ſont preſque toujours corrompus.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Boiſſons fermentées.

LE ſuc extrait des fleurs, des fruits, des grains, & de la plupart des productions du regne végétal, a donné, chez tous les peuples de la terre, des boiſſons fermentées, qui poſſédent plus ou moins de feu & de ſubſtances nutritives, en raiſon du climat ou du terrein qui les a produites : Examinons leurs principales influances relativemeut à la conſtitution, aux fatigues & à la ſanté des troupes.

Les ſucs du raiſin nous donnent, par la fermentation, *un vin* très-chaud dans l'Eſpagne & dans l'Italie . . . . nourriſſant & fortifiant en France . . . phlegmatique & glacé en Allemagne &c. . . . , Ceux des provinces méridio-

nales de France, preſqu'auſſi violens que ceux d'Eſpagne ou d'Italie, ſont dangereux à la ſanté & nuiſibles au ſervice du ſoldat : preſqu'auſſi forts que l'eau-de-vie, & auſſi noirs que de l'encre, ils l'échauffent, l'énervent, l'affoibliſſent, & portent dans tout ſon ſang des principes d'inflammation qui l'excitent ſouvent à la violence & à la fureur. Leur abondance & la modicité de leur prix en favoriſent l'abus auſſi dangereux que funeſte : c'eſt ſur-tout dans ces climats brûlans qu'on devroit en faire l'uſage le plus modéré..... Coupé avec deux tiers d'eau, il ranime, rafraîchit & fortifie des muſcles nerveux, débilités par la chaleur... Bus avec excès ils brûlent, deſſechent, relâchent la conſtitution humaine, & diſpoſent à ces hydropiſies de poitrine dont preſque tous les buveurs

d'habitude ſont les victimes ordinaires.

Les vins de Bourgogne, nourriſſans, & moins ſpiritueux que ceux du Languedoc, ſont les plus ſalutaires au tempérament du ſoldat: bus avec modération, ils engraiſſent & fortifient; leur excès bien moins redoutable n'a pas des ſuites auſſi funeſtes; & leur prix plus conſéquent, rend les abus moins réitérés.

Ceux qu'on recueille ſur les côteaux glacés du Rhin, ne donnent qu'un vin froid, aſſez agréable, mais peu propre à fortifier la ſanté; la quantité de phlegnées dont il abonde doit le faire rechercher de tous ceux qui ont le ſang enflammé; on en retirera des avantages certains ſi on a ſoin de les couper avec autant d'eau pour l'uſage ordinaire.

Du vin ſoumis à la diſtilation réſulte l'*eau-de-vie*, liqueur ſpiritueuſe

& brûlante, excellente à l'extérieur pour toutes ſortes de bleſſures, foulures ou eontuſions; mais d'un dangereux uſage à ceux qui ſe livrent à l'habitude d'en boire; elle enivre, deſſeche & incendie le ſang, relâche tout le genre nerveux, & porte dans toute l'économie animale des principes de feu qui l'enflamment & la conſument, lorſqu'on y revient journellement; quoiqu'on n'en boive que rarement, & qu'il n'en puiſſe réſulter que des inflammations paſſageres, je conſeillerois toujours à un guerrier de ne s'y pas habituer, l'expérience nous ayant convaincu qu'un eſtomac qui s'y accoutume légérement, ceſſe totalement ſes fonctions du moment qu'il en eſt privé; il ſera plus prudent & plus ſage de la réſerver pour ces cas preſſans ou douloureux, qui obligent à ranimer les forces humaines ou à panſer des bleſſures.

Une liqueur qui ruine les digeſtions, blaſe le palais, brûle le ſang, attaque les nerfs & calcine tout le corps plus promptement encore, ce ſont ces boiſſons agréables, qui ayant l'eau-de-vie pour baſe, dans laquelle on fait infuſer long-tems des fruits, des graines, des racines ou des écorces aromatiques, ſont ſoumiſes le plus ſouvent à une ſeconde diſtillation, qui les transforme en eſprit de vin, rendu violent par toutes ces additions échauffantes. L'homme de guerre eſt expoſé à des fatigues aſſez cruelles ſans encore énerver ſes forces par des liqueurs auſſi meurtrieres. L'abus, très-rare chez le ſoldat, eſt plus ordinaire chez MM. les officiers, ſur-tout dans ces gala où il ſe livrent à toute la ſatisfaction de recevoir des camarades. L'exemple pernicieux de la ſomptuoſité, qui a fait introduire l'uſage journalier des li-

queurs fines juſques ſur les tables militaires, ſeroit repouſſé avec horreur, ſi les ravages intérieurs quelles produiſent dans les entrailles, étoient viſibles à tous les yeux. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de détailler ici les altérations dangereuſes & inévitables qui en réſultent dans la conſtitution humaine ; la goute, la gravelle & des rhumatiſmes très-douloureux en ſont les moindres effets. J'oſe donc inviter ici la nobleſſe militaire, jalouſe de ſa ſanté & de ſa gloire, d'en fuir ſoigneuſement l'uſage journalier, mais d'en réſerver la jouiſſance modérée pour ces jours d'agrémens où l'on ſe livre aux ſenſualités des feſtins & de la bonne chere.

Le cidre & le poiré, ſucs exprimés des pommes ou des poires, qui par une fermentation ſemblable à celle du vin, acquierent une qualité ſpiri-

rueuſe & enivrante offre une boiſſon très-nourriſſante, & même rafraîchiſſante, coupée avec un tiers d'eau; mais elle a l'inconvénient d'être venteuſe, peſante, & quelquefois indigeſte au point de donner de vives tranchées. Son uſage continuel rend le corps lourd, pareſſeux, froid, & engendre facilement la goutte & la gravelle, par ſa qualité épaiſſiſſante qui obſtrue les vaiſſeaux ou s'engorge aux articulations. Qu'un régiment, exténué par les chaleurs des provinces méridionales, vienne paſſer un ou deux ans tout au plus, dans les cantons de Normandie & de Bretagne, où le cidre abonde, au défaut du vin, il s'en trouvera à merveille: les deſſéchemens intérieurs abreuvés par cette boiſſon émolliente lui donnera bientôt de la fraîcheur & de l'embonpoint; mais s'il perſiſte à y reſter plus long-tems, & à boire journellement

du cidre, les hommes deviendront lourds, pareſſeux, indolens & froids; leur ſang épaiſſi & refroidi par cette boiſſon coagulante, perdra cette vivacité du corps & de l'eſprit néceſſaire à l'homme de guerre : l'uſage momentané ſera donc toujours ſalutaire après de l'épuiſement ou des fatigues; mais trop prolongé il ne peut que produire par degrés des engorgemens ſuivis des effets les plus douloureux.

La biere, ſuc limpide extrait de l'orge, des grains & du houblon, par le moyen de leur macération, de leur ébullition dans l'eau, ſuivie d'une fermentation modérée, offre la boiſſons la plus nourriſſante & la plus fortifiante que nous connoiſſions : ſa ſaveur, légérement amere, ſa qualité ſaine & reſtaurante, bien moins ſujette à obſtruer que le cidre, eſt on ne peut pas plus utile à la ſanté du ſoldat; je la crois même ſupérieure

aux vins ordinaires, lorſqu'elle eſt limpide & nouvelle.

Sa fabrication, qui n'eſt pas diſpendieuſe, & ſes matieres premieres, qui ſont communes en France, devroient en rendre l'uſage plus général dans tout le royaume, comme réuniſſant le mieux toutes les qualités adouciſſantes, nourriſſantes & fortifiantes, qui conſtituent une boiſſon ſalutaire : Auſſi un fameux médecin s'écria-t-il. *Heureux les régimens qui tombent dans un pays à biere* (1), & certainement il avoit raiſon.

Jettons rapidement les yeux ſur ces robuſtes Allemands, qui ne connoiſſent habituellement que la biere :

(1) Le docteur Buchan, médecin Anglois, auteur de l'excellent Ouvrage intitulé : *Médecine Domeſtique*, qui réunit les meilleurs principes de la pratique & de la phyſique humaine, annonce un obſervateur rempli de génie & de talens ſupérieurs,

leur grands corps, ſains & vigoureux, leurs figures mâles & guerrieres, leurs membres ſouples & nerveux, leurs têtes froides, & leur courage intrépide, les ont doués de toutes les qualités ſupérieures de la guerre; ſi leur eſprit étoit un peu plus exalté par ces opinions heureuſes ou ces préjugés utiles, qui élevent l'ame & lui donnent de l'énergie & de l'activité, ils écraſeroient leurs voiſins; il eſt heureux, pour le reſte de l'Europe, que les principes de lenteur, qui réſultent de leur gouvernement, de leur croyance, de leur climat froid, de l'abondance de leur nourriture & de leur habitudes phyſiques ou morales leurs donnent une conſtitution phlegmatique & indolente; il n'en ſera pas moins évident que la biere eſt une excellente boiſſon qui ranime la ſanté, le courage, & cette froide intrépidité, ſi néceſſaire à

l'homme de guerre. Je ne puis que faire des vœux pour deſirer que ſon uſage fût général dans tout le royaume : tout ce qui contribue à fortifier les hommes, tend à féconder l'eſpece humaine, favoriſer l'agriculture, étendre le commerce, fleurir les arts, enrichir un état & multiplier tous les moyens de ſanté, de population & d'induſtrie qui conſtituent des peuples heureux & des guerriers invincibles.

L'hydromel eſt une boiſſon agréable & ſaine, qui ſe fait en laiſſant bouillir du miel avec de l'eau & quelques aromates, juſqu'à-ce qu'elle ait aſſez de conſiſtance pour ſoutenir un œuf à ſa ſuperficie, de ſorte qu'il ſurnage à demi, ſans s'y enfoncer : on la laiſſe enſuite fermenter trois ou quatre mois dans un lieu modérément chaud, où il acheve d'acquérir cette odeur & goût vineux,

qui lui font perdre ſa douceur fade & ſucrée : gardé deux ou trois ans, il prend parfaitemeut la couleur & le goût du vin de Malaga, auquel on peut le comparer ſans déſavantage, au point que la plupart des amateurs s'en ſervent ſouvent à la place du vin d'Eſpagne. Cette boiſſon, moins nourriſſante & plus chaude que la biere, eſt très-ſalutaire, ſur-tout en Pologne & en Ruſſie, où l'on en fait l'uſage le plus général ; elle engraiſſe, égaie & adoucit les humeurs acrimonieuſes : les peuples qui en boivent le plus fréquemment ſont robuſtes, courageux & bien conſtitués ; d'où l'on doit préſumer qu'elle eſt très-analogue à la conſtitution humaine, mais ſon prix en rendra toujours la conſommation diſpendieuſe & rare dans les autres climats de l'Europe, quoique très-favorable à la ſanté des troupes.

Telles ſont les principales boiſſons fermentées dont on fait généralement uſage en Europe. Quant au taffia, aux ſucs extraits de pluſieurs eſpeces de fruits, dont on uſe fréquemment dans les autres parties du monde, comme nous n'avons jamais été à portée d'en obſerver les influances ſur la ſanté militaire, nous ne pouvons offrir à ce ſujet aucun réſultat fondé ſur des expériences ſuivies : nous enlaiſſons le ſoin aux médecins qui les habitent.

CHAPITRE XIX.

Tables Militaires.

SI le ſoldat en général jouit d'une ſanté robuſte, lorſqu'aucun accident n'en trouble le cours, c'eſt à ſa ſobriété & à la regle invariable de

ſon régime alimentaire qu'on doit l'attribuer eſſentiellement.

Que l'eſprit humain s'égare tant qu'il lui plaira ſous les preſtiges les plus flatteurs d'une imagination ſans bornes, c'eſt aux principes fondés ſur la nature & ſur la raiſon à le guérir de ſes maladies morales; c'eſt à une phyſique lumineuſe, propre à modifier ou à corriger ſes principes élémentaires, à détruire les maladies du corps; mais que le luxe & la ſomptuoſité de la table ait gagné juſques à énerver & affoiblir le tempérament de MM. les officiers, c'eſt ce qu'on n'enviſagera jamais ſans douleur : voyons en les réſultats.

L'état de ſanté conſiſte dans une parfaite harmonie entre les *parties ſolides* qui conſtituent le corps, telles que les os, les muſcles, les nerfs &c. & les parties fluides deſtinées à leur nutrition, telles que le ſang, le chyle,

& les autres humeurs. Lorſqu'une circulation douce, facile & permanente dans les fluides, favoriſe toutes les fonctions vitales, & porte, du centre du corps juſqu'à ſes dernieres extrémités, des ſucs reſtaurateurs & fortifians, qui réparent les pertes de la veille ſans engorger aucune de ſes parties, on peut eſpérer que la vigueur s'accroît, & que la conſtitution ſe fortifie; mais lorſqu'après de violentes fatigues on ne donne pas au corps des alimens aſſez abondans ou aſſez ſucculens pour ſe réparer, il s'altere, maigrit & s'épuiſe d'inanition; au contraire ſi on lui offre des alimens trop abondans ou trop ſucculens, ſes organes n'ayant pas aſſez de forces pour les diriger parfaitement, ni ſes vaiſſeaux aſſez de capacité pour en contenir tous les ſucs, & les charier avec facilité dans toutes les parties du corps, il

en réſulte des indigeſtions fréquentes, des ſentimens de peſanteur & des engorgemens d'humeurs qui, par leur ſtagnation, venant de s'y corrompre, y produiſent le foyer d'une infinité de douleurs ou de maladies très-compliquées, contre leſquelles les reſſources les plus puiſſantes de la médecine ne peuvent oppoſer ſouvent que de foibles palliatifs.

Les réſultats de ces trois obſervations prouvent avec évidence, que ſans un ordre judicieux dans les alimens, il n'y a plus d'ordre dans les humeurs, plus de circulation facile dans le ſang, plus de chyle reſtaurateur dans des muſcles engorgés, par conſéquent moins de réparations, moins de forces, moins de ſanté, & moins de vigueur; tel eſt le cas de la plupart des officiers dont le rang, la fortune, & les eſpérances heureuſes ſont ſans ceſſe ſa-

crifiés à l'exemple contagieux & meurtrier de la bonne chere, qui de concert avec les plaiſirs du monde, énerve & épuiſe leur conſtitution dès l'enfance. Nous avons beau voir ſous nos yeux la claſſe du ſoldat, la plus fatiguée, la plus mutilée, mais la plus réglée, ſe porter conſtamment mieux que nous, leur ſanté ne peut nous ſéduire ..... La plupart d'entre nous, accoutumés à un très-modique ordinaire dans leur famille, croyent périr d'inanition s'ils n'ont pas vingt plats ſur leur table, du moment qu'ils arrivent au corps. Un obſervateur attentif croiroit, à nous voir, que la baſe de l'eſprit militaire conſiſte à ſacrifier tous les jours notre fortune & notre ſanté à la ſeule vanité humaine.

De cette diverſité d'alimens réſulte l'effet inévitable, 1°. de fatiguer l'eſtomac & l'épuiſer de bonne

heure ; 2°. d'uſer & de gâter les dents ; 3°. d'abſorber une trop grande quantité de ſalive, de ſuc gaſtrique, & des autres humeurs deſtinées à perfectionner la digeſtion des alimens ; 4°. un chyle épais & mal préparé ; 5°. des humeurs crues, indigeſtes, mal digérées, qui rendent le corps pareſſeux & incapable d'activité ; 6°. des engorgemens fréquens dans tous le corps, d'où naiſſent preſque toutes les maladies militaires ; 7°. des peſanteurs dans tous les membres, ou une graiſſe trop conſidérable, qui s'oppoſent à l'agilité, émouſſent les ſentimens, étouffent les talens, l'amour & l'eſprit militaire & anéantiſſent la force & le génie, qui forment d'intrépides guerriers.

Faut-il que j'ajoute ici le tableau douloureux des officiers peu fortunés, qui ſacrifient en luxe de table ou frivolités de corps, leurs beſoins les

plus néceſſaires, ou qui pour fournir aux uns & aux autres ſe dérangent, nuiſent à leur avancement, ou ſont obligés d'abandonner le métier, faute de pouvoir y ſuffire. Mon cœur gémit en ſe rappellant un officier de grande maiſon, qui après quarante ans de ſervice pour ſubvenir à tous les frais d'uſage ou d'agrément de ſon corps, ſe réduiſit à ne faire qu'un ſeul repas par jour; il maigrit, ſécha, & tomba dans une maladie de langueur qui conſuma ſes forces dans ſix mois, au point de ſe voir hors d'état de ſervir; il ſe vit forcé de ſe retirer ſans avoir eu le tems de ſolliciter les graces que ſon ancienneté & ſes ſervices avoient droit de lui faire eſpérer.

Le luxe des tables militaires, en émouſſant toutes les facultés du corps & de l'ame, altere le jugement, l'entraîne dans les goûts factices des

modes, des pompons, des dépenſes frivoles, & du libertinage, de toute les paſſions la plus funeſte à l'homme de guerre, comme celle qui anéantit le plus promptement les principes reſtaurateurs de ſes organes, de ſon génie & de ſa valeur : joignons à cela l'amertume qu'éprouvent les officiers peu fortunés de ne pouvoir égaler leurs camarades, l'inexactitude dans leurs engagemens, leurs derangemens, leurs privations, leurs ſouffrances, d'où naiſſent une foule de maladies morales, plus douloureuſes à l'homme d'honneur que les maladies phyſiques les plus cruelles, & nous avons une foible exquiſſe des maux qui réſultent de notre ſenſualité.

Ici ma plume tremblante craint d'avoir peut-être paſſé les bornes que j'aurois dû lui preſcrire.... Gémir ſur des vices accrédités, en cherchant les moyens d'en tarir la ſource,

ſeroit-ce s'expoſer à l'animoſité des braves gens ?.... Non ſans doute, l'eſprit militaire fut toujours magnanime, & la bienfaiſance, qui dirige ma plume, ne peut qu'intéreſſer ſa généreuſe indulgence ; il peut par fois ſourire aux vices agréables, mais il ne ſauroit haïr celui qui aura le courage de lui en dévoiler les dangers. Quelle force n'auroit pas ſur de belles ames l'exemple d'un grand général ? Qu'un ſecond *Turenne*, ou le vertueux *Washington*, quitte un inſtant des troupes victorieuſes & paroiſſe ſous le coſtume le plus ſimple, à une table d'officiers françois..... Je croirois voir Béliſaire, inconnu chez les jeunes favoris de Conſtantin, livrés aux plaiſirs de la bonne chere, médire à loiſir de leurs généraux, épuiſer le reſte de leurs forces dans les feſtins donnés à leur égoïſme ou à leur ſenſualité..... reconnoître enfin ce

grand homme, admirer ſa vertu, ſon courage, la vigueur de ſon ame, & ſavourer délicieuſement cet enthouſiaſme martial qui enfante de vrais guerriers.

Semblables à ce héros couronné, qui, n'invitant ſes officiers qu'avec des pyramides de gigots ou de cotelettes, répandoit conſtamment la terreur & l'effroi chez tous ſes voiſins, réformons de nos tables tout ce qui en forme la délicateſſe & la ſomptuoſité : que l'art pernicieux des cuiſiniers y ſoit aboli, que des viandes ſaines, fortifiantes & ſucculentes, mêlées a des légumes frais, ne paroiſſent plus ſur nos tables que bouillies ou rôties, comme la préparation la plus ſalutaire à l'homme deſtiné aux fatigues guerrieres. Ecartons tout ce qui eſt objet de luxe, d'oſtentation ou de délices, pour nous accoutumer de bonne heure à un régime

ſimple & fortifiant, & nous réuſſirons à poſſéder une ame intrépide, & ces corps robuſtes & vigoureux, qui annoncent un éleve de Mars pendant la guerre, & un favori de Cythere durant la paix.

CHAPITRE XX.

Logemens des Troupes.

LA plupart des *caſernes*, & preſque toutes les *caſemattes*, ou logemens ſouterrains, ſont de vaſtes tombeaux, où des milliers d'hommes enterrés tout vivans, ne ceſſent jour & nuit de s'empoiſonner mutuellement. Ceci n'eſt point un paradoxe, c'eſt une vérité ſi frappante que ſi les victimes qu'on y entaſſe n'en ſortoient pas avant le jour pour n'y rentrer ſouvent qu'à la nuit, la plus

grande partie y périroit infailliblement.

Pluſieurs bataillons entiers n'occupent ſouvent qu'un corps de caſerne, dans lequel les compagnies ſont diviſées par pelotons de dix-huit, vingt, quelquefois vingt-cinq hommes dans une ſeule chambrée : là, couchés deux à deux, quelquefois trois dans chaque lit ; faiſant leur cuiſine, leur garde-manger & leurs beſoins dans la même piece.... ils ne ceſſent d'y reſpirer jour & nuit les vapeurs corrompues qu'exhalent la ſoupe, les viandes, les lits, les urines ; qu'on joigne à cela l'humidité des murailles, la fumée des cheminées, la tranſpiration & les ſueurs qu'exhalent une vingtaine de corps toujours en fatigues, & quelquefois même l'odeur infecte des latrines qui avoiſinent pluſieurs chambrées, & l'on pourra ſe former une foible idée

de

de l'air méphytique, le plus malfaiſant que l'homme puiſſe reſpirer.

L'air pur, ce premier principe fondamental de l'exiſtence humaine, cet élément plus néceſſaire à la ſanté de l'homme que tous les alimens poſſibles, puiſqu'on peut jeûner pluſieurs jours ſans mourir, tandis qu'on ne peut-être totalement privé d'air un quart d'heure, ſans expirer ſur le champ,... auroit dû être conſidéré comme l'objet le plus important à la ſalubrité des logemens militaires, & à la conſervation de la ſanté des troupes.

C'eſt un air pur, dont l'activité vivifiante combinée avec nos alimens, nos boiſſons, nos humeurs, &c. &c..... donne à leurs ſucs une qualité reſtauraute & ſalutaire, qui fortifie tout le corps; ... c'eſt un air corrompu dont les vapeurs infectes, communiquant à nos ali-

mens, nos boiſſons, nos humeurs; des miaſmes peſtiférés, qui nous empoiſonnent lentement, nous affoibliſſent & détruiſent inſenſiblement les conſtitutions les plus vigoureuſes.

Que nos ſoldats ſont à plaindre; ſi durant les calmes heureux de la paix, ils ne p uvent jouir du repos paſſager qu'on leur donne dans leurs logemens, ſans y trouver la putréfaction, le dépériſſement & la mort! je n'ai jamais vu ſans gémir ces triſtes chambrées où le jour paroît n'entrer qu'à regret par une ſeule fenêtre ſouvent très-étroite.

On ne parviendra à chaſſer les vapeurs corrompues qui y ſont concentrées qu'autant qu'on établira dans chaque chambrée: 1°. deux fenêtres directement oppoſées, & conſtamment ouvertes pendant le jour; 2°. que les viandes cuites ou crues

ſoient expoſées à la fenêtre la plus aérée dans des caſes en fer deſtinées à les recevoir ; 3°. de ne jamais faire aucunes matieres fécales dans les chambres ; 4°. de n'y garder aucun malade ; 5°. d'y brûler de la chandelle & non pas de l'huile, qui exhale toujours des vapeurs fétides ; 6°. d'y conſommer peu où point de charbon ou de mottes de terre ; 7°. d'y faire obſerver la propreté la plus rigoureuſe en balayant deux fois par jour, portes & fenêtres ouvertes ; 8°. D'y répandre pendant l'été quelques acides végétaux, tels que le bon vinaigre mêlé avec deux tiers d'eau dont on feroit arroſer les chambres pour les purifier & les rafraîchir. Tels ſont les principaux moyens de rendre habitables, ſans aucun danger, & de donner une ſalubrité plus certaine à ces immenſes bâti-

mens, où la néceſſité force les troupes à vivre toujours reſſerrées.

Pourquoi, lorſqu'on conſtruit un corps de caſernes deſtiné à loger des milliers d'hommes utiles, & ſans contredit l'élite de la population d'un état, ne conſulte-t-on qu'un architecte & jamais un médecin éclairé? Il ſeroit, je penſe, plus important de donner à ces monumens toute la ſalubrité poſſible, que de preſcrire les dimenſions exactes de loger le plus de monde poſſible dans l'eſpace le plus étroit.

Pour donner aux logemens militaires toutes les qualités qui contribuent à les rendre vraiment ſalutaires, il faudroit : 1°. les établir ſur le terrein le plus ſec, le mieux aéré, & le plus éloigné de tous les objets qui tendent a corrompre l'air; 2°. que les bâtimens en fuſſent moins larges; mais beaucoup plus longs, de ſorte

que chaque chambrée eût au moins trente pieds en carré; 3°. que chacune ait deux fenêtres directement oppoſées; 4°. que les caſernes fuſſent à portée d'un ruiſſeau, d'une riviere, ou d'une eau courante où le ſoldat pût laver facilement ſon linge; .... 5°. que les latrines fuſſent etouffées dans des caves murées & non pas expoſées à découvert comme je l'ai ſouvent vu dans les arrieres cours. Tels ſont les principes de ſalubrité d'un logement militaire, ſans leſquels on ne réuſſira jamais à préſerver nos ſoldats de ces exhalaiſons dangereuſes, qui l'affoibliſſent & l'épuiſent, ou de ces maladies épidémiqnes ou inflammatoires, qui les moiſſonnent plus promptement que les batailles & les combats.

Quant aux *caſemattes* & autres logemens ſouterreins, deſtinés à n'être habités durant les ſiéges, que pour

y mettre les hommes à l'abri de la bombe, &c. &c. &c. ce ſont de vrais ſépulcres, d'autant plus dangereux que les hommes encore plus entaſſés & beaucoup moins aérés que dans des caſernes, y reſpirent ſans ceſſe les vapeurs corrompues d'un air humide, froid, & peſtilentiel, d'où réſultent toutes ces maladies putrides, que les aſſiégés n'éprouvent que trop ſouvent, lorſqu'une ſi douloureuſe ſituation ſe prolonge.

Je ne vois qu'un moyen sûr de rendre ces ténébreux domiciles moins dangereux à la ſanté des troupes; c'eſt d'y faire établir de diſtance en diſtance des *ventilateurs de halles*; découverte très-importante, qui conſiſte en deux ſoufflets très-volumineux, dont l'un fixé au dedans d'une piece, & ayant ſon bout qui répond au dehors ſert, par ſon mouvement, à pomper peu-à-peu toute la maſſe

d'air corrompu qui ſe trouve dans un ſouterrein pour la chaſſer entiérement à l'extérieur. Le ſecond au contraire a ſon corps établi au dehors du caveau, & ſon bout qui paſſant au travers des murailles, répond dans ſon intérieur, deſorte qu'étant mis en mouvement, à l'aide d'une corde ou d'un balancier, il ne ceſſe de ſe remplir de l'air extérieur pour l'introduire dans l'intérieur du ſouterrein, & remplacer l'air corrompu, que le premier ſoufflet en a chaſſé (1).

Ce méchaniſme ſimple a été reconnu d'une ſi grande importance pour renouveller l'air des endroits voutés, privés d'un élément ſi néceſſaire à l'exiſtence de tout ce qui reſpire, qu'on l'a appliqué en Angleterre & en France à aérer le fond de cale de pluſieurs vaiſſeaux; les mar-

(1) Voyez la planche, fig. IV.

chandiſes s'y ſont mieux conſervées, les hommes n'ont plus ſouffert des exhalaiſons fétides qu'elles renfermoient auparavant, & l'on n'a pas éprouvé ces épidémies d'humeurs froides ou de ſcorbut dont la moitié des équipages étoit preſque toujours victime.

L'illuſtre docteur Buchan fit des vœux pour qu'une découverte auſſi utile fût généralement employée, tant ſur les vaiſſeaux, que dans tous les lieux de ſpectacles où quantité de perſonnes ſont entaſſées dans un petit eſpace : Quant à moi je deſirerai toujours de les voir conſacrer à purifier l'air des hôpitaux, des ſouterreins militaires, & ſur-tout de ces priſons obſcures, & de ces cachots peſtiférés, où par des circonſtances fâcheuſes, on voit quelquefois l'homme vertueux expirant à côté d'un ſcélérat robuſte, dont les forces peu-

vent réſiſter plus long-tems à la putréfaction ; puiſſent entiérement ſe réaliſer les inclinations bienfaiſantes d'une femme auſſi célebre par ſes vertus & ſon génie, que par des monumens d'hoſpitalités où l'homme malheureux & ſouffrant, trouve toutes les reſſources utiles contre la miſere & les maladies, ſans danger d'être encore la victime de l'air empoiſonné qu'on y reſpire où des nouvelles contagions qui l'anéantiſſent (1) ! J'oſe la ſupplier ici, au nom de l'humanité gémiſſante, de mettre au jour toutes les obſervations judicieuſes qui ſon les fruits heureux d'une expérience ſuivie. Sauver à quelques infortunés des douleurs, ou la mort, par des inſtitutions ſaines, c'eſt un objet bien attendriſſant ; mais conſerver l'exiſtence & la ſanté à cent mille ſoldats

(1) Madame Necker.

dont un tiers doit remplir les hôpitaux militaires ; rappeller à la vie, par des monumens plus ſalutaires, par des ſecours plus utiles, par des ſoins plus compatiſſans, tous ces braves guerriers conſacrés à la défenſe d'un état, c'eſt offrir un ſpectacle plus intéreſſant à ſon ame ſenſible ; c'eſt enfin d'elle ſeule qu'on doit attendre les plans ſatisfaiſans, capables de réunir tous les genres de ſalubrité dont ils ſont ſuſceptibles, tous les moyens phyſiques d'y ſecourir les malades, & ſur-tout cette tendre commiſération qui intéreſſe une ame expirante & lui fait goûter le calme & l'eſpérance d'une ſanté parfaite ſur ce même lit des miſeres où il n'avoit apperçu que la douleur & la mort.

CHAPITRE XXI.

Priſons Militaires.

S'IL exiſtoit un purgatoire dans ce monde, je ne crois pas qu'on puiſſe lui aſſigner d'autre ſéjour que l'enceinte de la plupart des priſons civiles ou militaires ; c'eſt là que des geoliers barbares & intéreſſés ſe plaiſent à multiplier tous les moyens de tourmens, de putréfaction & d'horreur, ſous le voile apparent des ordres rigoureux, ou d'une ſûreté plus exacte; ... c'eſt là qu'on trouve réunies toutes les cauſes phyſiques & morales, capables de détruire la vigueur des hommes & la ſanté du ſoldat.

Je n'ai jamais pu concevoir comment, pour une faute ſouvent légere,

on entaſſe pluſieurs guerriers tous vivans dans un trou ſouterrein pour quinze jours & ſouvent pour des mois entiers ;... ce ſont des antres ténébreux dont l'air humide bientôt corrompu par les vapeurs de la tranſpiration, de la reſpiration, ou des excrémens de ces malheureuſes victimes, porte ſans ceſſe dans leur conſtitution tous les principes peſtilentiels d'une diſſolution lente, ou d'une mort prématurée : chaque fois que j'y ſuis entré j'ai cru voir ce barbare Nabab, qui après avoir fait priſonniers cent cinquante Anglois, ſur la côte de Coromandel, les entaſſa tous pêle-mêle dans un même cachot de douze pieds en carré, & fut enſuite dormir. Ils y furent à peine deux heures, que ſuffoqués par la chaleur de leur tranſpiration & de leur reſpiration, ils pouſſerent des hurlemens ſi fort, qu'un garde ac-

courut à leurs cris ; à force de prieres ils l'engagerent à ſupplier le Nabab de les ſéparer dans pluſieurs priſons afin de n'y pas périr faute d'air ; ..... le Nabab ſommeilloit ſur de grands carreaux, on n'oſa lui parler, & le garde accourant une ſeconde fois aux cris réitérés des malheureux Anglois, leur cria ... « *Miſérables, mourez ſans* » *vous plaindre, le Nabab repoſe, quel* » *audacieux oſeroit interrompre ſon* » *ſommeil* ». Et dans le fait le garde eut raiſon, avant la fin de la journée il en mourut cent quarante ſept de ſuffocation, & les trois qui échaperent ne durent la conſervation de leur vie qu'à la petite lucarne où ils s'étoient efforcés de pomper ſans ceſſe de l'air extérieur, & à leurs propres urines dont ils burent avec avidité pour ſe rafraîchir leurs entrailles brûlantes. (*Hiſt. Philoſ. des Indes. Tom* ...) Ce ſeul trait prouve avec

évidence que plus on reſſerre d'hommes dans un endroit peu aéré, plus on les expoſe à périr de ſuffocation. Que doit-ce être lorſque l'humidité du local, la corruption des excrémens & l'altération des alimens, &c. &c. &c. concourent à en aggraver les influences meurrrieres !

Un ſéjour auſſi dangereux mériteroit, par ſon importance, l'attention des gouvernemens vigilans, & l'inſpection des médecins éclairés ; nous voyons déjà ces ſentimens de bienfaiſance faire aujourd'hui la baſe du conſeil des ſouverains ; fixer à ces antres obſcurs plus d'étendue & d'élévation, & donner à ces établiſſemens douloureux des moyens d'emplacement, de diſtribution & de ſalubrité, plus convenables à la ſanté humaine : c'eſt bien aſſez qu'un brave ſoldat y ſoit ſans ceſſe outragé & avili par la barbarie ou l'avidité des gar-

diens ſubalternes, qui lui ſucent le corps, l'ame & la bourſe, ſan qu'il ſente encore énerver ſa force & anéantir ſa vigueur, faute d'y jouir des principes les plus néceſſaires à la conſervation de ſon exiſtence.

Et vous, mes anciens camarades; vous dont les actions ont toujours pour premier mobile la bienfaiſance & l'honneur, deſcendez un inſtant dans ces cachots empoiſonnés, ayez donc aſſez de courage pour y reſpirer, demi-heure, toute la putréfaction qui réſulte des exhalaiſons humaines corrompues dans un eſpace étroit, dont l'air ne ſe renouvelle jamais; ... & ſi dans ſi peu de tems une pâle langueur s'empare de vous, ne condamnez pas un ſoldat à habiter trop long-tems un ſéjour auſſi dangereux, pour une faute auſſi légere; & ne confondez pas dans un même tombeau ce jeune guerrier qui

s'oublie un inſtant, avec le ſcélérat homicide qui a fait périr ſes ſemblables.

Les plans de *conſtructions des priſons militaires* doivent offrir de grandes pieces longues, élevées, ſaines, propres & bien aérées par des fenêtres oppoſées ; . . . la paille des priſonniers doit s'y renouveller ſouvent, & chaque fois il faudroit que la piece fût entiérement balayée ; . . . lorſqu'on s'apperçoit qu'elles ont la plus légere odeur corrompue, il faut y faire brûler du vinaigre ſur des cailloux qu'on a rougis au feu ; la vapeur qui s'en exhale diſſipe très-promptement celle de fétidité, purifie l'air, & lui donne une qualité aſtringente, propre à ranimer l'abbattement de tout le corps . . . Il faut en faire ſortir le plus promptement poſſible les ordures de mangeailles ou d'excrémens, dont le ſéjour peut

exhaler des vapeurs mephytiques ; . . . enfin n'y rien ſouffrir de tout ce qui peut en corrompre l'air , & faire uſage de tous les moyens faciles que l'emplacement ou des circonſtances heureuſes peuvent offrir dans chaque priſon.

Si le peu d'étendue des ſalles oblige à y entaſſer les priſonniers ſans pouvoir l'éviter , il faut néceſſairement mettre en uſage le *ventilateur des halles* , dont j'ai fait mention au chapitre précédent des logemens militaires. Un ſeul gros ſoufflet qui pomperoit de l'air extérieur pour le répandre dans l'intérieur de chaque piece ſeroit ſuffiſant ; l'exécution & le ſervice en ſeroient faciles , ſi à l'extrémité du ſoufflet on adaptoit un très-long tuyau , en fer-blanc , de ſix pouces de diametre , qui traverſeroit toutes les ſalles dans leur longueur, & qui, moyennant des trous

ouverts de diſtance en diſtance, renouvelleroit l'air de cinq ou ſix pieces en peu de tems, avec la ſeule précaution de tenir les fenêtres ouvertes, afin que l'air corrompu, foulé par le nouveau, s'échappât par les iſſues qui lui ſont offertes.

Ce ſimple méchaniſme ſeroit également propre à aérer *les cachots* qui ſont conſtruits ſur un même alignement, s'il étoit poſſible d'en chaſſer auparavant la putréfaction qui y regne; la plupart ont ſi peu de jour, quelquefois même aucune communication avec l'air extérieur, qu'il eſt phyſiquement impoſſible d'en expulſer l'air méphytique, ſans employer dans chacun un petit ſoufflet, qui pompant l'air intérieur, & le dégorgeant au dehors, l'empêcheroit de corrompre le nouvel air qu'on peut y introduire avec le grand ventilateur; .... on pourroit même

en ſimplifier le ſervice, en obligeant les priſonniers à les mettre ſouvent en mouvement; exercice peu fatiguant, qui tenant lieu de celui que leur ſituation ne leur permet pas de prendre, contribueroit encore à la ſanté des malheureux qui y ſont enterrés: ces doubles ventilateurs ſont d'une utilité d'autant plus importante, que ſans eux on ne parviendra jamais à purifier l'air corrompu des cachots où il n'eſt pas poſſible d'entretenir la même propreté, que dans les priſons, quelques ſoins qu'on y apporte. Les excrémens qui y ſéjournent trop long-tems, ſont ſeuls capables, ſur-tout en été, de faire tomber en défaillance l'homme ſain qui y reſteroit demi-heure... Qu'on juge de l'effet qu'il doit produire ſur des miſérables qui n'en ſortent jamais! l'humanité autoriſera-t-elle toujours à enſevelir un homme peut-

être innocent dans toutes les horreurs d'une putréfaction qui détruit ſes forces & ſon exiſtence ? ..... Si du moins la rigueur des loix exige qu'un malheureux, ſur un léger indice, ſoit condamné à une mort lente, avant d'être convaincu d'aucun crime, cherchons à lui rendre ce ſéjour moins horrible, & donnons-lui ſur-tout une aſſez grande ſalubrité pour qu'on puiſſe l'habiter avec moins de ſouffrances. On réuſſira facilement & à peu de frais, en faiſant uſage des moyens que nous venons d'indiquer, ſur-tout des doubles ventilateurs pour les cachots, & d'un grand ventilateur ſimple pour les priſons.

CHAPITRE XXII.

Du Célibat Militaire.

QU'UNE république ordinaire, dont chaque canton choiſit pour défenſeurs ſes plus robuſtes citoyens, leur permette de s'y fixer, de s'y établir, de s'y marier, ... rien de plus utile pour eux, parce que le ſoldat ayant dèjà ſa ſubſiſtance sûre dans ſa propre maiſon, plus il a de liens qui l'attachent à ſa parrie, plus il a d'objets intéreſſans à défendre; l'honneur & l'héroïſme, qui enflamment & tiennent lieu de tout au ſoldat monarchique, ſont pour lui des chimeres; ſa femme, ſes enfans, ſa chaumiere, ſon état ou ſa terre, ſont des puiſſans motifs qui vont réveiller ſon courage, & l'entraîner aux extrêmes

de la valeur, ſi l'on oſe y porter atteinte.

Mais dans un vaſte empire où la ſeule volonté d'un maître fait tout penſer, tout vouloir, tout agir; où les troupes qui le défendent ſont à chaque inſtant dans le cas d'aller du bout d'un royaume à l'autre, & quelquefois même aux extrémités de la terre, & d'abandonner pour long-tems le ſol & les parens qui les ont vu naître, il faut néceſſairement qu'un ſoldat n'ait aucuns liens qui le retiennent nulle part, que ni maiſons, ni femmes, ni enfans, ni fortune ne puiſſent captiver ſon cœur, énerver ſes forces, & amollir ſon courage: il faut enfin que ne tenant à rien, qu'à la gloire ſeule, tant qu'il eſt ſoldat, il tienne à tout, dans l'eſpérance de l'avenir, & que la plupart des biens qui peuvent ſéduire un mortel ne ſoient pour lui que la récompenſe future d'une action

éclatante, ou l'honorable ſecours d'une vieilleſſe militaire : ainſi la raiſon qui autoriſe le ſoldat républicain à ſe marier, le prohibe hautement au ſoldat monarchique, & j'oſe même dire à tous les officiers militaires.

La loi du ſouverain qui défend au ſoldat de ſe marier, ſans permiſſion, dans ſes états, eſt très-ſage ; . . . tout ſoldat marié, forcé de partager ſa ſolde, ſon bien-être, ſes inclinations, & ſon tems entre ſon ſervice & ſa famille, préfere tôt ou tard cette famille à ſon devoir, devient bientôt un homme foible, pareſſeux, miſérable, ſans nerf, ſans ame, ſans courage, incapable enfin de produire aucune de ces actions d'éclat, où l'intrépide guerrier haſarde avec valeur une vie qui ne tient à rien, pour aſſurer la félicité publique, ou contribuer à la proſpérité d'un Empire.

La miſere qui les poignarde, finit

preſque toujours par en faire des vivandiers, ainſi que leurs femmes, c'eſt-à-dire, des apôtres d'ivrognerie, & des débauchés qui engendrent bientôt le déſordre, le libertinage & la peſte dans toute une armée.

CHAPITRE XXIII.

Du Libertinage.

L'INVINCIBLE loi de la nature, qui porte l'homme à rechercher avidement ce plaiſir fugitif qui tend à la réproduction de ſon exiſtence, l'entraîne quelquefois dans les excès les plus révoltans & les plus dangereux, lorſque les moyens d'y ſatisfaire lui ſont trop rarement offerts : ce feu qui circule dans ſes veines fait bouillir ſon ſang, & le pouſſe avec impétuoſité

impétuoſité vers la premiere Médée qui ſe préſente pour l'empoiſonner ; ſa force s'énerve, ſa vigueur s'altere, ſa conſtitution ſe ruine en très-peu de tems, par l'exploſion du virus corroſif, qui corrompt tout ſon ſang... C'eſt ainſi que la fleur de la population d'un état, & toutes les eſpérances des générations futures ſont ſacrifiées ſous les traits empoiſonnés d'un libertinage porté aux dernieres extrémités.

Oſerai-je ici dépoſer un fait dont je ne puis me rappeller ſans horreur ? Oui ſans doute. Tout ce qui intéreſſe la ſanté des troupes doit fixer mes regards, & diriger ma plume, même vers les ſources impures qui concourent à détruire les forces & à anéantir la valeur.

Il y a dix-huit ans qu'étant en garniſon à Thionville, ſur les frontieres du royaume, on s'apperçut l'après midi qu'un grand nombre de cava-

liers étoient ſortis enſemble, vers la même heure; tous jeunes gens ingambes & bien découplés. Le commandant, qui en fut inſtruit, craignant une déſertion conſidérable, envoya un détachement pour éclairer leur marche; on s'apperçut qu'ils avoient tous gagné l'intérieur d'un bois voiſin; on les ſuivit & on les y trouva réunis formant le cercle autour d'une fille publique, qui moyennant un ſol chacun, s'étoit offerte à les ſatisfaire tous; elle avoit déjà ſoutenu vigoureuſement l'aſſaut de ſoixante cavaliers, lorſque cette intrépide héroïne, ſuccombant ſous le poids des armes de la cavalerie, tomba en défaillance, & fut portée à l'hôpital où elle ne reſta que huit jours à ſe refaire de tant d'exploits... Les cavaliers furent moins heureux; ſur ſoixante il y en eut cinquante-ſept qui furent empoiſonnés, & qui ne

tarderent pas à entrer dans l'hôpital vénérien pour y ſouffrir les plus cruelles douleurs, pluſieurs depuis lors en ont conſervé de triſtes reſſentimens, qui probablement ne les quitteront qu'au tombeau.

Cette brutalité révoltante émouſſe tous les organes, épuiſe le fluide nerveux, détruit les forces, corrompt le ſang, anéantit en peu de tems, ſans qu'on s'en apperçoive, la ſanté & l'enthouſiaſme militaire, finit par éteindre inſenſiblement les germes les plus précieux de l'eſpece, la fleur des hommes, & la belle population d'un état.

Ceſſons de vouloir toujours contrarier la nature; l'homme de vingt ans juſqu'à cinquante ne brûla jamais en vain d'une flamme ſouvent très-ardente: dans tous les tems on a vu nos jeunes guerriers, entraînés par les feux de leur âge, ſuccomber ſous les

traits empoiſonnés des créatures les plus ſouillées, qui ne ceſſent de s'offrir à eux ; porter enſuite le trouble, la déſolation, & les maladies les plus cruelles au ſein des familles honnêtes ... Quel eſt l'homme ſenſible & vrai, qui pourra enviſager ſans frémir les douloureuſes conſéquences qui en ſont les ſuites ? .... Pourquoi tant d'hôpitaux vénériens ? Pourquoi la rareté des beaux hommes ? Pourquoi ſi peu de grandes ames ? Pourquoi tant de déſordres dans la ſociété ? Pourquoi la population des citoyens eſt-elle ſi abâtardie ? Pourquoi ſe rit-on des mœurs ? .. Pourquoi ſi peu de bons ménages ? Pourquoi les ſources mêmes du lien conjugal ne ſont-elles plus exemptes de tant de corruptions phyſiques & morales ? ..... Pourquoi tant de peres ſont-ils contraints d'établir leurs filles avant qu'elles ſoient ſorties de l'en-

ſance ? . . . Pourquoi tant de femmes ſont-elles mépriſées & abandonnées par leurs époux ? . . . Pourquoi tant de familles illuſtres n'ont-elles point de deſcendans ? . . . Pourquoi des enfans ne ſont-ils plus l'objet de la tendreſſe paternelle ? Je paſſe ſous ſilence tous les ſoucis, les travers, les dépenſes, les maladies & les inquiétudes rongeantes qui viennent attriſter un pere, déſoler un mari, empoiſonner les familles ; mais ſans prétendre avancer que le célibat ſoit la ſeule cauſe de tant de maux, je croirois que le ſeul moyen de les anéantir, de conſerver la belle population d'un royaume & d'eſpérer de plus belles générations encore, ce ſeroit d'offrir des femmes à ceux qui n'en ont point . . . Quelque révoltanre que paroiſſe cette propoſition à la vertu, à la pudeur, & à la vraie religion chrétienne que je fais gloire de revérer, les femmes

honnêtes ne ſeront jamais à couvert des intrigues ou des piéges de la ſéduction, qu'autant qu'on offrira aux célibataires des femmes moins difficiles & plus ſaines.... : des ſources les plus impures du libertinage ne pourroit-on pas faire naître une foule d'avantages utiles & importans à l'état ? Examinons cette propoſition.

CHAPITRE XXIV.

Population Militaire.

TARIR la cauſe premiere du vice le plus deſtructeur de l'eſpece humaine.....; enlever à la crapuleuſe débauche, la foule immenſe des victimes ſouillées qui nous conſument...; rétablir les mœurs.....; aſſurer la tranquillité des familles...; purifier les ſources corrompues de la vie &

du plaiſir . . . . . ; ôter à la jeuneſſe tous les moyens d'anéantir ſon exiſtence, ſa vigueur, ſa fortune . . . . . l'obliger à ſavourer ſans danger une jouiſſance plus vraie, plus ſalutaire, & plus avantageuſe à la réproduction humaine . . . . ; changer les gouffres empoiſonnés du libertinage en des ſources fertiles d'une population plus belle, plus féconde & plus vigoureuſe, capable de multiplier toutes les richeſſes & les forces d'un vaſte empire, &c. &c., c'eſt un ſujet neuf, utile & vrai, qui intéreſſe vivement & la puiſſance des ſouverains, & la félicité des peuples. J'en offre ici quelques traits iſolés que je ſoumets au jugement des militaires inſtruits, & des citoyens ſans prévention.

On compte dans Paris ſeulement plus de quarante mille courtiſannes dont la ſeule occupation eſt d'énerver, ruiner & empoiſonner la plus grande

partie des jeunes gens de la capitale. : Qu'elle utilité pourroit-on en tirer ? les Hollandois & les peuples du Nord ſemblent nous avoir donné la ſolution de ce problême : dans la plupart des ports des Provinces-Unies on ſouffre & entretient des femmes dans des quartiers déſignés, dont l'emploi eſt de ſatisfaire les plus fougueux empreſſemens des marins, qui y débarquent après un voyage de ſix mois, durant leſquels ils n'ont point vu de femmes... L'impétueuſe ardeur des jeunes matelots ſemblables à des vautours affamés, les feroient tomber ſans miſéricorde ſur les premieres colombes qui s'offriroient à leurs regards amoureux ; & la plus chaſte ſuſanne n'y ſeroit point à l'abri de leur impudique brutalité, ſi on ne leur offroit au port les moyens d'y ſatisfaire leurs flammes... ; depuis ce tems les femmes honnêtes n'y ſont plus

expoſées à de honteux débats, & des familles paiſibles s'y multiplient ſans trouble, à la faveur d'un parti prudent dont il ſeroit poſſible de retirer des avantages bien plus importans pour la population d'un Empire..... J'oſe ſupplier mes lecteurs de ſe rappeller que je n'expoſe ici que de ſimples idées : c'eſt au tems, à la politique & à la raiſon que je laiſſe le ſoin d'en apprécier la valeur.

Ne pourroit-on pas enlever à la capitale vingt mille femmes publiques, c'eſt-à-dire, environ la moitié de celles qui y font leur triſte ſéjour ?.... Seroit-il impoſſible de les diviſer en cent lots de deux cent femmes chacun, pour en former autant d'établiſſemens dans les cent villes des provinces frontieres où il y a toujours garniſon ?... Ne pourroit-on pas leur aſſocier au moins cent filles du même genre, qui ſe trou-

veroient dans la même ville, pour en faire un ſérail d'environ trois cents femmes ? .... Ne ſeroit-il pas poſſible d'en former une *maiſon de population* dans chaque place importante où il y auroit des troupes ? ... Ne faudroit-il pas commencer par les guérir parfaitement de tous les outrages qu'elles ont éprouvés des mauvaiſes humeurs de Vénus ? ..... Ne pourroit-on pas chaque jour en accorder l'entrée à deux ou trois cents hommes de guerre ? ... Ne devroit-on pas préférer ceux qui ſont grands, jeunes, bien conſtitués, & doués de cette ardeur de tempéramment, qui annonce un vaillant Hercule ? ... Ne faudroit-il pas aſſigner à chaque troupe, de vingt à vingt-cinq hommes, des heures différentes, pour prévenir le trouble, le tapage & la confuſion ? .... Ne pourroit-on pas leur en permettre l'entrée comme

une récompenſe agréable, accordée à ceux qui font leur ſervice avec le plus de valeur & d'exactitude ? .... Seroit-il impoſſible de leur faire conſidérer cette faveur comme une diſtinction honnête, accordée au mérite d'un bon ſoldat..., & un choix honorable que le ſouverain fait de lui pour multiplier des hommes qui lui reſſemblent? Ne faudroit-il pas y établir des officiers de ſanté pour inſpecter les hommes qu'on y reçoit, & conſerver la plus parfaite ſalubrité parmi les femmes ? Ne devroit-on pas encore y placer un chirurgien en chef au compte du ſouverain, chargé de diriger tous les moyens de ſanté utiles à la maiſon, & d'y maintenir tous ceux qui concourent à l'ordre & à l'utilité publique, dont il rendroit compte au miniſtre ? ..... Ne ſeroit-il pas avantageux d'y ſéparer dans des ſalles particulieres les fem-

mes enceintes, & de les occuper entr'elles à des ouvrages faciles, dont la vente contribueroit à leur entretien ? .... Un gouvernement bienfaiſant ne pourroit-il pas leur accorder les avantages peu diſpendieux d'une nourriture ſaine, d'un habillement aiſé, & tous les ſoins néceſſaires à l'état de ſanté, & à celui de groſſeſſe ? ... Ne faudroit-il pas les obliger à allaiter leurs propres enfans, & y encourager par des diſtinctions flatteuſes & des ſecours utiles celles qui ſe dévoueroient avec le plus d'affection aux tendres & pénibles ſoins de la maternité ? ... Ne pourroit-on pas accorder les petites charges d'éducation, de propreté, de ſalubrité, d'autorité & de direction particuliere à celles qui s'y conduiroient avec le plus d'ordre, & qui auroient produit & nourri les plus beaux enfans ? Seroit-il déſavantageux de leur accorder un

logement & une robe qui les diſtinguât & annonçât leur mérite & leur autorité? Ne pourroit-on pas élever les garçons ſous l'autorité des anciennes, qui auroient annoncé le plus de bonne volonté & d'intelligence, juſqu'à dix ou douze ans qu'on pourroit les recevoir dans les écoles du ſoldat? ... Seroit il déſavantageux de réſerver les filles à l'entretien du ſérail ou à la population des Colonies? ... L'argent qu'il en coûte tous les ans au gouvernement pour acheter des hommes peu sûrs, ne ſeroit-il pas plus que ſuffiſant pour ſubvenir aux frais de cent maiſons de population militaire, capables de donner tous les ans plus de trente mille enfans à l'état? .... En ſuppoſant qu'il en périſſe la moitié juſqu'à leur adoleſcence, ces maiſons ne produiroient-elles pas encore cent cinquante mille hommes tous les dix ans? .. Ce nombre

immenſe ne ſeroit-il pas plus que ſuffiſant pour former l'état militaire le plus nombreux & le plus formidable de toute l'Europe, s'il étoit élevé ſur les principes expoſés au commencement de cet Ouvrage ?... &c. &c. &c. &c.

Je n'offre cependant ici que le produit réſultant de la moitié des femmes de la capitale. Si dans toutes les villes d'un royaume on y réuniſſoit les courtiſannes qu'on y rencontre, pour en former des maiſons ſuivant les mêmes principes, quelle immenſe population n'en réſulteroit-il pas ?... J'en laiſſe le calcul innombrable à ceux dont la pénétration eſt capable de l'apprécier, & dont les vues profondes peuvent embraſſer d'un coup-d'œil toutes les multiplications de bras, de travaux, d'induſtrie, de richeſſes & de forces qui en réſultent pour un Empire.

Oſerai-je enviſager encore tous les avantages d'un établiſſement capable d'affoiblir à la longue cette lepre épidémique qui conſume notre exiſtence au ſein du plaiſir . . . La certitude d'anéantir les ſources impures . . . ; la poſſibilité de redonner des mœurs à la jeuneſſe fougueuſe, en lui ôtant les triſtes objets de leur corruption . . . . . ; la tranquillité des familles . . . ; la ſalubrité des citoyens . . ; la beauté du ſang . . . ; ſa pure circulation dans leurs enfans . . . ; l'éducation plus facile . . . ; le tems mieux employé . . . . ; les études ou le travail moins contrariés dans toutes les claſſes, & une population d'état capable, à la longue, de devenir plus nombreuſe que celle des peuples.

Lorſque les vices les plus deſtructeurs ſont portés au comble de l'audace & de l'impunité, c'eſt un grand point de pouvoir en purifier les ſouil-

lures pour en ferriliſer la terre . . . ; transformer les monſtres de l'impudicité publique en des créatures plus honnêtes deſtinées au plaiſir & à la continence des jeunes guerriers . . . ; offrir à la volupté une jouiſſance moins dangereuſe ... ; à l'ordre le plus utile, des femmes qui n'en connoiſſent point ; les rendre à la deſtination de la nature qui les appelle à la fécondité, à l'état de meres & de nourrices . . ., à l'emploi d'élever leurs enfans ſous la protection d'un gouvernement qui leur aſſure un entretien & une nourriture ſuffiſante . . . ; les forcer pour leur propre intérêt à chérir l'ordre, l'obéiſſance & la paix . . . ; produire à l'état une pépiniere immenſe de défenſeurs robuſtes & vigoureux, qui coûteroient beaucoup moins que la ſomme totale des engagemens militaires : ce ſont là des objets dignes de l'attention d'un grand homme, &

capables d'immortaliſer dans tous les ſiécles l'heureux mortel qui auroit aſſez de génie & d'autorité pour le réaliſer.

De tous les peuples de la terre, celui qui ſous le moins d'étendue produiſit le plus grand nombre d'intrépides guerriers, ce ſont les Spartiates : cette petite république environnée de tous côtés de voiſins puiſſans & ambitieux, fut deux cents ans la crainte & la terreur de la terre parce que les femmes, élevées dans tous les travaux & les jeux militaires, produiſoient des enfans ſains, robuſtes, courageux, indomptables.

Un peuple de femmes guerrieres, plus étonnant encore, dont M. Petit, médecin, nous a confirmé l'exiſtence (1), ſont les *amazones*, femmes Scythes, près du Tanaïs, qui

(1) Diſſertation imprimée en 1685.

vivant ſans hommes s'abandonnoient ; à certaines époques, aux étrangers voiſins quelques jours ſeulement, tuoient les garçons qui en provenoient, & ne conſervoient que les filles qu'elles élevoient à tirer à l'arc & à faire la guerre avec la plus intrépide valeur ; ce ſont pourtant ces femmes dont la conſtitution, la population & l'éducation étoient purement militaires, qu'on nous aſſure avoir conquis une partie de l'Aſie.

Il y a moins de tems qu'il exiſtoit encore en Bohême, l'héroïne Valaſca, qui à la tête d'une colonie de femmes ſe diſtingua courageuſement dans pluſieurs rencontres (1).

S'il faut en croire nos hiſtoires modernes, il exiſte aujourd'hui un peuple de femmes guerrieres, qui ſuivent à peu-près la conſtitution des

(1) Voyez Æneas Silvius.

amazones (1), & qui ont eu des ſuccès étonnans dans l'Éthiopie orientale.

Ces trois exemples ſinguliers ...; ceux des victoires romaines ...; les rapides conquêtes de Mahomet ....; & tant d'autres phénomenes éclatans de la vigueur & de l'héroïſme martial, nous prouvent avec évidence que les peuples guerriers les plus formidables, & qui ont le plus étonné la terre, ſont ceux qui, nés au ſein des combats, ont été nourris & élevés dans tous les travaux de la guerre; puiſque des femmes même ont eu des ſuccès ſi brillans, que ne doit-on pas eſpérer d'une population ſaine & nerveuſe, ſortie des entrailles de

(1) Voyez Jean de Los Sartos, voyageur Portugais, dans ſon excellente Deſcription de l'Ethiopie orientale, imprimée à Lisbonne.

nos plus vaillans ſoldats. . . . Uniſſons l'héroïne de Cithere aux enfans de Mars les plus courageux, & nous poſſéderons bientôt des hommes ſuperbes, qui, nés ſans fortune, n'en auront que plus de force & plus de valeur.

A l'avantage éminent de n'avoir plus beſoin de recrues toujours douteuſes, nous réunirons celui de n'avoir plus de déſertions à craindre, parce qu'un homme qui n'a jamais connu d'autre métier que celui des armes, n'étant propre qu'à celui-là, ne peut être employé ailleurs . . . ; plus d'intrigues, plus de déſolation dans les provinces pour arracher à l'agriculture, au commerce & aux arts, tant d'enfans utiles & laborieux dont la moitié périt, à l'entrée d'une campagne, de ſouffrances ou de déſeſpoir : ces trois claſſes fondamentales des richeſſes publiques multiplieroient

dans une heureuſe paix toutes les productions de leur induſtrie, & les reſſources les plus abondantes pour un Empire, &c. &c. Je ne finirois jamais, ſi je voulois mettre au jour les avantages qui reflueroient ſur toutes les claſſes de la ſociété d'une population martiale, & l'accroiſſement de ſanté, de vigueur & d'héroïſme qui réſulta toujours d'une conſtitution militaire commencée dès le berceau.

Quant aux détails de fondation, d'établiſſement, de conſtruction, de direction générale....., aux moyens d'ordre, de régie, d'adminiſtration, de ſalubrité de nourriture, d'occupations, de plaiſirs....., à l'état de groſſeſſe, d'accouchement, d'allaitement & d'éducation des enfans, &c. &c. &c., ce ſont différens points de vue qui font le ſujet d'un ouvrage plus important dont je n'offre ici que les germes générateurs..... J'eſpere

les publier un jour ſous les auſpices du gouvernement, lorſque dix ans d'obſervations profondes & réiterées, & la plus ſévere critique auront rectifié mes moyens, & confirmé mes principes.

CHAPITRE XXV.

De la valeur.

J'APPELLE *valeur* cet eſprit pénétrant & judicieux, cet enthouſiaſme vif & prudent; ce courage conſtant & mâle, cette force active & infatigable, & cette intrépidité bouillante, mais réfléchie, qui dévoile au premier coup-d'œil les deſſeins ennemis....; imagine à l'inſtant le moyen de les anéantir, les combine ſuivant le tems, le nombre & les lieux....; profite de toutes les ci-

conſtances heureuſes .... ; évite tout ce qui peut lui nuire, viſe toujours aux plus grands ſuccès, oppoſe ſans ceſſe le courage à la réſiſtance, la force à la foibleſſe, l'intrépidité au découragement, & cet héroïſme étonnant & ſublime qui, dans des momens malheureux, imagine, tente & exécute une action hardie, dont l'impétuoſité ſemblable à la foudre, déconcerte, intimide & renverſe des ennemis qui ſe croyoient victorieux.

Je conſidere la valeur militaire comme la ſomme totale réſultante de tous les principes que j'ai ci-devant expoſés ; l'homme ſenſuel & voluptueux, dont les organes & les membres ſont amollis au ſein de la table & des plaiſirs, peut bien poſſéder le courage d'affronter les dangers, & combattre même avec bravoure, mais jamais il ne poſſédera cette imagination vive & prudente, cette

force mâle & conſtante, & cette ardeur d'eſprit & de corps, qui entrevoit, exécute & fait réuſſir les actions les plus brillantes avec la vivacité de l'éclair.

Les cauſes qui anéantiſſent le plus ſûrement la valeur ou l'empêchent d'éclore avec énergie, c'eſt 1°. Le défaut d'une éducation martiale commencée dès le berceau. 2°. Les ligatures multipliées qui enchaînent tout le corps dans un habillement étranglé. 3°. Le poids & l'embarras des armes qui gêne, laſſe & exténue toutes les forces phyſiques & morales. 4°. L'air putride & contagieux de la plupart des logemens ou des priſons militaires, qui épuiſe la vigueur, éteint le courage & anéantit le génie. 5°. La formation préſente de preſque toutes les troupes de l'Europe, dont l'état militaire du ſoldat n'eſt compoſé en grande partie que

de

de libertins & de mauvais ſujets ramaſſés de tous côtés, l'écume la plus bourbeuſe de la ſociété civile ..... Quelle énergie & quel enthouſiaſme peut-on inſpirer à des gens dont l'ame ſouvent abrutie & corrompue, n'eſt plus capable de rien imaginer de grand? ..... Qu'eſt-ce que l'héroïſme pour des cœurs inſenſibles & paralytiques qui ne ſentent plus rien?

Les moyens les plus ſûrs de faire renaître la valeur militaire, c'eſt de fortifier dès l'enfance le corps, les organes & les membres deſtinés au métier des armes; ... nourrir & enflammer leur ame naiſſante de toutes les actions utiles qui ont mérité les lauriers; y faire éclore & épanouir tous les germes de l'émulation, de la gloire, & de cet enthouſiaſme héroïque, qui décident ſouvent la victoire; ... ſimplifier les habillemens, les armes & les équipages; .... les

rendre preſqu'inſenſibles aux élémens, aux ſaiſons, aux climats; . . . les endurcir ſans ceſſe aux fatigues & à la douleur; . . . les familiariſer en tems de paix à toutes les opérations ſimulées de la guerre; . . . les rendre intrépides à tous les genres de dangers, ... infatigables par l'habitude des travaux pénibles, & indomptables par des paroles & des exemples qui font éclore les actes de valeur; ... éloigner de l'enfance, de l'adoleſcence & de la virilité, toutes les cauſes phyſiques qui affoibliſſent le corps, & toutes les cauſes morales qui aviliſſent l'eſprit militaire; les offrir ſans ceſſe à toutes celles qui fortifient leur exiſtence & enflamment leurs ames; . . . . . les traiter comme des enfans chéris dont on attend toujours les plus brillantes conquêtes. Il faut enfin, pour me ſervir de l'expreſſion favorite de Platon,

qu'une ame forte & ſublim e, unie a un corps ſain & vigoureux, ſemblables à deux chevaux robuſtes & bien attelés, travaillent toujours de concert pour exécuter avec la plus parfaite harmonie tout ce que le génie & la valeur peuvent inſpirer de plus grand.

Quant à l'immenſité des détails, des moyens & des exemples propres à contribuer à l'exécution de ce chapitre, les bornes de cet Ouvrage élémentaire ne me permettent pas de les développer ici. Je ſupplie tous mes lecteurs de vouloir bien ne le conſidérer que comme l'ébauche imparfaite d'un grand tableau dès long-tems commencé ſans conſulter mes forces; c'eſt un canevas immenſe tracé ſur quinze ans d'obſervations faites ſur la nature & la ſanté des troupes : c'eſt en un mot le proſpectus d'un grand Ouvrage que je n'oſerai met-

tre au jour, qu'après que ce premier coup de pinceau aura été vu, corrigé & ratifié ar d'anciens militaires & accueilli avec cette généreuſe indulgence qui daigne encourager un premier eſſai; caché derriere la toile je profiterai en ſilence e tout ce que la vérité & le génie auront blâmé avec raiſon; & peut-être un jour en réuniſſant mes propres vues à toutes celles qu'on voudra bien m'offrir, ferai-je aſſez téméraire pour me nommer à la tête d'un meilleur Ouvrage; & aſſez heureux pour n'y rien avancer qui ne ſoit d'une utilité importante à la ſante des troupes.

Fin du Livre premier.

LA SANTÉ DE MARS.

LIVRE SECOND.

De la Santé des Troupes en tems de Guerre.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

SORTIR de l'indolence, ou des plaiſirs de la paix, pour ſe livrer

ſubitement aux bruyantes fatigues d'une campagne qui s'ouvre;... changer tout-à-coup d'habitations, de travaux, de beſoins, d'habitudes, & de genre de vie; ... aſſeoir un camp dans des lieux malſains; ... reſpirer des vapeurs fétides; ... manger des alimens quelquefois altérés; ..... boire des eaux corrompues; ..... coucher ſur la dure, quelquefois même à découvert; ... être abîmé de marches forcées, de grand'gardes, de détachemens & de travaux pénibles; ... être tantôt dans des plaines brûlantes, & tantôt ſur des montagnes glacées; ... ſe trouver ſouvent expoſé à toute l'infection des maladies contagieuſes ou épidémiques, & à tous les accidens malheureux, des combats, des batailles, des aſſauts & des autres opérations de la guerre &c. &c. &c; tels ſont les travaux & les peines qui vont

aſſaillir un guerrier ; . . . . . cherchons les moyens d'en éviter les dangers ou diminuer les horreurs.

CHAPITRE II.

Ouverture d'une Campagne.

RIEN de plus contraire à la ſanté des troupes que de ſortir de l'oiſive tranquilité des garniſons ou des quartiers de paix, pour les accabler ſubitement de tous les genres de fatigues, des marches, des campemens, &c. &c. &c. qui ſe rencontrent à l'entrée d'une campagne, faute d'une habitude conſtante dans les opérations de guerre ; . . . faute d'écoles pour le ſoldat, où il ſoit exercé dès l'enfance à tous les travaux militaires ; . . . . . les premieres marches

le harraſſent, la fatigue le décourage, ſa ſanté s'altere, & ſes forces vont achever de ſe perdre dans un hôpital.

Les premieres victimes de tant de douleurs ſont les nouvelles recrues, qui moins accoutumées à tant de fardeaux ſe découragent plus promptement & tombent malades de foibleſſe, de frayeur ou de déſeſpoir; ils comparent toujours à regret une ſubordination militaire, qui ne pardonne jamais, à l'état d'aiſance & de liberté où elles vivoient au ſein de leurs familles; les chemins ſont remplis d'hommes foibles, languiſſans, éclopés; les hôpitaux en régorgent, les trois quarts y meurent ou déſertent, & les régimens les plus brillans n'ont preſque jamais l'avantage d'être longtems complets faute de gens ſur qui l'on puiſſe compter, & d'une éducation militaire qui les rende invul-

nérables à toutes les fatigues de la guerre.

S'il exiſtoit des écoles où des enfans robuſtes ſeroient élevés, nourris & exercés de bonne heure à tous les travaux de Mars, il eſt évident que la ſanté de nos ſoldats n'auroit plus rien à ſouffrir des premieres opérations d'une campagne : c'eſt ainſi qu'en détruiſant la cauſe premiere de toutes les infortunes douloureuſes qui les accablent, on parvient à les conſerver preſque tous dans cet état de force, de vigueur & de courage, qui fait ſeul eſpérer des avantages décidés, & des ſuccès importans.

Je ne m'écarterai pas du principe que j'ai déjà poſé ; tant qu'on voudra fortifier la conſtitution & le courage des troupes, il faudra les exercer pendant la paix à tout ce qu'elles doivent exécuter pendant la guerre ; c'eſt l'unique moyen de les rendre

robuſtes, infatigables & intrépides aux dangers ; inacceſſibles à tous les genres de fatigues & de découragement ; de les éloigner de cette débauche peſtiférée, qui corrompt le corps & l'ame, & de ces maladies morales qui anéantiſſent les forces & le courage ; c'eſt enfin le parti le plus ſûr de former l'état militaire le plus formidable de toute l'Europe.

Si l'on me demandoit des garants : Je citerois Sparte, Rome & Carthage, dont les peuples belliqueux, élevés ſur les mêmes principes ont ravagé, conquis & donné des loix aux trois parties du monde. Jadis une poignée de guerriers exercés ont rendu tributaires une infinité de grands royaumes ; . . . aujourd'hui de grandes armées ne feroient pas la conquête d'une petite province ſans perdre un tiers de leurs ſoldats ; ſi nous deſirons leur reſſembler en tems de guerre,

imitons les durant la paix, endurciſſons l'enfance à toutes les fatigues militaires.... ; exerçons la jeuneſſe à toutes les opérations de la guerre...; enflammons leurs ames par l'exemple de tous les traits héroïques qui font éclore l'enthouſiaſme de la valeur ; & nous poſſéderons alors des troupes invincibles dans la douleur, & victorieuſes dans les combats.

C'eſt ſur-tout à l'entrée d'une campagne, qu'il eſt important de veiller à ce que les ſoldats ne s'écartent pas pour s'aſſeoir à l'ombre ou pour marauder; qu'ils ne s'arrêtent pas dans les villages pour s'amuſer, s'enivrer & inſulter lespayſans ou les femmes; c'eſt durant les premieres fatigues qu'il faut leur faire contracter l'heureuſe habitude de ſonger en arrivant à cuire leurs légumes ou leur viande, ſe ſécher s'il a plu ſecouer leur pouſſiere & ſe nétoyer parfaitement ; enfin

manger leur ſoupe & ſe coucher de bonne heure dans les logemens qui leur ſont déſignés.

Tels ſont les principaux moyens de ſanté d'une armée qui entre en campagne ; à peine a-t-elle paſſé la frontiere qu'elle eſt réduite à des marches forcées, & à des campemens qui changent chaque jour ſa ſituation, ſes habitudes, ſes fatigues & ſes dangers ; examinons en détail les cauſes morbifiques qu'entraînent ces opérations ; & nous développerons après les moyens d'en éviter les ſuites fâcheuſes pour les exécuter ſur des principes plus ſalutaires.

CHAPITRE III.

Marches des Troupes.

DE tous les genres de fatigues qui contribuent à altérer la ſanté du ſoldat, les marches inévitables & ſouvent forcées ſont pour lui les plus redoutables; ſon habit, ſon havre ſac, ſes armes, ſa giberne, ſes uſtenſiles & équipages de guerre, la chaleur ou le froid, le ſoleil ou la pouſſiere, la pluie ou la boue, &c. &c. &c. tous les élémens ſemblent ſe réunir de concert pour l'épuiſer, le décourager, l'anéantir & le mettre hors d'état de combattre, s'il étoit ſurpris dans une ſituation auſſi douloureuſe.

Oui, j'oſe le demander encore; pourquoi tant de ligatures & tant de

harnois à un ſimple ſoldat ? pourquoi tant d'équipages & d'embarras à l'homme iutrépide qui doit braver tant de fatigues & de dangers ? pourquoi lui compoſer un genre d'habillement très-compliqué, dont la moitié eſt évidemment inutile, & j'oſe même le dire dangereux à ſon exiſtence & à ſa conſervation ? Quels ſont les moyens d'en prévenir les influences fâcheuſes, & de ſimplifier tout ſon équipage ? &c. . . . . c'eſt ce que j'ai déjà développé dans les chapitres VI, VII, VIII & IX, du premier livre de cet Ouvrage.

Le plus parfait modele d'un habillement & d'un armement militaire, c'eſt celui qui aſſure à chaque ſoldat ſon vrai néceſſaire ſous le plus petit volume, & laiſſe toujours la facilité de combattre ſans embarras dans toutes les occaſions où il peut être attaqué ; c'eſt ce que j'ai dé-

veloppé ci-devant dans les chapitres IX, X & XI.

Quelle immenſité de troupes, de chevaux, de voitures, de colonnes, de convois & d'embarras ne faudroit-il pas pour porter les équipages trop multipliés du ſoldat, ſi on étoit obligé de commander des chariots de tranſport ? Avant que cette colonne arrive au logement ou au campement, & que chaque compagnie ait ſon néceſſaire, les hommes ſuans ou mouillés ſe réfroidiſſent & deviennent bientôt perclus de douleurs... Que de tems perdu ! que d'évenemens à redouter ! que de dangers à courir pour la ſanté des troupes toujours en fatigues !... Un volume ſuffiroit à peine pour les détailler.... On les évitera généralement tous en réduiſant tant de fardeaux à leur expreſſion la plus ſimple & la plus légere : les chariots, les chevaux de peloton,

les haltes, rafraîchiſſemens ne ſont que de foibles palliatifs, qui laiſſent ſubſiſter les maux; c'eſt en remontant à leur ſource premiere pour la détruire qu'on peut eſpérer de les anéantir, & ſe promettre un ſervice actif, infatigable, & ſalutaire d'une troupe bien conſtituée.

Quelques attentions générales ſuffiſent ordinairement pour faciliter les marches & les exécuter avec plus de ſalubrité.

En été les troupes doivent partir une heure avant le lever du ſoleil, & afin d'être moins ſenſibles à la chaleur qui va bientôt les atteindre, il ſeroit néceſſaire de leur faire tenir les rangs plus ouverts, les hommes moins reſſerrés, & que ceux qui ſont à la tête obſervaſſent de marcher avec cette lenteur modérée qui ménage les forces & rend la fatigue inſenſible. Chaque ſoldat moins ſuffoqué par la

tranſpiration de ſes camarades, ayant au tour de lui un plus grand volume d'air, reſpireroit avec plus d'aiſance un élément néceſſaire à le rafraîchir, & à lui dilater ſes poulmons; il auroit moins de froiſſement à eſſuyer de ſes voiſins & moins de pouſſiere à avaler: une halte faite à moitié chemin, eſt bien propre à faire reprendre haleine à des troupes en marche, mais elle devienr ſouvent funeſte à leur ſanté, lorſque les ſoldats s'empreſſent de ſe coucher à l'ombre, dans des prés mouillés, ou ſur des terres humides; les porres du corps humain, qui ſont prodigieuſement ouverts durant la fatigue, ne ſentent pas plutôt la fraîcheur ou l'humidité qu'ils ſe referment tout-à-coup, ſupprimant la ſueur & la tranſpiration, qui s'engorgeant & ſe putrifiant entre cuir & chair, devient dans tous les muſcles le principe d'une infinité de

fluxions de poitrines, de fievres opiniâtres ou de rhumatiſmes mortels.

La cavalerie & les dragons ſont moins expoſés à ces tranſitions dangereuſes, parce que les cavaliers ne quittent pas leurs chevaux durant les haltes qu'ils font à moitié chemin; mais il eſt encore plus important pour eux de leur faire tenir les rangs bien ouverts, & les hommes peu ſerrés, ſur-tout pendant les marches d'été; l'extrême longueur des chevaux, leurs mouvemens flottans & le débattement de leurs pieds fait voler beaucoup de pouſſiere, & pour peu qu'ils ſoient échauffés, ils exhalent une odeur forte & mal-ſaine, qui corrompt ſur le champ l'air que reſpire ſon cavalier; d'ailleurs les chevaux s'échauffent & ſe fatiguent plus promptement à rangs ſerrés qu'à rangs ouverts; il eſt important pour faciliter la manœuvre, prévenir la fatigue des

hommes & des animaux, & ménager ſans ceſſe des forces dont on peut avoir beſoin à chaque inſtant, de marcher à pas lent, & de tenir leurs rangs auſſi écartés que les circonſtances, le ſol ou la prudence peuvent le permettre.

C'eſt durant l'exceſſive chaleur des marches forcées qu'on doit empêcher les ſoldats ou les cavaliers de boire avec avidité l'eau glacée des fontaines ou des rochers; cette faute a ſouvent ſuffi pour donner quantité de fievres à toute une armée. On en préviendra les dangereuſes influences en obligeant les hommes à manger trois ou quatre bouchées de pain avant de boire, & en plaçant un officier & des ſentinelles auprès de la fontaine, avec conſigne de ne laiſſer boire que ceux qui auront mangé auparavant; il y a quelquefois de jeunes gens imprudens, qui après avoir

bu ſe jettent avec la main de l'eau ſur la poitrine toute débraillée, & ſont bientôt victimes des mêmes maladies qui s'annoncent ſous des ſymptômes plus graves & ſouvent mortels. Un bon officier devroit leur défendre ſévérement une pratique auſſi meurtriere, ſeule capable de remplir les hôpitaux militaires de fievreux ; l'eau des rivieres ou des ruiſſaux plus aérée, & tempérée par le ſoleil, a moins de dangers, elle exige cependant les mêmes précautions pour les éviter.

Pendant les chaleurs de l'automne, les fruits gâtés, ou ceux qui ne ſont pas parvenus à leur maturité, offrent ſans ceſſe aux troupes en marche des alimens dangereux, quelles mangent avec voracité dans l'eſpoir de ſe rafraîchir ; ils produiſent préciſement l'effet contraire : leur crûdité ſans ſaveur ſe corrompt dans leurs entrailles, & ſemblables au fumier conſommé y

engendre une putréfaction inflammatoire, d'où réſultent tant de diſſenteries épidémiques, & de fievres d'automne, qui coûtent beaucoup de monde en pure perte. La défenſe la plus rigoureuſe aux troupes d'en manger à quelque heure que ce fût, excepté dans le tems où ils ſont dans une maturité parfaite, ſeroit plus ſalutaire à leur ſanté, ſi on établiſſoit des moyens plus certains d'en aſſurer l'exécution.

Quelquefois en été la néceſſité oblige à des marches forcées qui fatiguent beaucoup, dans ces jours de chaleur exceſſive qui mettent les hommes & les chevaux en nage & en écume; c'eſt principalement alors qu'un officier jaloux de la ſanté de ſa troupe doit veiller à ce qu'aucun de ſes gens ne déboutonne ſa veſte & ne découvre ſa chemiſe juſqu'au creux de l'eſtomac: la poitrine, cette

partie la plus importante à l'exiſtence humaine court le danger le plus éminent lorſqu'étant en ſueur on la découvre ſubitement à l'air ou à la fraîcheur ; on en préviendroit les inconvéniens en obligeant les hommes à plier leur mouchoir en quatre & le placer depuis les deux clavicules juſqu'au deſſous de la poitrine, enſuite à colleter ſa chemiſe & ſe boutonner la veſte du haut en bas ; ce moyen facile & ſimple boiroit toute leur ſueur, celle dont leur linge eſt infecté, les rafrîachiroit, empêcheroit l'atteinte meurtriere de l'air extérieur & préviendroit toutes les fluxions de poitrines, &c. &c. &c.... avec plus de certitude que tous les remedes de la médecine : c'eſt un moyen de précaution & de rafraîchiſſement que j'oſe recommander à MM. les officiers, l'orſque leur ſervice les a beaucoup échauffés ; ceux

qui en feront l'uſage le plus conſtant ſeront aſſurés d'éviter non ſeulement pluſieurs maladies cruelles, mais encore de poſſéder long-tems cette ſanté mâle & vigoureuſe qui facilite des ſuccès brillans.

Une partie également importante à ménager, c'eſt la tête qui renferme le *cerveau*, racine fondamentale de tout le genre nerveux; trop de chaleur ou d'humidité l'affoiblit & l'énerve, & nos chapeaux de laine groſſiere n'achevent que trop ſouvent d'anéantir ſa vigueur. Le *galéa* ou caſque léger annoncée dans le chapitre VII du premier livre de cet Ouvrage, remédie à tous ces dangers, ſon abat-jour eſt eſſentiel à garantir les yeux & le front du ſoldat de ces coups de ſoleil qui l'enflamment ou l'éblouiſſent pendant les marches, & à conſerver au cerveau cette douce fraîcheur qui ménage les forces &

les laiſſe toujours en état d'exécuter un coup de vigueur.

Quant aux *marches d'hiver ;* quoiqu'elles ſoient rarement en uſage après les fraîcheurs de l'automne, on les exécutera avec une aiſance ſalutaire, en partant une heure après le ſoleil levé, en faiſant bien ſerrer les rangs des hommes ou des chevaux, & en marchant rondement, ces trois obſervations ſuffiſent pour animer, réchauffer les troupes & les rendre moins ſenſibles aux atteintes d'un froid rigoureux.

Arrivés au logement, aprés avoir rempli les premiers devoirs du ſervice, les fantaſſins doivent ſe nétoyer, ôter la boue de leurs ſouliers, ſe ſécher les pieds s'ils ſont humides, & les frotter avec du ſuif fondu dans du vin, s'ils ſont écorchés, enflés ou meurtris ; ſi c'eſt de la pouſſiere qu'ils ont éprouvée, ils ſe laveront

tont la bouche, les yeux & le viſage, avec de l'eau fraîche, dans laquelle on verſera un peu de vinaigre; je ſens que trop ſouvent une armée eſt dans l'impoſſibilité de faire uſage de la plupart des moyens dont je viens de parler, mais j'ai cru devoir les indiquer ici, afin qu'on ne néglige pas d'en jouir, quand la poſſibilité s'y trouve; & que des généraux prudens ménagent aux troupes tous les ſoulagemens faciles & certains qui tendent à conſerver leur ſanté, ranimer leurs forces & fortifier leur conſtitution.

CHAPITRE IV.

Des Bivouacs.

Les partis détachés de l'armée, & les gardes avancées, preſque toujours dans le cas de coucher en plein air, & d'y ſouffrir les vents, la pluie,

l'humidité du ſol, & les froids les plus rigoureux, ſupporteroient avec moins de dangers tous les maux auxquels ils ſont expoſés, ſi chaque fantaſſin étoit pourvu d'un petit manteau, dont la forme & les dimenſions ont été détaillées au chapitre VII du livre premier : la facilité de les réunir & d'y placer côte à côte deux ſoldats bien enveloppés, à couvert de l'humidité, du froid & de la pluie, me les fera toujours conſidérer comme le meuble le plus important à la conſervation du ſoldat ; celui dont les partiſans peuvent le moins ſe paſſer.

C'eſt dans ces nuits glacées de l'automme que l'habit-veſte, doublé d'une toile cirée flexible, eſt encore d'un grand ſecours pour rendre l'homme impénétrable à l'humidité d'un manteau mouillé. Les tranſpirations ſupprimées, qui reſultent néceſſairement dans des corps échauffés, qui

paſſent la nuit étendus ſur la terre, y deviennent les principes deſtructeurs de leurs forces & de leur ſanté, & les germes futurs d'une infinité de douleurs ou maladies cruelles. L'habit-veſte doublé, & le manteau paſſé à l'huile ſuffit pour les prévenir preſqu'entiérement.

Les pieds, ces extrêmités du corps les plus éloignées du cœur, ont encore beaucoup plus à ſouffrir chez les partiſans que chez le fantaſſin qui couche ſous la toile : des guêtres de peau leur ſeroient néceſſaires pour ſe garantir les jambes du froid & de l'humidité de la terre, & le pantalon qui leur ſerviroit de doublure leur ménageroit aſſez de chaleur naturelle pour conſerver leur force & leur agilité.

Lorſque l'éloignement des ennemis permet à un parti ou à une grande garde de faire du feu, les inconvé-

niens ſont moins dangereux ; mais lorſque des diſpoſitions néceſſaires ôtent cette reſſource à un détachement, il ſeroit plus ſalutaire, dans ces nuits rigoureuſes où il gele quelquefois en l'air, d'obliger la moitié d'une troupe à veiller, marcher & s'agiter vivement, tandis que l'autre moitié ſe repoſe & releve la premiere alternativement ; le ſommeil qu'on prend ſur un ſol g'acé eſt plus propre à conſumer & à éteindre la chaleur vitale, qu'à réparer l'épuiſement des forces ; & dans une telle ſituation la veille leur eſt bien moins funeſte que le repos.

CHAPITRE V.

Tentes du Soldat & du Cavalier.

QUELQUES ſoins qu'on prenne pour diminuer les dangers de coucher à plate terre & à ciel découvert,

l'impoſſibilité de les prévenir tous, & la certitude des maladies ou des douleurs qui viennent bientôt attaquer ceux qui ſont obligés de ſuivre longtems ce genre de vie, a fait imaginer les tentes dont la toile ou le coutil ferré garantiſſent en grande partie de l'impétuoſité des vents, du ſoleil & de la pluie.

Les canonnieres du ſoldat ſont ordinairement toutes d'une forme très-angulaire, fort baſſe & très étroite; c'eſt ſous ce ſac étranglé que beaucoup de gens vont s'entaſſer la nuit; l'humidité qui s'y concentre durant les pluies, & ſur-tout l'air empeſté qu'on y reſpire durant la chaleur, les rend ſouvent d'un dangereux uſage. On réuſſiroit à les rendre plus ſalutaires s'il étoit poſſible 1°. de les établir plus larges, en laiſſant toujours ſix pouces d'intervalle entre le ſol & l'extrêmité inférieure de la canon-

niere, pour y conſerver un courant d'air perpétuel, qui renouvelle celui qu'on y corrompt ſans ceſſe dans l'intérieur.

2°. De donner au petit foſſé qu'on fait tout au tour des tentes plus de profondeur pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, & conſerver le ſol où couchent nos ſoldats plus ſec & plus chaud.

3°. De les conſtruire de maniere que le cul de lampe puiſſe s'ouvrir en dehors, afin que, durant les chaleurs de l'été, chaque cannoniere en s'ouvrant par les deux bouts, puiſſe recevoir pendant le jour une libre circulation d'air qui rafraîchit, purifie le ſang des troupes : les tentes qui ne s'ouvrent jamais que par un ſeul bout ſont toujours infectées par les odeurs ou vapeurs ſuffoquantes dont les hommes ſouffrent cruellement pendant la nuit : il n'y a qu'un courant d'air établi par deux ouvertures op-

poſées qui puiſſe enlever tous les miaſmes corrompus qui s'y concentrent ſans ceſſe; dont les dangers, inſenſibles durant le jour, parce que les ſoldats en ſortent à chaque inſtant, ſont très-redoutables pendant la nuit, où les hommes entaſſés en fourmillieres s'empoiſonnent mutuellement dans un ſac dont ils ferment ſoigneuſement toutes les entrées & iſſues.

4°. La facilité de procurer quantité de paille fraîche, pour garnir l'intérieur des cannonieres & ſervir de lit aux ſoldats, doit être conſidérée comme un des points les plus importans à la ſanté des troupes; des généraux prudens n'ont jamais négligé de rechercher pour aſſeoir leur camp les lieux où l'on peut en trouver avec abondance, afin de la renouveller ſouvent.

5°. L'humidité de la terre, la chaleur des corps & toutes les exha-

laiſons humaines ou étrangeres contribuent bientôt à corrompre la paille & à lui communiquer des vapeurs mal ſaines dont les influences dangereuſes ſe manifeſteroient bientôt, ſi on ne s'empreſſoit pas de renouveller la paille le plus ſouvent qu'il eſt poſſible ; on en conſommeroit beaucoup moins & les inconvéniens ſeroient bien allégés, ſi l'on pouvoit aſſocier à chaque canonniere un carré de groſſe toile cirée qu'on étendroit ſur la terre avant de la couvrir de paille. Cette toile impénétrable à l'humidité & aux exhalaiſons de la terre rendroit leur coucher plus ſec & plus ſain, & mettroit tous les corps à l'abri de pomper ces humeurs froides & ces vapeurs meurtrieres qui glacent tous nos ſoldats, & leur donnent à trente ans quantité de douleurs & de rhumatiſmes.

C'eſt ſur-tout pour les partiſans que cette toile cirée ſeroit ſalutaire

pour ſe coucher à plate terre, enveloppés dans leurs manteaux, ſans avoir à redouter jamais les dangereuſes influences des vapeurs terreſtres.

Quant aux tentes de MM. les officiers, les marquiſes ou pavillons dont ils font uſage offrent toute la ſalubrité poſſible, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſolidement doublées, environnées d'un bon foſſé d'un pied de profondeur, & que le lit de camp eſt élevé de dix-huit à vingt pouces au-deſſus de la terre; cependant comme les exhalaiſons des alimens & autres vapeurs humaines concentrées pendant la nuit tendent toujours à en corrompre l'air, on les rendroit encore plus ſalutaires en ſe ménageant la faculté de pouvoir entr'ouvrir le cul de lampe pendant le jour, afin d'en renouveller l'air intérieur toutes les fois qu'on le jugeroit néceſſaire.

Enfin les troupes ne peuvent con-

ſerver leur ſanté ſous la toile, qu'en évitant toutes les cauſes qui tendent à corrompre l'air qu'on y reſpire & la paille qui leur ſert de lit, en conſidérant toujours comme devoir de ſervice l'attention la plus rigoureuſe à y conſerver toute la propreté poſſible, en n'y ſouffrant jamais ni immondices, ni ordures; & en chargeant le plus ancien caporal ou brigadier d'y veiller ſoigneuſement, & de rendre compte tous les jours à ſon officier de ce qu'il aura vu ou apperçu de contraire à la propreté de ſa cannoniere pour y remédier promptement par les moyens les plus ſalutaires.

CHAPITRE VI.

Salubrité des Camps.

TOUT ce qui tend à conſerver le ſang de nos ſoldats mérite autant l'attention d'un bon général que celle

qu'il employe à détruire les ennemis. Le choix d'un terrein favorable pour aſſeoir un camp, & tous les moyens capables d'en rendre le ſéjour ſalutaire ſont des objets trop importans à la conſervation des hommes pour les négliger, ſans s'attendre aux dangers les plus éminens.

J'élague de cet Ouvrage les détails des obſervations multipliées que j'ai recueillies à ce ſujet; voici le réſumé de celles qui m'ont paru les plus eſſentielles.

1°. Il faut choiſir de préférence un terrein ſec & vaſte, un peu élevé au-deſſus de la plaine, & parfaitement aéré de tous les côtés.

2°. On établira ſon camp à portée d'une riviere, d'un ruiſſeau ou des eaux les plus ſaines qu'on pourra trouver; ſi elles ſont troubles, limoneuſes, ou altérées, on les purifiera en y établiſſant des fontaines filtrantes,

ſuivant le plan & l'ordre détaillé au chapitre XVII du premier livre de cet Ouvrage : le voiſinage des bonnes eaux contribue beaucoup à la propreté & à la ſanté des troupes.

3°. On évitera ſur-tout le voiſinage des marais, des étangs, des eaux corrompues, tous les endroits ſujets à des vapeurs infectes, & tous les lieux où des troupes ont campé depuis peu de tems ; les exhalaiſons putrides qu'on y reſpire alterent les poumons, dérangent les digeſtions & font éclore dans le ſang une infinité de fievres, de fluxions & de catharres qui mettent les ſoldats hors d'état de ſervir.

4°. On fuira également tous les endroits voiſins d'une boucherie, d'un hôpital, d'une voierie, & tous les lieux où les victimes malheureuſes de la guerre ont été enſevelies. Cette multitude d'objets en putréfaction

perpétuelle répandent nuit & jour des vapeurs inévitables qu'on reſpire, & qu'on mange avec les alimens, & qui ne tardent pas à manifeſter leurs dangereuſes influences dans toute une armée, par mille maladies du genre putride le plus violent.

5°. On établira le camp dans la proximité la plus ſaine & la mieux aérée de toutes les choſes néceſſaires à l'exiſtence humaine, telles que le pain, la viande, l'eau, le bois, &c. Mais au lieu d'aſſeoir un camp à portée des boulangeries ou des boucheries, il ſeroit, je crois, bien plus ſalutaire à la ſanté d'une armée de commencer par choiſir le terrein qui réunit la plus grande ſalubrité, & d'obliger enſuite les munitionnaires à établir les boulangeries, & les boucheries dans le voiſinage le plus commode, & préférablement au-deſſus des rivieres, dans le ſol le moins ſuſ-

ceptible d'en communiquer les exhalaiſons au camp. Les eaux n'étant point altérées par le ſang des beſtiaux qu'on égorge, conſerveront leur limpidité la plus ſaine, & les vapeurs infectes du ſang & des entrailles des animaux n'incommoderont jamais les troupes, ſi on a l'attention de les établir de maniere que la direction de l'air, ou les vents ordinaires traverſent & purifient tout le camp avant de parvenir aux boucheries. Cette obſervation ſouvent négligée m'a paru trop importante pour ne pas m'y arrêter un inſtant.

6°. La cavalerie préfere avec raiſon les lieux les plus voiſins des prairies, des pailles & des fourages dont elle ne ſauroit ſe paſſer ; ainſi que la proximité de tous les objets de ſubſiſtance utile; cependant il ſeroit, je crois, poſſible d'allier tous leurs beſoins d'exiſtence avec tous les

moyens de ſanté que je viens d'établir ; quoique leur néceſſaire ſoit plus compliqué que celui de l'infanterie, il ſera toujours important à la conſervation des hommes & des chevaux de ſaiſir avec ſoin le ſol le plus favorable, le mieux aéré & le moins à portée de toute eſpece d'infections.

7°. La différence des climats ou des ſaiſons doit néceſſairement influer ſur le choix du terrein : dans un pays montagneux & froid on préférera le voiſinage des bois à celui des prairies humides ou glacées ; dans des climats brûlans, la proximité des rivieres, des fruits & des légumes ſera plus ſalutaire ; durant les froids de l'automne on recherchera les cantons les plus favorables pour ſe chauffer ou s'y mettre à l'abri des rigueurs de l'arriere-ſaiſon.

8°. Les latrines doivent être établies à un certain éloignement du

camp ; elles ſeroient moins ſujettes à répandre de l'infection ſi l'on obligeoit le ſoldat à jeter chaque fois un peu de terre ſur ſes excrémens ; elle abſorberoit entiérement ces vapeurs corrompues, qui répandent dans l'air beaucoup de putréfaction dans certain tems.

Enfin quoiqu'il ſoit phyſiquement impoſſible d'établir dans un camp tous les moyens utiles de néceſſité & de ſalubrité, il ſera toujours évident que celui où l'on ſera parvenu à en réunir le plus grand nombre, & qui, dans toutes ſortes de ſituations, poſſédera l'air le plus pur, les alimens les plus ſains, les eaux les plus limpides, les ſecours les plus prochains, &c. ſera celui qui réunira le plus parfaitement les principes reſtaurateurs de l'exiſtence humaine.

CHAPITRE VII.

Formation d'un Camp.

LORSQUE la prudence & l'obſervation ont fixé le ſol où doit s'aſſeoir un camp, que le tems eſt beau, les troupes peu fatiguées, les équipages voiſins, & les ennemis éloignés, ſa formation n'eſt pas bien longue & n'entraîne point d'inconvéniens; chaque corps ayant ſa place marquée y dreſſe ſes tentes, ſes cuiſines & ſes piquets, &c. &c. &c.

Mais lorſqu'une armée ſe trouve en marche par les vents, la pluie, la boue, &c. &c. &c. les hommes mouillés & tranſis, fatigués d'une route pénible & douloureuſe, n'arrivent ſur leur terrein que pour y éprouver de nouvelles fatigues; le ſoldat obligé, ſans ſe repoſer, de tendre ſa canonniere, loger ſes uſtenſiles, ſon havre-ſac, ſon bagage, ranger

ſes armes, dreſſer ſes cuiſines, courir ſouvent très-loin au milieu des boues pour ſe fournir de pain, de viande, de paille pour ſe coucher, de fourages pour les chevaux, &c. &c. &c. &c. arrive à peine d'une courſe qu'il faut courir à d'autres objets, ſans avoir ſeulement le loiſir de quitter une chemiſe inondée par la pluie ou par la ſueur; tourmenté à chaque inſtant par de nouveaux beſoins, il n'a ſouvent pas le tems de reſpirer ni de manger, les piquets, les détachemens, les grand'gardes, &c. ſemblent encore ſe réunir pour achever d'épuiſer ſa conſtance & anéantir le reſte de ſes forces.

Qu'on joigne à tout cela les embarras inévitables que ſe communiquent mutuellement ſoixante ou quatre-vingt mille hommes livrés à toutes les rigueurs des vents, de la pluie & des boues; les contre-tems imprévus que l'ennemi peut y ajouter en-

core, les retards des équipages quelquefois attaqués ou enlevés, & l'on n'aura encore qu'une ébauche imparfaite de tous les tracas de la formation d'un camp par des tems orageux.

Le repos même que les troupes peuvent goûter ſous la toile, couchées ſur une paille bientôt humide, quelquefois gelée ou pourrie, devient pour nos ſoldats une ſource intariſſable de douleurs, dont les moindres effets ſont de ſe réveiller le matin pâles, tranſis, gelés & roides comme des barres. Leurs membres perdent bientôt toute leur ſoupleſſe & leur agilité; le corps, ſa force; l'ame, ſa vigueur; & les douleurs, les rhumatiſmes, les dyſſenteries, les fievres d'automne qui viennent les aſſaillir, les rendent perclus de bonne heure; & il en réſulte que les hôpitaux ſe rempliſſent de malades ou d'éclopés, qui coûtent beaucoup & ne ſervent à rien.

Le petit manteau annoncé au chapitre VII du livre premier, remédieroit à la plupart de ces dangers, & l'habit-veſte, doublé d'une toile cirée, ſouple & légere, acheveroit d'en diſſiper tous les inconvéniens; le ſoldat arrivant par des tems pluvieux commence par jeter ſon manteau; l'habit-veſte empêchant la pluie de pénétter juſqu'à ſa peau, lui laiſſant les bras & le corps parfaitement ſecs, lui conſervant la totalité de ſes forces, lui laiſſe toute l'agilité néceſſaire pour agir ſans fatigue, & exhaler ſans dangers, par le travail, la ſueur ou l'humidité dont ſes porres ſont engorgés; ſa tranſpiration n'eſt plus ſupprimée par des habillemens épais ou plutôt des éponges pleines d'eau dont tout ſon corps eſt enveloppé; plus de froid, plus d'humidité, plus de maladies a redouter; par conſéquent moins d'éclopés, & moins de

malades à l'hôpital. . . . Les régimens preſque complets ſont moins fatigués de ſervice, & la vigueur des hommes plus permanente réſiſte plus facilement à tous les tracas d'un camp qu'il faut aſſeoir, & à tous les travaux qu'entraînent ſa ſécurité & ſa ſubſiſtance.

Enfin puiſque les canonnieres & la paille qui ſert de lit aux gens de guerre ne peuvent les mettre à l'abri de la rigueur des élémens, il faut donner à leur habillement une forme & une conſiſtance capables de réſiſter à leurs fâcheuſes influences, afin de conſerver la ſanté des troupes, garantir l'eſtomac, la poitrine & les membres de tous les dangers qui les menacent, & mettre l'homme en état de remplir, dans les tems les plus douloureux, tous les travaux pénibles de la guerre ; c'eſt en conſervant ſa chaleur vitale dans un habillement chaud

& ſec, que la vigueur s'endurcit au lieu de s'éteindre, & que la conſtitution ſe fortifie au lieu de s'anéantir.

L'importance de ce chapitre exigeroit peut être encore nombre d'obſervations eſſentielles, mais pour n'ébaucher qu'un ſeul volume, je ſuis forcé à regret de reſtreindre toujours la multiplicité des détails.

CHAPITRE VIII.

Propreté des Camps.

La *malpropreté* eſt le premier principe de la putréfaction ; un corps couvert d'ordure eſt bientôt attaqué de boutons de gale ou d'autres éruptions cutanées : par la même raiſon un camp malpropre ne tarde pas à être atteint du ſcorbut, de fievres, ou de

maladies du genre putride : chaque corps poſſede la faculté de recevoir les influences de tous les objets qui l'environnent ou qui le touchent, & de ſe pénétrer des principes ſalutaires ou nuiſibles qu'ils exhalent ſans ceſſe.... Si les camps infectés d'ordure ont ſouvent produit tant de fâcheuſes épidémies, le ſeul moyen de les éviter c'eſt d'y maintenir toujours la propreté la plus rigoureuſe, tant dans l'intérieur des tentes, que dans leurs environs. Il faut avoir été témoin de toutes les maladies cruelles qu'éprouve tôt ou tard une armée ſale, entaſſée dans des camps marécageux ou malpropres, pour apprécier tous les avantages qui réſultent d'une propreté ſoutenue.

La claſſe militaire la plus expoſée aux épidémies ſcorbutiques ſont les marins, qui toujours entaſſés l'un ſur l'autre, ſe ſaliſſent & s'empoi-

ſonnent mutuellement, faute de pouvoir purifier l'air qu'ils reſpirent, ni renouveller la fraîcheur de leur ſang, par des alimens frais & ſalutaires. Le célebre capitaine Cook, convaincu que la ſeule malpropreté intérieure & extérieure du corps humain engendroit cette corruption marine, ou plutôt cette lepre épidémique, ne trouva d'autre moyen d'en garantir ſon équipage qu'en preſcrivant ſur ſon bord la propreté la plus rigoureuſe, & en donnant à tous ſes gens des légumes frais dont il avoit embarqué une abondante proviſion; ces deux moyens très ſimples eurent tant de ſuccès que, durant un voyage de mer de pluſieurs années, il ne perdit qu'un ſeul homme, encore fut-ce par ſa propre imprudence.

Pour maintenir dans un camp la propreté la plus ſalutaire, il faut ne ſouffrir jamais de malade dans les

canonnieres,

canonnieres, & dès qu'un homme eſt hors d'état de continuer ſon ſervice, l'envoyer à l'hôpital, ou à l'ambulance juſqu'à ſon parfait rétabliſſement ; les vapeurs & la tranſpiration qu'exhalent un corps ſouffrant affoibliſſent & énervent ceux qui couchent auprès de lui, les ſurchargent d'un ſoin toujours mal rempli qui nuit autant au bien du ſervice qu'à la ſanté de ſes camarades ; d'ailleurs l'incertitude où l'on ſe trouve de ſavoir ſi un tel homme ne couve pas une maladie épidémique ou contagieuſe doit décider tout officier prudent à ne ſouffrir dans ſa compagnie que des hommes ſains & bien portans, & à ſéparer promptement tous ceux dont les forces ou la ſanté éprouvent une altération évidente.

L'attention d'un bon général à n'établir ſon camp que dans des lieux voiſins des villages pourvus de

paille, contribue beaucoup à maintenir la propreté & la ſanté des troupes ; c'eſt en renouvellant ſouvent cette paille ſeche, deſtinée à ſervir de lit aux ſoldats & aux cavaliers, qu'on prévient cette foule de maladies, qu'un terrein mouillé & une paille humide ou à demi-corrompue n'y font naître que trop ſouvent ; la tranſpiration, cette exhalaiſon inſenſible dont notre exiſtence a continuellement beſoin pour ſe dépouiller du ſuperflu des alimens ou boiſſons, ne peut-être ſupprimée & engorgée dans le corps, ſans y produire les accidens les plus graves & les plus difficiles à guérir. C'eſt contre les maladies qui en ſont les ſuites que les reſſources les plus actives de la médecine ont ſi ſouvent échoué ; c'eſt donc avec raiſon qu'un général prudent évitera toutes les cauſes qui ſuppriment cet écoulement perpétuel ſans lequel la

force & la ſanté ſe perdent ſans retour.

La proximité des greniers du payſans les mieux pourvus en paille mettra une armée à l'abri de tous ces dangers, pourvu qu'on prenne vis-à-vis du cultivateur intéreſſé toutes les précautions utiles pour l'empêcher de détourner ou vendre une production néceſſaire à la ſanté des troupes.

Il ſera très-utile d'établir les *cuiſines* à un éloignement du camp aſſez conſidérable pour que les fumées ne puiſſent remplir les tentes de fumée ſuffoquantes, qui nuiſent beaucoup à la vue & aux autres organes de la reſpiration ; les poumons, déſagréablement affectés par ces vapeurs incommodes, perdent tout le reſſort que leur communique une air élaſtique & pur, & la digeſtion même en ſouffre beaucoup, lorſque cette incommodité ſe prolonge. On veillera

à ce que les ordures des cuiſines ſoient jetées à une certaine diſtance des canonnieres pour en éloigner toutes les ordures corrompues, qui par leur réunion ne peuvent que rendre l'air mal-ſain.

Un objet de propreté qui mérite encore plus d'attention, c'eſt l'établiſſement des latrines ou foſſes deſtinées en campagne à recevoir les excrémens des troupes; les vapeurs infectes quelles exhalent, ſur-tout pendant l'été, m'ont paru ſouvent très-nuiſibles à la ſanté des hommes; & je crois qu'on pourroit leur donner plus de ſalubrité en les conſtruiſant 1°. à une diſtance un peu plus éloignée du camp; 2°. en faiſant les foſſes plus profondes, afin qu'elles euſſent toujours quatre ou cinq pieds de terre au-deſſus des matieres lorſqu'on les comble; 3°. en obligeant chaque ſoldat ou cavalier à jeter un peu de

terre ſur ſes excrémens, pour pomper ſur le champ la plus grande partie des vapeurs qu'ils exhalent ; 4°. en les faiſant combler & clorre tous les huit jours, afin que les matieres, n'ayant pas eu le tems d'éprouver une putréfaction totale, ne puiſſent jamais répandre d'infection dangereuſe ; 5°. en rétablir de nouvelles dans le voiſinage des premieres ſuivant les mêmes principes. On réuſſira encore plus parfaitement à éloigner toutes exhalaiſons corrompues, ſi la ſituation du camp a permis d'établir les latrines ſous le vent, de ſorte que la direction des vents ordinaires traverſe tout le camp avant d'arriver aux latrines, & puiſſe en emporter les vapeurs ſans incommoder une armée.

Lorſque, malgré toutes ces précautions utiles, on éprouve encore dans un camp des odeurs déſagréa-

bles, il ſera très-avantageux de faire rougir dans chaque compagnie un morceau de fer ou un caillou, & d'y verſer deſſus du vinaigre : cette opération ſi ſimple, réitérée de diſtance en diſtance, ſuffira pour écarter & diſſiper toutes les infections poſſibles & purifier l'air des tentes ou des canonnieres, de maniere à lui rendre cette élaſticité tonique, ſi néceſſaire à la ſanté & au mouvement de tous nos organes ; au défaut de vinaigre on pourra brûler de tems à autre quelque pincées de poudre à canon, mais le vinaigre vaut beaucoup mieux ; & je conſeillerois à tout officier prudent d'en avoir toujours une petite proviſion en campagne.

La proximité des eaux limpides, la facilité de les rendre telles par des baſſins où fontaines filtrantes, annoncées chapitre VII livre premier (lorſquelles ſont bourbeuſes), & les

autres détails de propreté connus & mis journellement en uſage, concourront efficacement à la propreté des camps, lorſque réunis à tous ceux que nous venons d'expoſer, on veillera ſoigneuſement à ce que l'exécution en ſoit toujours remplie avec exactitude.

Enfin un dernier moyen de purifier l'air d'un camp, c'eſt d'en changer ſouvent la poſition; quelques ſoins que l'on prenne à faire obſerver la propreté la plus rigoureuſe, il eſt encore impoſſible qu'un terrein ſur lequel des milliers d'hommes ont été entaſſés, & la maſſe d'air qui les environne ne ſoient bientôt corrompus par la totalité des vapeurs humaines que les corps exhalent ſans ceſſe, par celle des chevaux & autres animaux qui ſaliſſent un camp, & par une infinité de cauſes étrangeres qu'on ne peut ſouvent prévoir ni éviter: dès

qu'on s'appercevra qu'une odeur forte commence à gagner l'intérieur d'un camp, on anéantira tout d'un coup la cauſe de tant de maladies en décampant ſur le champ pour aſſeoir ſon camp à une lieu delà. C'eſt un moyen très-sûr qu'on devroit moins négliger lorſque la ſituation des armées permet d'en faire uſage.

L'expérience a prouvé que les armées qui ont changé le plus ſouvent la poſition des camps ont éprouvé beaucoup moins de maladies que celles qui habitoient long-tems le même ſol, quoiqu'il ſoit impoſſible de fixer combien des troupes peuvent reſter ſur le même terrein ſans danger; la regle la plus certaine ſeroit d'obſerver le premier inſtant où la terre, l'eau ou l'air ſont empreints d'une odeur molle ou fétide, qui annonce la premiere altération de leurs principes élémentaires; juſqu'à

ce moment, facile à connoître par tout obſervateur attentif, on peut reſter ſur le même terrein ſans avoir à redouter jamais aucun inconvénient pour la ſanté humaine.

En un mot tout ce qui touche le corps humain, & pénetre l'intérieur de l'eſtomac, de la poitrine, des entrailles, &c. &c. &c. doit réunir tous les principes ſalutaires d'une propreté reſtaurante : autant la corruption quelconque des élémens énerve & détruit l'homme, autant la pureté de tout ce qui le touche le conſerve & le fortifie.

CHAPITRE IX.

Purification des Camps.

Des variations des tems ſubites & inévitables, des exhalaiſons im-

prévues, des ſituations mal-ſaines, qui n'offrent que des dangers à choiſir, quelquefois même des circonſtances fâcheuſes, ou des poſitions néceſſaires aux ſuccès des armes, &c. &c. &c. obligent très-ſouvent à aſſeoir un camp dans des lieux marécageux ou infectés, & à y prolonger un ſéjour dangereux à la ſanté des troupes; l'air corrompu qu'on y reſpire gâte les alimens, pénetre les poumons, l'eſtomac, les viſceres, infecte le ſang, & corrompt tous les principes de l'exiſtence humaine.

Lorſqu'un général habile n'aura pu, ſans courir de dangers éminens, éviter de camper ſur un ſol infecté ou qui tend à le devenir, il détruira en grande partie les influences mortelles qui s'y rencontrent, en faiſant ramaſſer quantité de bois ou de plantes aromatiques, telles que *thin*, *romarin*, *ſerpolet ou lavande*, &c. &c.

Il faut dans l'intérieur & aux environs du camp, en conſtruire des monceaux pour en former des feux aromatiques qu'on fera brûler lentement en y jetant par intervalles des filets d'eau de ſource ou de riviere ; l'action dévorante des feux conſumera toutes les infections du ſol, & les vapeurs ou nuages aromatiques que produiront les filets d'eau dont on les aura tempérés, purifieront toute la malignité de l'air & lui rendront une grande partie de ſon élaſticité ſalutaire.

On augmenteroit encore plus ſa force tonique en jetant dans les feux du bon vinaigre ou de la poudre à canon ; mais comme ces deux productions ſont trop néceſſaires en campagne pour les prodiguer ſans raiſon, on doit en réſerver l'uſage pour ces tems douloureux où regnent des épidémies contagieuſes & mortelles.

Ces exhalaiſons aromatiques ſont un ſecours très-puiſſant contre les froids rigoureux d'une campagne qui s'ouvre, & ſur-tout contre les pluies de l'automne qui ſupprimment la tranſpiration, & égorgent toutes les fonctions vitales. Les foſſés au tour des tentes, les fumigations réitérées, & les feux établis dans les camps ſuffiſent pour en prévenir les dangers & conſerver aux gens de guerre cette ſoupleſſe, cette activité & cette vigueur martiale qu'on ne peut trouver réunies que dans des corps mâles, jouiſſant de toutes les facultés néceſſaires à une parfaite exiſtence.

CHAPITRE X.

Corriger l'influence des climats.

La conſtitution militaire de tous les états de l'Europe oblige le plus ſouvent à faire tranſporter les troupes d'un climat chaud à un pays glacé ; du ſein des pleines riantes au fond des montagnes les plus eſcarpées, & d'une province tempérée au ſol brûlant des extrémités de la terre ; ces tranſitions ſubites qui bouleverſent dans un ſeul inſtant la température, les alimens, les boiſſons, la tranſpiration, & toutes les fonctions vitales des troupes qui les éprouvent, alterent leur conſtitution & conſomment beaucoup de monde, parce qu'on ne prend pas les précautions néceſſaires

pour ſe garantir des maux qui en ſont les ſuites. Eſſayons quelques obſervations ſur ce ſujet important à la ſanté des troupes.

Des qualités de l'air, des eaux, du ſol plus ou moins échauffé du ſoleil, des influences du climat, des alimens, des boiſſons, du vêtement, des mœurs, des bâtimens, &c. &c. réſulte la conſtitution phyſique & morale de ſes habitans; lorſque ſes productions éprouvent des qualités extrêmes, en chaud ou en froid, en ſéchereſſe ou humidité, &c. &c. &c. Ceux qui en uſent habituellement, accoutumés à leur influence, y ſont preſque tous inſenſibles; mais dix mille hommes qu'on tranſporte des glaces d'Allemagne au ſein des foyers brûlans de l'Amérique y ſont à peine débarqués qu'ils ne tardent pas à reſſentir dans tout le corps un embrâſement général qui les deſſéche, les

conſume, fait bouillir leur ſang dans leurs veines & en fait périr près d'un quart.

La cauſe premiere de ces maladies locales une fois connue, il ſeroit facile d'aſſigner le régime le plus propre à les anéantir, ou du moins à en diminuer les violens effets, en corrigeant par le genre de vie, le vice du climat qui fait naître tant de maladies épidémiques; les expériences qu'on en a faites avec le plus grand ſuccès méritent d'être connues & approfondies.

Les troupes qui paſſent d'un pays chaud, comme l'Eſpagne, la Provence, l'Italie, dans les climats froids, tels que la Suede, l'Allemagne ou le Dannemark, éprouvent moins de dangers des rigueurs du froid, qui ſupprime leur tranſpiration, pourvu qu'on ait la précaution de donner à chaque ſoldat ou cavalier un bon

gilet de laine & des guêtres doublées. Les hommes robuſtes dont le ſervice exige de l'activité & des fatigues, ſont moins ſenſibles à l'action du froid qu'à celle d'une chaleur dévorante ; cependant lorſqu'on les fera paſſer ſubitement du chaud au froid, il ſeroit avantageux de connoître l'influence qui y domine pour la corriger. Si c'eſt en Flandre ou en Hollande, où le terrein eſt humide, les eaux croupiſſantes, le pays mal-ſain, le ciel couvert de brouillards, où les quatre élémens ſont à demi-corrompus, il ſera très-utile de faire infuſer de la menthe ou de la cannelle dans l'eau du ſoldat afin d'en détruire les qualités crues, indigeſtes & putrides; s'il étoit même poſſible de leur diſtribuer de tems en tems du vin ou de l'eau-de-vie, leurs conſtitutions ſeroient moins altérées.

C'eſt dans ces climats froids &

nébu'eux où l'uſage de la pipe eſt ſalutaire pour déroger la pituite & le ph'egme que le défaut de tranſpiration & d'autres cauſes produiſent ; autant elle eſt pernicieuſe dans les pays chauds où l'on tranſpire trop, autant elle eſt néceſſaire dans les cantons humides ou glacés : on doit donc en faire diſtribuer ſouvent aux troupes qu'on y tranſplante pour les rendre moins ſenſibles aux influences d'un nouveau local.

Les régimes alimentaires doivent y être généralement chauds ; l'uſage modéré du vin & du thé, & des viandes plutôt rôties que bouillies eſt le plus propre à y maintenir la ſanté.

L'excès de la bierre, du laitage, des fromages, & de toutes les boiſſons aqueuſes, des viandes froides & humides doit être défendu au ſoldat ; ils doivent s'y habituer par degrés & non pas ſe livrer en-

tiérement à un genre de vie totalement oppoſé à celui qu'ils avoient auparavant.

Enfin l'exercice, les manœuvres & les autres travaux militaires doivent être employés avec plus ou moins de vivacité pour tempérer le froid ou l'humidité qu'on y éprouve & rétablir par des mouvemens ſalutaires une tranſpiration que tant de cauſes concourent à ſupprimer.

Lorſque les troupes ſont tranſportées des plaines riantes dans des montagnes arides, elles éviteront d'y boire des eaux de citernes pour préférer celles des ruiſſeaux ou des fontaines limpides, & pourront faire uſage avec ſuccès de ce qui vient d'être annoncé ci-deſſus lorſque le pays eſt humide.

Si d'une province froide ou tempérée les troupes ſont obligées de paſſer dans des climats brûlans, tels

que l'Amérique, ou les grandes Indes, elles éprouveront des dangers & des maux d'autant plus violens que la chaleur invite à s'y livrer aux vins, aux liqueurs & aux femmes; les pleuréſies, véroles, & ſur-tout ces fievres inflammatoires, dont la plupart des étrangers ſont atteints, ſont les maladies ordinaires d'un pays de bithume & de ſoufre, où l'ardeur du ſoleil calcine toute la nature.

C'eſt en arrivant dans ces contrées dévorantes, que l'officier & le ſoldat doivent s'abſtenir totalement de liqueurs & de femmes, s'ils deſirent n'être pas bientôt victimes de quelque maladie inflammatoire; à peine les hommes y ſont-ils débarqués que tout leur corps eſt dans un état de fermentation inévitable: les porres prodigieuſement dilatés durant la chaleur ſont douloureuſement reſſerrés ſoir & matin par les roſées ou les

vents frais qui y regnent à des heures marquées, & les variations ſubites de l'air y occaſionnent mille maladies, la plupart mortelles.

Le régime le plus propre à les éviter, c'eſt d'être aſſez ſobre pour n'engendrer aucune fievre putride . . . ; de ne ſe livrer qu'avec beaucoup de réſerve aux ſucreries, boiſſons, thé & café & autres productions du climat ; d'éviter comme un vrai poiſon corroſif toutes liqueurs ſpiritueuſes quelconques, telles que le tafia, le rhum, le rack, le punch fort, &c. juſqu'à ce que l'on ſoit accoutumé aux influences du pays, & éprouvé la premiere criſe qu'il occaſionne preſque ſur tous les individus qui y paſſent ; d'y faire un grand uſage des boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes, telles qu'eau d'orge, limonade ou orgeat ; ſe baigner tous les jours avant le dîner, & ne pas ſortir long-tems

après le ſoleil couché, pour éviter le ſerein, & cette roſée toujours dangereuſe, ſource d'une infinité de maux dont les plus légers ſont de faire perdre les dents & les yeux.

On évitera d'y exercer de nouvelles troupes durant la chaleur ; les travaux doivent y être plus modérés, les habillemens plus légers, les boiſſons fraîches plus abondantes ; ce régime qu'il eſt très-avantageux de faire ſuivre eſt le plus propre à prévenir cette fougue impétueuſe d'un ſang exalté, qui entraîne l'homme à ſe livrer à la premiere créature qui s'offre à ſes regards ; leurs contenances lubriques, favoriſées par la vive chaleur du climat & l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, y ſacrifient le grand nombre de victimes qui n'ont pas ſu ſe mettre à l'abri de leur impudicité meurtriere par un régime propre à tempérer le ſang ; je crois devoir ajouter ici que

tout homme qui s'y livre aux liqueurs ou aux femmes eſt bientôt un homme perdu. Eût il fait le ſerment ou le vœu de n'en goûter la douceur que du bout du doigt, ſi ce fatal poiſon a touché une fois le bord de ſes levres, ou que la complaiſance l'ait engagé à de nouveaux plaiſirs, il ne pourta plus réſiſter à l'attrait d'un charme qui va dans peu de tems conſumer ſa force & détruire ſon exiſtence, ou lui laiſſer au moins les regrets les plus douloureux.

Les alimens doivent y être rafraîchiſſans, beaucoup de fruits fondans, de légumes frais & de racines aqueuſes, les viandes tendres & jeunes, & les repas pris avec ſobriété, ſur-tout dans les commencemens qu'on y arrive : l'uſage du ris aux Indes & des patates en Amérique offrent une bonne nourriture pour le

ſoldat qui ſoutient & prévient une tranſpiration trop abondante.

Dans le petit nombre des officiers européens qui ont fait uſage des précautions & du régime que nous venons d'annoncer, nous ne pourrions pas en citer un ſeul qui ait été victime des influences d'un climat trop chaud de l'Amérique ou des Indes; tous ceux que la mort y a enlevés n'ont jamais été moiſſonnés que par les ſuites de quelqu'imprudence avouée & reconnue : Nous invitons donc avec confiance tous ceux qui peuvent y paſſer déſormais à ne pas négliger des moyens utiles & certains de conſerver une parfaite ſanté aux extrémités de la terre, & de ſauver parmi leurs ſoldats une infinité de jeunes gens, les trois quarts victimes de l'"ignorance, qui ſe plongeant dans tous les excès agréables que ces contrées peuvent offrir, ſont

bientôt conſumés par l'action dévorante & incendiaire qui épuiſe leur conſtitution & anéantit leur exiſtence ; éviter en un mot tout ce qui tend à enflammer le ſang & ne faire uſage que de ce qui peut le tempérer & le rafraîchir, tel eſt le principe le plus certain de conſerver une ſanté ſolide au centre des pays brûlans, & de ne pas augmenter le nombre immenſe des malheureuſes victimes qui ont été ſacrifiées ſous les coups meurtriers des alimens échauffans, des liqueurs incendiaires, & des femmes corrompues.

J'ai bien du regret que les bornes de ce petit Ouvrage m'empêchent d'offrir à ce ſujet une multitude de détails intéreſſans dont je ne puis ébaucher ici qu'une eſquiſſe très-abrégée.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Maladies de l'Ame.

DES peines de famille, la perte d'un frere ou d'un ami cher, l'ennui, le regret d'être trop long-tems éloigné de ſa patrie, les influences ſourdes d'un climat nouveau, d'alimens, de boiſſons, d'habitudes étrangeres, une bleſſure, la perte des forces, le déſeſpoir de ne pas ſe rétablir, &c. &c. & nombre d'autres accidens trop longs à détailler ici, contribuent ſouvent à énerver la ſanté, & à faire éclore diverſes maladies de l'ame, qui produiſent preſque toutes l'effet inévitable de détruire en peu de tems notre conſtitution phyſique : l'heureux mortel à qui tant de cauſes dou-

loureuſes n'ont jamais altéré la vigueur, ni dérangé les organes, ſent bien, compare bien, juge bien, & agit bien; ceux dont les forces ſont épuiſées & les organes affoiblis, ſentent mal, comparent mal, jugent mal & agiſſent mal : ces maladies ſont plus cruelles pour le ſoldat que pour l'officier, c'eſt pour le premier que ſemblent ſe multiplier chaque jour toutes les peines & les douleurs de la guerre, c'eſt auſſi celui qui, à nombre égal, en offre le plus de victimes.

On en reconnoît les premieres atteintes à une foibleſſe générale dans tout le corps: la tête peſante, les yeux éteints, ſouvent fixés ſur le même objet, le dégoût, l'inſomnie, la pâleur & un penchant invincible à s'attacher de préférence à tout ce qui entretient la mélancolie & la douleur de l'ame : la peine & le reſſerrement

de tous les organes intérieurs vicie la digeſtion, appauvrit le ſang, deſſéche la machine, & jette le plus ſouvent dans l'éthiſie ou la conſomption &c. &c. Ces maux ſont quelquefois d'autant plus cruels qu'un homme d'honneur penſe ſouvent que le devoir & ſa réputation lui ordonnent d'en cacher le principe, & de ni faire aucun traitement; l'obſtination qu'il montre à déſavouer la cauſe qui le conſume, oppoſe des obſtacles inſurmontables à ſon rétabliſſement.

L'ame affligée détruit le corps, comme le ver ronge le bois; cette comparaiſon du plus ſage des rois de Judée (1), eſt auſſi juſte au phyſique qu'au moral.

La guériſon des maladies de l'ame qui ont pour principe une cauſe phy-

(1) « Triſtus animus exſiccat & rodit » oſſa ſicut & vermis lignum. *Salomon.*

ſique, doivent ſe guérir par les remedes qui fortifient le corps, le ſang, les nerfs & tous les organes phyſiques : de la diſſipation, un exercice agréable, l'éloignement des objets qui l'ont fait naître, des alimens, des boiſſons reſtaurantes, & ſi tout cela eſt inſuffiſant, les voyages ou le changement d'air...., tels ſont les principaux moyens d'en prévenir les ſuites fâcheuſes : tout ce qui met en jeu nos organes multiplie nos ſenſations, dilate tous les agens de la reſpiration & de la digeſtion, favoriſe la nutrition, augmente toutes les humeurs vitales, accroît les forces, fécondant les ſources de la ſenſibilité humaine ſur d'autres objets intéreſſans, offre ſans ceſſe des ſujets propres à nous diſtraire.

Quant aux maladies de l'ame, qui ont pour principe une cauſe morale purement médiative, comme la perte

d'un ami cher, ou des peines de famille, elles ſont très difficiles à guérir, ſur-tout dans les ſujets ſenſibles ou nerveux. Leur penchant invincible à s'affecter vivement, à refuſer toute conſolation, & à ſaiſir avec un empreſſement douloureux tout ce qui entretient ou rappelle le ſouvenir de leurs peines rend leur état très-affligeant, & quelquefois incurable ; on parviendroit plus ſouvent à les ſoulager & à les guérir en oppoſant à des peines violentes, des paſſions douces ou des ſentimens affectueux ; c'eſt dans ces triſtes occaſions que les charmes de la plus tendre amitié verſent un baume conſolateur ſur une ame rongée de douleur ; que la muſique, les jeux, les ſociétés deviennent des calmans néceſſaires ; que les promenades, la chaſſe, ou des voyages agréables contribuent à diſtraire, & à faire oublier

la cauſe morale dont on eſt vivement affecté.

Ces genres de maladies ſont très-rares chez le ſoldat ; les détails multipliés du ſervice, leurs fatigues, leur maniere même de voir, de ſentir & de juger, les rend preſque toujours inſenſibles aux malheureux événemens de la guerre ; c'eſt donc principalement pour la ſanté de MM. les officiers que je viens d'expoſer pluſieurs affections douloureuſes qui jettent leur ame dans l'inertie, & leur corps dans l'épuiſement lorſqu'ils négligent les moyens d'en détruire les effets dangereux.

Mais un genre de maladie morale plus ordinaire parmi les troupes, c'eſt lorſqu'ayant eſſuyé des revers, & ne voyant devant elles que des déſaſtres, ou de nouvelles infortunes à éprouver, elles tombent dans la triſteſſe & le découragement... Dès-lors la

plupart des ſoldats timides feignent ſouvent d'être malades, préférant aller à l'hôpital plutôt que de courir de nouveaux dangers, ou des fatigues plus accablantes; les uns ſe plaignent de douleurs intérieures, d'autres d'être éclopés ou boiteux, quelques-uns de dyſſenterie, quelqu'autres d'inflammation ou d'oppreſſion de poitrine; j'en ai beaucoup vu durant les dernieres campagnes, qui feignoient de tomber du haut-mal, pour ſe faire renvoyer ſur les derrieres de l'armée; mais un aide-major de cavalerie ſe doutant du ſtratagême, ſaiſit l'inſtant où l'un de ſes cavaliers s'en diſoit atteint; il ſe fit allumer une chandelle & ayant annoncé à toute la compagnie qu'un très-habile médecin qu'il avoit conſulté lui avoit indiqué deux moyens certains de guérir cette maladie, il ſortit froidement un bâton de cire d'Eſpagne de ſa poche, fit dé-

couvrir à nud le ventre du cavalier en convulſion, & ayant bien allumé ſa cire d'Eſpagne lui en fit couler un large cachet bien enflammé ſur la peau du ventre; la brûlure parut ſi vive au prétendu épilétique qu'il ſortit ſubitement de ſon évanouiſſement convulſif pour éteindre la cire enflammée, & ſe plaindre de la rigueur du remede. L'aide-major enchanté du ſuccès de ſon taliſman, lui demanda s'il ne ſentoit plus rien : Il répondit que non, & qu'il n'éprouvoit d'autre douleur que celle du cachet. « Mes enfans, s'écria l'officier à ſa » troupe, je ſuis ravi de voir que le » remede de mon médecin ſoit auſſi » ſalutaire; il m'en a indiqué un ſe- » cond qu'il m'aſſure être encore » plus sûr lorſque celui-là ne réuſſit » pas promptement; c'eſt de faire » rougir le bout d'un piſtolet d'arçon » & de l'appliquer tout rouge ſur

» le nombril de ceux qui tombent du » mal caduc ; je vous ordonne d'en » tenir toujours un dans le feu prêt » à ſervir afin que je puiſſe l'em- » ployer ſur le premier qui ſera at- » teint de cette maladie ». Le feu fut allumé, le piſtolet y fut placé pluſieurs jours, & depuis ce moment il n'y eut plus aucun cavalier malade du haut-mal, n'y d'aucune feinte indiſpoſition, tant ils craignirent l'expérience annoncée.

Ces moyens ſalutaires confirmés par pluſieurs faits du même genre, que l'illuſtre Boerhaave employa dans divers hôpitaux, pour détruire des maladies où la ruſe avoit plus de part que la douleur, nous démontrent avec évidence que la plus forte de toutes les affections morales eſt la *crainte* ; & puiſqu'une ame agitée par différentes paſſions cede à coup ſûr à celle qui eſt la plus dominante,

un officier de génie réuſſira toujours à diſſiper le découragement & les maux ſimulés de ſa troupe, en oppoſant la crainte d'une douleur très - vive à celui qui ſera ſujet à l'abattement ou à toute autre maladie d'une ame foible & puſillanime.

La premiere frayeur diſſipée, il ſera prudent d'adoucir les cauſes qui en ſont le principe, & d'accorder aux ſoldats tous les rafraîchiſſemens & le repos que les opérations de la guerre peuvent permettre ; ſans quoi les hommes ne tarderoient pas à éprouver réellement nombre de maladies inflammatoires ou épidémiques : il faut les fortifier par un léger *ſurcroît d'alimens*, par de l'oxierat aux plus échauffés, les ranimer par des paroles flatteuſes & conſolantes, leur faire toujours entrevoir la fin de leurs peines ſous les lauriers de la victoire, les traiter dans les travaux périlleux

comme des enfans chéris, reſtituer aux corps toute leur vigueur, & à l'ame toute ſon énergie, tels ſont les principaux moyens d'en détruire les cauſes premieres, & d'en eſpérer la ſanté la plus conſtante.

Combien de bons officiers vont s'élever contre moi pour me dire que les grandes opérations de la guerre ne permettront jamais d'entrer dans des détails ſi minutieux, & que le tems employé à la ſanté des troupes ſeroit perdu pour les travaux militaires. Oſerai-je leur demander à mon tour quels ſervices ils peuvent attendre d'une troupe exténuée de fatigues, & dont les forces ſont épuiſées & le courage éteint? N'eſt-il pas plus avantageux de mettre en uſage tous les moyens capables de fortifier le corps & l'ame du ſoldat? Et ne ſavons-nous pas que les officiers diſtingués qui ont fait les plus grandes actions,

n'ont jamais négligé tous ces objets ; qui quoique petits en apparence, vus iſolés, contribuent par leur enſemble à décider les ſuccès brillans.

L'expérience n'a t elle pas toujours démontré que rien ne donne plus de courage & de valeur que le ſentiment intérieur de la force & de la ſanté? On peut avoir une ame intrépide, mais ſans la force du corps on ne réuſſira jamais. Le ſentiment de la foibleſſe rend l'homme lâche & poltron, ſon regard incertain, ſa démarche timide, ainſi tout ce qui tend à conſerver & accroître les forces humaines doit être ſaiſi avec empreſſement par tous les officiers inſtruits, qui ſentiront que leur avancement & leur honneur dépendent ſouvent de la vigueur des hommes qu'ils commandent, & que leur réputation militaire dépend toujours de la ſanté de leurs ſoldats.

CHAPITRE XII.

Maladies du pays.

Cette maladie de l'ame qui conſiſte dans un deſir violent de revoir ſa patrie, attaque préférablement les jeunes gens qui ayant été accoutumés à un peu d'aiſance & de liberté dans leurs familles, s'enrôlent par dépit ou par crainte : ils commencent par faire une route où la joye bruyante & la bombance les enivre ou les étourdit; mais à peine arrivés à la garniſon ou à l'armée, la diſcipline des troupes, l'obéiſſance auſtere, les punitions ſéveres, l'ennui, le chagrin, le changement d'alimens, de boiſſons, d'habitudes, de climats. ...; le défaut de parens, d'amis ou des gens qui s'in-

téreſſent à eux, &c. &c. &c. ſont autant de motifs qui viennent en foule déchirer leur cœur & les plonger dans un abbatement douloureux; la triſteſſe & l'angoiſſe s'emparent alors de leur ame, & les entraînent bientôt au déſeſpoir ou à la mort, ſi l'on ne s'empreſſe d'y remédier.

Cette maladie qui par des raiſons ſemblables attaque quelquefois d'anciens ſoldats, ne peut avoir dans ſon principe de plus puiſſant palliatif qu'une diſſipation agréable : qu'un officier s'intéreſſe beaucoup à ceux qui en ſont atteints, raſſure leurs craintes, diſſipe leur triſteſſe, leur donne pour camarades pluſieurs bons vivans, bien réjouis, qui ne les laiſſent jamais ſeuls, & ſoient chargés de les égayer, les traiter avec douceur, indulgence & bonté, leur alléger toutes les fatigues du ſervice, ne les y ſoumettre que par degrés : tels ſont les remedes les

plus propres à détruire cette affection morale qui ſe multiplie quelquefois au point d'alarmer les généraux par les déſertions fréquentes quelles occaſionnent ſouvent.

Lorſque ces moyens ſont inſuffiſans, il faut leur promettre qu'on les enverra au pays du moment ou l'armée aura pris ſes quartiers d'hiver; c'eſt l'unique palliatif qui puiſſe adoucir leur triſteſſe & prévenir leur déſertion.

L'inſtant arrivé s'ils perſiſtent à vouloir partir, il ſeroit peut-être plus avantageux de les envoyer quelques mois au pays, que de les retenir en campagne, pour éviter l'épidémie contagieuſe de cette affection de l'ame.

Si l'on s'apperçoit que cette maladie attaque beaucoup de ſoldats en peu de tems, avant quelle prenne trop d'empire ſur leur eſprit, & ne devienne générale par contagion il

ne reſte plus d'autre reſſource que la crainte d'un remede très-douloureux qu'on déclareroit immanquable, tel qu'un fer rouge appliqué ſur le ventre ou d'autres moyens du genre de ceux que nous avons détaillés au chapitre précédent : c'eſt à la prudence des généraux à imaginer ceux qui leur paroîtront les plus convenables aux ſujets, au tems, & aux lieux, en évitant tous ceux qui tendent à la deſtruction des organes ou à l'anéantiſſement des hommes (1).

---

(1) Le général Praxin conduiſoit un corps de Ruſſes ſur le Rhin, en 1733 ; s'étant apperçu que le regret de s'éloigner de leur pays en faiſoit tomber chaque jour cinq ou ſix cents malades de mélancolie, il fit dire le ſoir à l'ordre que les premiers qui ſe trouveroient malades ſeroient enterrés vifs ; cette punition ayant été exécutée le lendemain ſur deux ou trois, il n'y eut plus un ſeul mélancolique dans toute l'armée.

CHAPITRE XIII.

Préſervatif des maladies contagieuſes.

LORSQU'UNE épidémie quelconque ſe manifeſte dans une armée, il faut en extirper les racines dès leur naiſſance, en ſéparant promptement ceux qui ſe portent bien; mais comme ce ſont ordinairement des ſoldats en pleine ſanté qui conduiſent leurs camarades malades à l'hôpital, il eſt important à la conſervation des premiers, de ſe laver trois fois par jour les mains & ſur-tout le viſage, le nez & la bouche avec du bon *vinaigre*, comme l'antiméphytique le plus puiſſant pour repouſſer la malignité des vapeurs épidémiques ou contagieuſes : les Romains convaincus de la

grande vertu de cet antidote ne marchoient jamais ſans en être abondamment pourvus ; & je ſuis certain que les épidémies ou les maladies inflammatoires qui attaquent ſi ſouvent nos armées, ſeroient infiniment plus rares & moins meurtrieres, ſi l'on en faiſoit uſage comme eux, ſoit en oxierat pour purifier les eaux ou rafraîchir les entrailles, ſoit en vapeurs, pour purifier toutes les corruptions d'un camp, & anéantir dans ſon principe tout ce qui tend à la putréfaction.

Il ſeroit abſolument néceſſaire d'obliger tous les hommes employés à accompagner ou ſervir les ſoldats atteints de maladies épidémiques de purifier ſouvent leurs habits à la fumigation des plantes aromatiques, telles que thim, romarin, genievre, lavande &c. &c., ou de les expoſer à la vapeur du vin ou du vinaigre verſé

ſur des pierres preſque rougies dans un bon feu ...; ce ſont ſur-tout les habits de laine qui boivent le plus de ces miaſmes corrompus, qui multiplient la contagion, & qui exigent par conſéquent une fumigation plus exacte dont nous parlerons ailleurs plus au long.

Les dyſſenteries cauſées par des chaleurs trop vives, des fatigues échauffantes, qui rendent le ſang & la bile très-âcres, ſont preſque toujours épidémiques dans une armée; ces accidens ſont d'autant plus dangereux, qu'elles ſe compliquent ſouvent avec des fievres d'accès, des fievres malignes, des fievres putrides, ou d'autres cauſes inflammatoires.

Le grand remede pour détruire dans ſon principe cette terrible maladie qui emporte beaucoup de monde, c'eſt d'abord une doſe légere *d'émétique*, & le grand uſage de

fruits fondans, tels que *raiſins*, *pommes*, *prunes*, *ceriſes*, &c. ; mais il faut qu'ils ſoient bien mûrs pour éviter toute complication de putridité ; le célebre Tiſſot nous a tranſmis un fait qui confirme toutes leurs qualités ſalutaires... « Cette maladie (dit-il), » détruiſoit un régiment ſuiſſe qui ſe » trouvoit en garniſon dans les provin- » ces méridionales de France; les capi- » taines acheterent la récolte de plu- » ſieurs arpens de vignes ; l'on y por- » toit les ſoldats malades; l'on cueilloit » du raiſin pour ceux qui ne pou- » voient pas être portés ; les ſains ne » mangeoient rien autre». Il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués. *Tiſſot*, *avis au peuple*, *liv. XI. pag.* 14, *cinquieme édit. de* 1772, *Paris.*

Il blâme avec raiſon le triſte préjugé qui prohibe les fruits dans la dyſſenterie; l'expérience d'accord avec la phyſique humaine, démontre

avec évidence, que dans toute maladie âcre, mordicante & inflammatoire, le moyen le plus prompt d'humecter le ſang, & de rafraîchir les entrailles, c'eſt l'uſage le plus abondant des fruits aqueux : nous invitons les officiers de ſanté, qui voudront prévenir les ſuites fâcheuſes de cette maladie, à multiplier tous les moyens d'en procurer aux ſoldats qui en ſont menacés.

Un préſervatif encore plus important, c'eſt d'empêcher que les ſoldats en bonne ſanté aillent aux mêmes latrines que les dyſſenteriques ; la ſeule vapeur des excrémens des malades a ſuffi très-ſouvent pour répandre la contagion dans toute une armée ; c'eſt un fait que l'expérience a ſouvent confirmé ; il faut donc que les ſoldats atteints ayent leurs foſſes à part, & que tout homme ſain ne s'y préſente jamais.

La gale eſt encore une maladie aſſez commune en campagne : mais elle n'eſt contagieuſe qu'autant qu'on touche ceux qui en ſont ſouillés, & que l'on mange ou boit avec des vaſes qui leur ont ſervi. Le vrai moyen d'en prévenir la contagion, c'eſt de ſéparer promptement ceux qui en ſont atteints pour les ſoumettre au traitement curatif, & d'ordonner la proprété rigoureuſe, & des fumigations réitérées dans toutes les compagnies où cette lepre a paru commencer ; les viandes ſalées ou corrompues, les fruits gâtés ou verds, & la tranſpiration ſupprimée par du linge trop ſale en ſont les cauſes premieres : on les détruira facilement en faiſant diſtribuer aux troupes des légumes frais..., laver tous les habillemens ſales, changer de linge & l'expoſer à la vapeur du ſouffre.

Le *ſcorbut*, qui attaque plus ſouvent les marins que les troupes de terre,

reconnoît également pour principe l'abus des viandes ſalées qui échauffent le ſang, le deſſéchent & le corrompent, & la malpropreté qui réſulte du grand nombre d'hommes entaſſés dans un petit eſpace, qui ſe ſaliſſent & s'empoiſonnent mutuellement.

On en préviendra la contagion, en ſéparant les malades & en donnant des légumes frais aux hommes qui menacent d'en être atteints ; c'eſt ſurtout le voiſinage des bonnes eaux, les ſituations bien aérées, les fruits fondans, & les fréquens changemens de camps qui empêchent cette maladie d'y prendre racine, & préviennent toutes les ſuites fâcheuſes qu'elle peut occaſionner lorſqu'on la néglige.

Enfin quelque ſoit le genre d'épidémie qu'ait éprouvé une armée, il ſemble que la raiſon qui décida que tout vaiſſeau venant de certains pays éloignés ſeroit tenu de faire quaran-

taine avant d'entrer au port, devroit également ordonner qu'un corps de troupes, avant de rentrer dans ſa patrie, ſeroit obligé d'être en ſtation, un mois entier hors des frontieres, lorſqu'il auroit éprouvé la plus légere épidémie durant la guerre. Ce court délai, durant lequel on pourroit examiner l'état de ſanté de chaque homme, ſuffiroit pour le guérir des fievres, ſcorbut, gales & autres maux vénériens; on préviendroit ainſi une contagion qui fait quelquefois circuler tant de maladies dans un état, en ne laiſſant rentrer dans un royaume aucune troupe qui n'eut ſon certificat de ſanté.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Exercices & travaux militaires.

L'OISIVETÉ des garniſons de paix eſt la perte des troupes & la ruine de leur conſtitution ; à quelques gardes ou manœuvres près, l'indolence, la débauche, ou le vin épuiſent la plupart des hommes, & en font périr la moitié aux premieres fatigues d'une campagne... Pourquoi ne pas exercer les troupes durant la paix à tous les genres de fatigues qu'elles doivent éprouver pendant la guerre ?

Un Auteur eſtimable a dit (1) :

(1) Colombier, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, dans ſon Ouvrage en cinq volumes, intitulé : *Code de médecine Militaire*, ou traitement des Maladies des gens de guerre. Ed. de Paris.

» *Tout exercice continuel qui met les* » *gens de guerre en haleine eſt le ſeul* » *propre à leur donner toutes les qualités* » *qu'on doit en attendre, la force, la* » *ſoupleſſe & l'agilité.* » Ajoutons que ſi tous les travaux militaires s'exécutoient durant les loiſirs de la paix, avec les détails, les circonſtances, les obſtacles & les fatigues qui les accompagnent toujours (excepté les dangers des armes), on parviendroit ſans peine à rendre les hommes inſenſibles à tous les accidens qui en ſont les ſuites, & on leur donneroit à la fois l'intelligence, l'exécution & la ſanté la plus robuſte.

Le corps humain n'eſt ébranlé que par les choſes qu'il n'a pas accoutumées; exerçons-le à toutes les évolutions de la guerre, marches forcées, paſſages de rivieres, eſcalade de murailles, attaques de retranchemens, défenſe de redoutes, aux travaux

pénibles, aux courſes réitérées, à la faim, à la ſoif, aux accidens, à la douleur, &c. &c. &c. il ſera invulnérable à tous les événemens, & à toutes les fatigues d'une campagne laborieuſe.

Il faut rompre les corps par degrés à toutes les attitudes & les circonſtances fâcheuſes pour les y endurcir inſenſiblement : on a paru ſentir l'importance de ce grand principe en ordonnant de loin en loin des camps de plaiſance ou d'obſervation, mais tout cela n'apprenant aux troupes qu'à ſe mettre à couvert, faire la ſoupe ou exécuter quelques manœuvres, eſt inſuffiſant pour les habituer à tous ces travaux de la guerre, qui épuiſent en peu de tems les jeunes gens qui les ignorent, parce qu'ils ne peuvent ſe familiariſer tout-à-coup avec tant d'opérations accablantes, & que le

défaut d'habitude en multiplie & les fatigues & les dangers.

Quant aux marches qui s'exécutent à certaine diſtance des ennemis, il m'a toujours ſemblé qu'on pourroit les faciliter davantage, en diviſant les colonnes d'une armée ; ces différentes colonnes éprouveroient moins de retardement & d'obſtacles, arriveroient plutôt à leur deſtination, & ſeroient moins fatiguées, ſur tout ſi l'on obſerve toutes les précautions de ſanté que j'ai expoſées au commencement de ce livre.

Les travaux militaires, tels que redoutes, retranchemens ou tranchées, &c. &c. &c. pourroient s'exécuter auſſi avec moins d'embarras, ſi les hommes, diviſés par petites troupes de quinze ou vingt ſoldats, ſous les ordres d'un bas-officier, n'étoient pas entaſſés les uns ſur les autres ſans

ordre ni diſcipline; plus ils ſont reſſerrés, moins ils travaillent, parce qu'ils s'embarraſſent mutuellement, & que chacun s'en repoſe ſur ſes deux voiſins de ce qu'il voit faire devant lui; ſont-ils aû contraire un peu plus écartés, chaque travailleur voit mieux ſon ouvrage; ils agiſſent avec plus d'aiſance, on les dirige avec plus de facilité, les travaux s'exécutent avec plus d'ordre, de ſolidité, & ſe finiſſent plus promptement.

Dans tous les cas où les opérations militaires ſurpaſſent les bornes ordinaires, il ſeroit utile dans une armée d'accorder à chaque homme employé un ſurcroît de ration alimentaire, & un peu de vin ou d'eau-de vie mêlée dans l'eau, pour prévenir l'épuiſement des forces, & les conſerver plus long-tems.

La ſanté des travailleurs éprouveroit moins d'altération, ſi la quantité &

qualité des alimens étoient proportionnées aux fatigues à eſſuyer ; les hommes mieux nourris accéléreroient plus promptement des travaux dont la lenteur & la peine cauſent quelquefois un découragement général ; on perdroit moins de monde, & les ſuccès de la guerre, devenus plus faciles par la rapidité des ouvrages, ſeroient plus ſouvent favorables aux talens des officiers & à la gloire des généraux.

CHAPITRE XV.

Alimens incorruptibles contre la diſette des vivres.

DEPUIS plus d'un ſiecle la conſtitution des armées européennes a été portée à un nombre d'hommes ſi conſidérable, que les moyens de ſubſiſ-

tance ſont devenus les objets les plus difficiles & les plus importans de la guerre : l'exiſtence & l s forces de cent mille combattans dépendent uniquement de l'intelligence ou de la bonne foi d'un munitionnaire choiſi au haſard ; lui ſeul diſpoſe à ſon gré de la vie de tant de ſoldats, avec l'empire le plus deſpotique, & ſi jamais un Machiavel occupoit cette place, il pourroit tellement éloigner les vivres, faire ſurprendre les caiſſons qui lui reſtent, & anéantir dans un ſeul inſtant tous les moyens de ſubſiſtance, qu'une armée entiere ſeroit réduite à périr de faim, & à ſe voir écraſée ſans pouvoir y remédier.

Quoique ces places aient ſouvent été remplies par des gens du premier mérite ; j'ai toujours été ſurpris qu'on accorde une confiance limitée, auſſi dangereuſe à un homme qui, le plus

ſouvent, n'a jamais vu de campagne, & qui, obligé de s'en rapporter aveuglément à ſes agens ſubalternes, riſque quelquefois par ſa négligence la vie ou le ſalut d'une armée entiere; la faveur, qui diſpoſe d'un emploi auſſi important, ne devroit jamais y placer que des ſujets dont les talens, la capacité & la probité fuſſent évidemment reconnus.

La prudence & la sûreté des troupes n'exigeroient-elles pas qu'on obligeât tout munitionnaire-général à dépoſer une ſomme de cinquante mille écus, avant d'adminiſtrer ſa place: laquelle ſeroit entiérement perdue pour lui, ſi le pain ſe retardoit plus de vingt-quatre heures en campagne.

Outre ces précautions eſſentiellement néceſſaires à l'exiſtence la plus permanente, il ſeroit encore plus avantageux que l'état-major de cha-

que régiment eût toujours une petite proviſion d'alimens incorruptibles & reſtaurans, qui, ſous un volume très-léger, renfermant la plus grande quantité de molécules nutritives, offriſſent un moyen ſalutaire & sûr de nourrir facilement les troupes, en cas de diſette : on pourroit les préparer de maniere à pouvoir s'employer ſur le champ, au beſoin.

Le bon biſcuit, le riz préparé, l'orge en farine, les légumes farineux, le maïs ou bled de Turquie, le ſalep, le cacao, les tablettes de bouillon portatives, & les pâtes ſeches de la plupart des fruits ou légumes, &c. &c. &c. offrent à ce ſujet tout ce qu'on peut deſirer.

Le *biſcuit*, tel qu'on le prépare pour la marine, eſt un gâteau plat qui, après avoir éprouvé pluſieurs cuiſſons ſe durcit & ſe ſeche au point d'être auſſi friable que la pierre ; il ſe con-

ſerve des années entieres, ſans altération, pourvu qu'il ne ſoit pas expoſé à l'humidité ; on l'emploie très-facilement pour en faire la ſoupe, en le caſſant en petits morceaux, ſur leſquels on verſe le potage gras ou maigre lorſqu'il eſt bouillant ; on couvre la ſoupiere ou gamelle, & après un bon quart-d'heure on voit les petits morceaux du biſcuit, qui ont quadruplé de volume, finir par remplir la terrine juſqu'au-deſſus des bords : ce genre de ſoupe, auſſi ſalutaire que celle qu'on fait avec du pain ; offre une reſſource importante dans une armée, par la facilité de tranſporter ſous un très petit volume de quoi nourrir les troupes une ſemaine entiere : la préparation du biſcuit de mer eſt trop connue pour la détailler ici, je me bornerai ſeulement à dire qu'on le conſervera plus parfaitement

dans des tonneaux ſecs que dans des caiſſons ſouvent mal fermés.

Le *riz* ſeroit un aliment ineſtimable s'il étoit moins ſujet à s'aigrir, & s'il n'exigeoit pas trois ou quatre heures pour ſa cuiſſon. Un moyen facile de détruire ces deux inconvéniens, & de lui donner encore un volume plus portatif, c'eſt de le faire cuire & bouillir environ deux heures dans des chaudieres juſqu'à ce qu'il ſoit bien gonflé ; on écoule l'eau qui y reſte, & on étend ſon riz ſur des grandes toiles expoſées au ſoleil ou à l'air ſec ; on éparpille les grains & on les retourne ſouvent pour qu'ils ſe ſechent avec égalité ; & lorſqu'ils ſont devenus auſſi tranſparens que des perles, & aſſez durs pour ſe pulvériſer au mortier, on les concaſſe groſſiérement, & on en remplit des tonneaux bien ſecs, dans leſquels on foule à coup de maſſe la farine de riz

pour l'en ſortir au beſoin ; on ferme hermétiquement ces tonneaux & l'on fait couler un peu de réſine blanche fondue ſur toutes les fentes du bois où l'air pourroit pénétrer.

Le riz ainſi préparé ſe conſerve pluſieurs années ſans s'altérer, tient moins de volume qu'en grains, ne riſque jamais d'être mangé des vers, & poſſede la commodité d'être parfaitement cuit en le jettant une demi-heure dans la marmite bouillante, & d'offrir un aliment ſain des plus nourriſſans, avec lequel on pourroit ſe paſſer de pain.

L'orge, *l'épéautre* & pluſieurs autres eſpeces de gros bleds très-communs dans les provinces méridionales de France, ſoumis à la même préparation que le riz, offrent encore des productions alimentaires très-utiles dans les cas de diſette, & dont tous les hôpitaux devroient être plus abon-

damment pourvus ; ils exigent ſeulement de cuire plus long tems pour ſe gonfler tout-à-fait, & pour ſe ſécher au grand air : lorſqu'on veut le préparer comme ſubſtance alimentaire, il faut choiſir l'orge mondé de ſa peau, ainſi que les gros bleds dépouillés de leur premiere enveloppe ; & après les avoir mis en farine au moulin, la fouler dans des tonneaux qu'on ferme enſuite hermétiquement.

Cette farine d'orge &c. &c. &c. . . n'a beſoin que d'être délayée à froid, & enſuite jetée dans la marmite bouillante pendant une demi-heure, pour donner d'excellens potages farineux ; nous recommandons ſur-tout d'en faire le plus grand uſage dans une armée, du moment que la dyſſenterie commence à s'y annoncer ; c'eſt en l'ordonnant à ceux qui n'en ſont pas encore atteints, qu'on détruira l'a-

crimonie qui les produit, & qu'on les garantira d'une épidémie trop ſouvent mortelle.

Le maïs, ou bled de Turquie, eſt un gros grain qui vient par milliers ſur une groſſe tige très-commune en Eſpagne, en Provence & en Languedoc; la maniere la plus ſimple & la plus ſaine de le préparer, c'eſt de le faire légérement rôtir comme du café; auſſi-tôt après on le pile dans de grands mortiers & on le tamiſe; ou s'il eſt poſſible de le faire moudre dans des moulins, l'opération eſt moins pénible & plus parfaite: enſuite on le foule dans des tonneaux qu'on ferme avec ſoin; ce genre d'aliment ainſi préparé, eſt d'autant plus utile, qu'outre la facilité de le cuire en peu de tems dans les marmites au bouillon, il offre encore la faculté de pouvoir ſe manger en poudre ſans aucune autre préparation; les parti-

ſans & les troupes avancées, qui rôdent ſans ceſſe ſur les devans d'une armée, doivent toujours en avoir une petite proviſion, elle leur ſeroit d'autant plus utile que cette farine poſſéde beaucoup de ſubſtance nutritive ſous un très-petit volume : une troupe fatiguée a-t-elle beſoin de réparer ſes forces ſans diſcontinuer ſes opérations ? on peut en diſtribuer environ deux onces par homme : chacun doit manger cette farine cuite très-lentement, n'en mettre dans la bouche que peu à la fois, la promener long-tems, & la bien pénétrer de ſalive avant de l'avaler ; chaque ſoldat ou cavalier continuera juſqu'à ce qu'il en ait pris environ deux onces, & il ſe trouvera auſſi raſſaſié que s'il avoit mangé ſa ſoupe, ſon pain & ſes légumes, ſans être obligé de quitter ſon ſervice, ni perdre un ſeul inſtant à préparer ſon dîner.

C'eſt ainſi que le mangent les Sauvages du Canada ; obligés de faire ſouvent des chaſſes de ſept à huit cents lieues, durantleſquelles ils ſont les ſemaines entieres ſans tuer un ſeul animal dont ils puiſſent manger ; ils ne portent avec eux d'autres alimens que du maïs terrifié & réduit en poudre ; une petite quantité les nourrit ſuffiſamment pour ſoutenir les plus dures fatigues ſans altérer leur ſanté : ont-ils faim ? ils prennent de cette poudre dans le creux de leur main, la promenent long-tems dans leur bouche, l'avalent & continuent leur chaſſe : ce régime alimentaire dont les troupes Françoiſes, ſous les ordres de M. de Moncalme, ont vérifié & reconnu l'importance & la ſalubrité, eſt parfaitement démontré par l'air de vigueur & de ſanté qu'annoncent les Sauvages qui en font uſage. J'en ai fait l'expérience moi-

même lorſque j'aimois la chaſſe. Il m'eſt quelquefois arrivé qu'entraîné par le gibier, accablé de chaleur, de fatigue & de faim, j'ai mangé du maïs ainſi préparé, j'étois d'abord raſſaſié & j'oubliois ſouvent mon dîner ſans m'en appercevoir.

C'eſt un genre de production dont l'état major d'une armée devroit toujours être pourvu pour en diſtribuer à tous les partis ou détachemens avancés, qui ne ſont pas à portée de recevoir leur ration en pain, viande &c. ou qui ont encore moins le loiſir de perdre à faire leur ſoupe un tems deſtiné à des courſes néceſſaires: d'ailleurs les partiſans, ayant toujours la facilité de ſe pourvoir de tout ce qui eſt utile à leur nourriture dans les villages ou les campagnes voiſines, éprouvent bien rarement la moindre diſette, excepté lorſqu'ils ſont trop

près des lieux défendus par les ennemis.

Les *légumes farineux*, tels que *lentilles*, *pois & haricots ſecs*, &c. n'ont d'autre mérite que de ſe conſerver long-tems ; mais comme il en faut un volume plus conſidérable pour raſſaſier des hommes de fatigue, on ne peut guere les conſidérer que comme des acceſſoires dont on ne doit faire proviſion qu'au défaut des autres.

Le *ſalep* eſt une farine mucilagineuſe & très-nourriſſante qu'on recueille d'une eſpece de petit oignon, appellé orchis, qui croît dans le Levant ; on le fait ſécher à petit feu, on le dépouille de ſes écorces, & ſa puple reſte à découvert ſous la forme d'une lame de gomme arabique aſſez tranſparente. On nous les apporte en Europe, enfilés comme des chapelets, on les pulvériſe, & après les

avoir paſſés au tamis, on met une livre de cette poudre tremper dans une chaudiere, avec une ou deux pintes d'eau froide; lorſqu'elle a bu cette eau froide, on y jette peu à peu de l'eau chaude, la pâte ſe gonfle par degrés au point de donner une conſiſtance ſuffiſante à ſoixante - dix ou quatre-vingt pintes d'eau, qu'il ſuffit de faire bien chauffer l'eſpace d'une heure pour la réduire en bouillie, ou plutôt en potage farineux, très-agréable, encore plus ſalutaire; cette racine en poudre ſoumiſe aux analyſes les plus exactes, a été reconnue poſſéder les qualités les plus reſtaurantes, & une ſi grande affluence de parties nutritives, que ſur huit parties il y en a au moins ſept qui ſe changent en chyle: auſſi l'ai-je vu ordonner avec ſuccès dans toutes les maladies de conſomption où il s'agiſſoit de réparer l'épuiſement de la nature,

la faculté qu'elle poſſede de ſe gonfler prodigieuſement dans l'eau chaude ou preſque bouillante, & de donner avec une livre en poudre de quoi faire dîner une compagnie de cinquante à ſoixante hommes, doit nous faire conſidérer cette racine comme le plus riche préſent que la nature ait pu accorder aux gens de guerre. . . . Cette farine, à raiſon de deux gros par homme, nourrit beaucoup, rafraîchit le ſang, adoucit l'acrimonie des humeurs, tempere la bile, rétablit promptement les forces, & ne produit jamais de pourriture; elle eſt très-légere & poſſede ſous un petit volume tant de ſubſtances, que ſous le poids de *vingt livres* on aura de quoi nourrir ſix cents hommes un jour entier.

J'invite eſſentiellement MM. les officiers à s'en pourvoir toujours en campagne, & à faire à ce ſujet des

expériences utiles, capables de conſtater avec évidence combien il ſeroit important à la ſanté des troupes d'en pouvoir faire uſage dans les cas de diſette, ou lorſque les alimens ſe trouvent altérés.

Son ſeul obſtacle pour le prodiguer en campagne, c'eſt ſon exceſſive cherté ; je l'ai payé ſept à huit francs la livre à Marſeille, encore n'étoit-il pas pilé ; cependant malgré ce prix effrayant, la poſſibilité de nourrir cinquante hommes avec une ſeule livre pendant un jour doit encore faire conſidérer le ſalep comme une production précieuſe à la nourriture des troupes, par la certitude de n'avoir plus de famine à craindre.

On peut faire gonfler la *farine du ſalep* dans du lait ou du bouillon bien chauds ; au défaut de ces deux fluides on réuſſira également à le détremper & le gonfler dans l'eau

chaude qu'on aura fait bouillir avec un peu de canelle, ou d'autres excroiſſances aromatiques, telles que l'écorce de citron ou le ſafran, &c. &c. pour corriger la fadeur ordinaire de cette plante farineuſe, le ſel ou le ſucre contribuent parfaitement à la relever encore davantage.

Je finirai l'éloge de cette racine excellente par aſſurer que nous poſſédons en France le même orchis ou ſalep, qu'on nous apporte à grands frais du Levant; j'en ai vu beaucoup dans les environs de la Loire, & un ſavant botaniſte, à qui j'en portai, m'aſſura que c'étoit effectivement le même orchis des Orientaux; je les fis ſécher dans un four modérément chaud, & ayant vu avec une ſurpriſe agréable qu'il étoit devenu auſſi tranſparent & d'un plus beau blanc que l'orchis étranger, je le réduiſis en poudre pour le mélanger au lait, au

bouillon ou à l'eau chaude : il s'y gonfla exactement avec les mêmes gradations que le ſalep ordinaire, & me donna différents potages auſſi nourriſſans & auſſi délicats que la racine même du Levant.

Quant aux moyens de le choiſir, de le préparer & d'en multiplier la culture en France, je travaille à réunir à ce ſujet beaucoup d'expériences & d'obſervations naturelles, que j'ai deſſein de publier un jour : ſi les qualités ſupérieures de cette production nationale ſont accueillies avec ſuccès en campagne, & que l'importance de ſon utilité ſoit aſſez reconnue pour engager à favoriſer ſa culture, je crois pouvoir affirmer que le ſalep tout préparé ne reviendroit pas à vingt ſols la livre dans le royaume. Quelle reſſource étonnante pour des troupes malheureuſes, obligées d'évacuer un pays ennemi, où les

vivres manquent par-tout!... Quel ſoulagement précieux pour des peuples miſérables, qui ont eu à ſouffrir tous les ravages de la guerre, des inondations, des ouragans, & des autres fléaux de la terre!.... Quel adouciſſement à l'infortune & au déſeſpoir des pauvres cultivateurs qui voient leurs récoltes & tous leurs moyens de ſubſiſtance anéantis ſans retour!

Le *cacao* eſt une eſpece d'aveline brune, dont la ſubſtance très-nourriſſante fait la baſe du chocolat; on le torréfie légérement, on le pulvériſe, & on le mélange avec du ſucre en poudre & un peu de canelle de vanille ou d'autres aromates; cette production étrangere, quoique très-reſtaurante, ſous un médiocre volume, a l'inconvénient d'échauffer beaucoup, & de reſſerrer prodigieuſement les entrailles; ſon uſage ne peut être utile

utile aux gens de guerre, qu'autant que le ſalep, le riz ou le biſcuit viendra à manquer; encore n'auroit-on pas la faculté d'en pouvoir diſtribuer au ſoldat à cauſe de ſa rareté & de ſa cherté; il ne paroît donc convenir eſſentiellement qu'à MM. les officiers jaloux de varier les alimens incorrupti-bles, dont il eſt toujours prudent de ſe pourvoir en campagne.

Les *tablettes de bouillon* ſe compoſent, en donnant à du bon bouillon la conſiſtance de la colle forte, par un feu doux long-tems continué; c'eſt une production de l'art très-ſalutaire & très-portative, qui réunit ſous le plus petit volume la plus grande quantité poſſible de ſucs nutritifs; c'eſt ſur-tout en campagne que les hôpitaux doivent en être abondamment pourvus ainſi que l'état-major de chaque régiment; elle offre un moyen facile de faire dans un quart-

d'heure un excellent potage très-reſtaurant en faiſant fondre une once de ces tablettes dans un bon verre d'eau bouillante ; & par conſéquent la commodité d'avoir une bonne ſoupe graſſe dans une demi-heure en y ajoutant le pain néceſſaire.

Comme le prix de cette denrée m'a paru un peu cher, & que la manipulation en eſt très-ſimple, j'ai cru devoir donner ici la méthode la plus ſaine & la plus incorruptible de la compoſer, perſuadé qu'il n'y aa ucun officier ingénieux qui ne puiſſe dans ſa famille en faire une certaine proviſion à un prix très-modéré, & d'une qualité ſupérieure à ces tablettes que l'ignorance ou la cupidité débittent quelquefois ſous le nom des apothicaires les plus renommés.

« Prenez vingt livres de bon bœuf, » dix livres d'un veau déjà fort, &

» deux coqs qui ne ſoient pas trop
» vieux ; coupez le bœuf & le veau
» par tranches d'un demi-pouce d'é-
» paiſſeur, & les rangez à ſec dans
» une grande marmite, entre-mêlez-
» y vos deux coqs après les avoir dé-
» coupés par morceaux ».

Faites enſuite diſſoudre deux livres de *rapure de corne de cerf* dans quinze pintes d'eau commune juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en diſſolution limpide très-gluante, & auſſi tranſparente que du verre ordinaire : paſſez cette décoction au travers d'un gros linge, verſez-la dans votre marmite, & vous acheverez de la remplir avec de l'eau pure.

Couvrez votre marmite, & lutez ſon couvercle avec de la pâte de farine groſſiérement pêtrie....; faites bouillir le tout à un feu doux, dix ou douze heures ; découvrez-la pour examiner ſi les os ſe détachent fa-

cilement de la viande ; ſi l'on s'apperçoit qu'ils y ſoient attachés, on lui donnera encore une heure de cuiſſon.

Séparez enſuite les os de la viande ainſi que des morceaux de volaille ... ; hachez très-fin toute la chair que vous en avez tirée pour la porter à la preſſe & en exprimer tous les ſucs qui pourront en ſortir ; au défaut d'une preſſe commode, on pourra y ſuppléer facilement en étendant peu à peu de la viande hachée dans de gros torchons neufs, & en la faiſant tordre à force de bras par deux perſonnes qui aient du nerf. L'opération n'en ſera qu'un peu plus pénible. Recueillez ſoigneuſement tout le ſuc qui en ſortira ; mêlez-le avec le bouillon qui a reſté dans la marmite, & paſſez le tout au travers d'un tamis afin d'en ſéparer les petits os, les fondrilles & les petits mor-

ceaux de viande qui ont échappé à la preſſe. Laiſſez enſuite refroidir le conſommé juſqu'au lendemain.

Votre gelée étant refroidie, enlevez en avec ſoin toute la graiſſe que vous trouverez au-deſſus (qui peut s'employer à d'autres objets de ménage), jetez dans votre marmite le ſel & le poivre qu'on jugera néceſſaires, & faites rebouillir votre gelée à petits bouillons en la remuant ſans ceſſe avec une cueiller de fer ou d'autre métal, juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe au point de ſe coaguler dans deux minutes lorſqu'on en verſe quelques gouttes ſur le bord d'une aſſiette froide; continuez toujours à remuer votre gelée ſur un feu doux juſqu'à ce qu'elle ſoit ferme & brune; car il ne faut que cinq minutes pour la brûler & lui donner un goût âcre très-déſagréable, qu'on ne remarque que trop dans la plupart des tablettes

de bouillon qui ſe vendent de tous côtés. On évitera cet inconvénient, qui rend le bouillon mal-ſain, en ne diſcontinuant plus de remuer ſa gelée, depuis le moment qu'elle aura pris un peu de conſiſtance juſqu'à l'inſtant où elle aura reçu ſon entiere cuiſſon.

Retirez alors la marmite du feu, & quand elle ſera à demi-réfroidie, verſez la ſur une planche de bois de chêne, autour de laquelle vous aurez poſé un petit rebord d'un pouce de hauteur. On peut également ſe ſervir de cinq ou ſix grands plats qui aient un fond plat & uni; verſez-y votre gelée avant qu'elle ſoit priſe, & laiſſez-la s'y refroidir & s'y coaguler à l'épaiſſeur d'un pouce; découpez-la enſuite en morceaux quarrés plus ou moins longs, que vous acheverez de faire ſécher parfaitement dans un four qui n'ai plus qu'une douce chaleur (tel qu'il eſt ordinairement après

qu'on en a ſorti le pain) ; il y aura été expoſé à peine une heure qu'il aura acquis la conſiſtance dure & friable de la colle d'Angleterre ; elle poſſédera la qualité d'être incorruptible deux ou trois ans, pourvu qu'on la tienne dans des lieux très-ſecs, & offrira dans tous les tems une reſſource sûre & facile pour faire du bouillon & de la ſoupe graſſe, lorſqu'on ne peut ſe procurer de viande fraîche. —

Les états-majors & les hôpitaux d'une armée devroient la renfermer dans des barils hermétiquement bouchés, pour en conſerver toutes les qualités reſtaurantes & ſalutaires : les hôpitaux ambulans devroient ſur-tout en être abondamment pourvus, par la difficulté qu'ils éprouvent ſouvent à ſe procurer ſur le champ les denrées ou les alimens de néceſſité urgente ; le bouillon qu'on en retire

en les faiſant fondre dans l'eau bouillante, eſt tout auſſi bon que celui qu'on peut faire avec de la viande fraîche; on veillera ſeulement à ce que la quantité de tablettes ſoit ſuffiſante pour le volume d'eau: la proportion la plus exacte ſeroit une once par homme, délayée dans dix à douze onces d'eau bouillante; on ſent à merveille que plus on met de matiere, plus le bouillon a de force & de conſiſtance.

Telles ſont les productions alimentaires les plus importantes à la conſervation des troupes, & les plus propres à les nourrir facilement, dans le cas où l'on ſeroit expoſé à manquer de vivres.

CHAPITRE XVI.

Siege d'une ville.

TOUT ce que le fer, le feu, la famine & la peſte offrent de plus affreux ſemble ſe réunir pour dévorer les malheureux habitans & les troupes renfermées dans les villes aſſiégées, lorſqu'elles réſiſtent longtems bloquées dans une enceinte reſſerrée, n'ayant d'autres vivres que ceux qui ſont dans la place ; l'eſpoir de réſiſter toujours davantage oblige à diminuer la ration des ſoldats, qui mangeant beaucoup moins, & fatiguant beaucoup plus, dépériſſent bientôt à vue d'œil ; l'air corrompu par le nombre des habitans & des troupes entaſſés quelquefois les uns ſur les autres, privés de tous les moyens

néceſſaires à la propreté ; . . . . . l'infection qu'exhalent les cadavres des malheureuſes victimes de la guerre, qu'on n'a pas le tems d'enterrer, ou des animaux qui périſſent de fatigue ou d'inanition . . . . . , porte enfin la peſte dans la plupart des hommes dont le ſang enflammé par les fatigues ſans relâche, vicié par des alimens ou des eaux corrompues, repompant par les pores & le goſier toutes les vapeurs infectes, ne tarde pas à développer quelquefois ce bubon peſtilentiel qui caractériſe la peſte.

Heureuſement cette derniere calamité n'arrive pas ſouvent, parce qu'il eſt rare que les villes aſſiégées réſiſtent & ſouffrent aſſez long tems pour la faire naître, mais cela étant arrivé, peut ſe revoir encore : on doit donc rechercher les moyens d'en prévenir les horreurs.

D'un autre côté, les aſſiégeans or-

dinairement campés devant la ville, ou ſervant à la tranchée, ſont à la vérité ſouvent accablés de travaux pénibles & dangereux, des inondations & des incurſions ennemies des eaux croupiſſantes, & de la plupart des maux qui ſe rencontrent dans un mauvais ſol; mais ils n'ont preſque rien à ſouffrir de la diſette, ni de l'altération des alimens; occupans un grand terrein, l'air qu'ils reſpirent eſt très-rarement infecté, & s'ils ont jamais à redouter la peſte, c'eſt lorſque ce fléau, ayant pris naiſſance dans l'intérieur de la ville aſſiégée, répand bientôt ſon poiſon dans tous les êtres qui l'environnent, qui ſe trouvent dans ſon enceinte & reſpirent ſon venin mortel.

Les aſſiégeans diſſiperont facilement leurs craintes, en exécutant à la rigueur toutes les précautions de ſanté que nous avons expoſées aux

chapitres de la ſalubrité & de la propreté des camps.

Mais, à l'égard des villes aſſiégées qui voudront réſiſter long-tems, ſans y éprouver les trois fléaux les plus deſtructeurs de l'eſpece humaine, le vrai moyen de les éviter exige des attentions ſuivies dont nous allons détailler les plus importantes.

1°. Du moment qu'une ville prévoit avoir à eſſuyer un ſiege, le commandant doit mettre en uſage tous les moyens poſſibles de ſe procurer une abondance de vivres ſecs, tels que bleds, ſeigle, orge, avoine & autres grains qu'il faut promptement réduire en farine pour en faire remplir de grands tonneaux à coups de maſſe.

2°. Faire préparer tous les magaſins néceſſaires pour y dépoſer les farines & autres productions alimentaires dont la qualité & la quantité

ſeront relatives au nombre des aſſiégés, tant bourgeois que militaires; faire nétoyer ces magaſins, les purifier de toute mauvaiſe odeur, s'ils en ont, les faire remplir & en ferrer les portes & autres ouvertures; de maniere à n'être ouvertes que par ordre ſupérieur.

3°. Faire réduire & préparer en *biſcuit* une partie de la farine, afin que, dans des momens de criſe, où l'on n'a pas le tems de cuire du pain, on ait toujours de quoi y ſuppléer pour l'inſtant; étant ſec & bien cuit, on l'enfermera dans des tonneaux qu'on rangera dans le lieu du magaſin qui paroîtra le plus ſec en les poſant ſur des madriers.

4°. Faire préparer, ainſi que je l'ai annoncé au chapitre précédent, une quantité ſuffiſante de riz cuit & ſec..., de légumes farineux, de maïs, de ſalep, & de tablettes de bouillon,

ainſi que tous les alimens qui ſont de bonne garde ſans être ſujets à s'altérer.

5°. S'il y a une trop grande quantité de beſtiaux dans la place, en faire tuer une partie pour les réduire en tablettes de bouillon, & ſi l'on prévoit n'avoir pas aſſez de fourrages pour nourrir le reſte, on commencera par en tuer chaque jour ce qui ſera néceſſaire à la ſubſiſtance de la place, & ſi les fourrages viennent à manquer tout-à-fait, on achevera de tuer tous les beſtiaux qui reſtent qu'on fera ſaler ſur le champ.

6°. Il ſera très-impottant à la ſanté des troupes de pouvoir fournir les magaſins de légumes abondans, tels que riz, lentilles, gros bleds, pois, feves, haricots, carottes, & tous ceux qu'on pourra ſe procurer aux environs; ces productions légumineuſes nourriſſent & rafraîchiſſent,

purifient le ſang enflammé des ſoldats, & préviennent les épidémies qui réſultent d'un ſang échauffé, incendié & corrompu par tous les genres de putréfaction, qui ſont difficiles à éviter durant un long ſiege.

7°. Le commandant donnera les ordres néceſſaires pour que tous les magaſins publics & particuliers ſoient régis & adminiſtrés de maniere à prévenir la fraude ou le pillage, & à ce que toutes les denrées y ſoient viſitées chaque jour, & tenues dans l'état le plus analogue à leur ſaine conſervation; les obſervations que j'ai recueillies à ce ſujet exigent trop de détails pour pouvoir les expoſer dans ce petit Ouvrage.

8°. Il ſera très-prudent de faire ſortir de la place tous les habitans & chevaux hors d'état d'y ſervir, & tous les individus quelconques, tant en hommes, femmes, enfans, vieillards

ou animaux qui, ne pouvant être d'aucune utilité dans une place, n'y ſervent qu'à conſommer la plus grande partie des proviſions ; cette rigueur ne doit pourtant avoir lieu qu'autant que la poſſibilité de réſiſter long-tems avec une forte garniſon exigeroit, pour le ſalut de la ville, qu'on en fît ſortir les bouches inutiles.

9°. Il faut faire couvrir avec des poutres miſes en chevron toutes les ſources & les puits ou citernes deſtinées à la boiſſon des aſſiégés, afin d'empêcher qu'aucune bombe ou autres ordures ne viennent les altérer ou les empoiſonner; ſi les eaux y ſont rares, il ſera néceſſaire d'y placer un corps-de garde, pour empêcher qu'on n'y jette rien qui puiſſe les troubler ou détruire leur ſalubrité; il ſera par conſéquent très-utile de défendre, ſous des peines ſéveres, d'y rien laver en linge, ou autres objets qui puiſſent

les ſalir, en preſcrivant des lieux plus commodes pour blanchir le ſoldat.

10°. On évitera, comme le fléau le plus redoutable, tout ce qui tend à corrompre l'air d'une ville, en y faiſant obſerver avec rigueur les principes d'une propreté ſévere, & comme dans des momens de ſiege on ne peut pas perdre ſon tems à faire balayer les rues, on ordonnera aux propriétaires des maiſons de faire un trou dans leur cour pour les y enterrer juſqu'à la fin du ſiege : les moyens de purification annoncés au chapitre de la propreté des camps doivent y être obſervés avec autant d'exactitude que les tems, les lieux & les circonſtances le permettent, & dans ces momens de calamités c'eſt toujours au médecin & au commandant de la place que doit être dévolu le droit de connoître & ordonner tout

ce qu'il croit néceſſaire pour y conſerver ſans ceſſe l'air le plus pur, & les eaux les plus ſalutaires, &c. &c.

11°. C'eſt en conſéquence du même principe, qu'obligé d'enterrer les hommes dans l'intérieur d'une place, il ſeroit néceſſaire de couvrir de chaux vive les corps morts ou tués, tant militaires que citoyens; ils ſeroient d'abord conſumés, & ne riſqueroient jamais de répandre la moindre infection dans la ville; j'ai vu ce point, preſque toujours négligé, produire cette foule de maladies putrides & contagieuſes qui font périr tant de monde, & auxquelles les troupes ne ſont que trop ſouvent diſpoſées par l'altération des humeurs & l'inflammation du ſang, que cauſent les mauvais alimens dont on fait uſage; l'air une fois infecté les rend encore plus déſeſpérantes en privant les malades du fluide le plus reſtaurant,

le plus propre à les ſoulager, & en répandant ſous les complications les plus meurtrieres l'épidémie dans toute une armée.

12°. Enfin un commandant doit également viſiter & ſe faire rendre compte de l'état journalier des proviſions de la place, afin d'en diriger la conſommation en raiſon du tems qu'il croit pouvoir tenir, & des ſecours qu'il peut encore eſpérer; s'aſſurer ſi la pharmacie des hôpitaux militaires eſt bien pourvue de tous les médicamens les plus néceſſaires aux maladies & aux bleſſures, & de chirurgiens ou autres officiers de ſanté, aſſez nombreux pour les panſer & ſoigner chaque jour..... Tels ſont les principes de ſanté des garniſons aſſiégées.

CHAPITRE XVII.

Combats & Batailles.

SI le ſecret qui fait la ſûreté des opérations de la guerre n'obligeoit pas à éviter tout ce qui tend à les annoncer, il ſeroit avantageux à la ſanté des troupes de les diſpoſer d'avance aux combats & aux batailles, par une nourriture plus ſolide & plus reſtaurante que celle dont elles font journellement uſage ; les fatigues violentes qu'on y éprouve, la néceſſité de reſter quelquefois un jour entier ſans manger, les chûtes, les bleſſures & autres accidens inévitables, la pluie, la chaleur, la pouſſiere, la fumée, la ſoif, la faim & la douleur ; tout ſemble y contribuer à l'épuiſement des hommes,

qu'il feroit très-prudent de prévenir autant qu'il eſt poſſible.

Ne pourroit-on pas ſans imprudence ſe concerter ſecrétement avec un munitionnaire-général qui, ſous prétexte de défaut de fourrages, feindroit d'être obligé de tuer la moitié des beſtiaux pour conſerver l'autre, & augmenteroit la ration du ſoldat & des cavaliers, deux ou trois jours durant le combat ?

Seroit-il impoſſible qu'il augmentât les rations de viande & de pain, ſans rien dire, ou tout au moins qu'il en ſéparât entiérement les os, pour leur donner à bon poids une plus grande abondance de nourriture ſolide ſans qu'on pût s'en appercevoir ?

Ne pourroit-on pas, ſous prétexte de conſervation de ſanté ou de préſervatif d'épidémie, leur diſtribuer du maïs rôti, ou tous autres grains farineux, qui augmenteroient d'autant leur

ſubſiſtance & leurs forces, & faire uſage de tous les moyens les plus propres à les fortifier ſans leur en dévoiler le myſtere ?

Wanswieten & pluſieurs autres médecins habiles ont judicieuſement obſervé que les bleſſures d'une bataille, précédées de mauvais alimens ou de fatigues aſſommantes, étoient preſque toujours incurables... En effet comment des corps épuiſés par tant de travaux & ſi peu de réparation pourront-ils réſiſter vigoureuſement à des dangers & à des fatigues encore plus violentes ? on en préviendra facilement les influences meurtrieres, en faiſant obſerver le plus qu'il eſt poſſible les précautions ſuivantes.

Lorſqu'on prévoit qu'il y aura dans peu une affaire générale ou particuliere, il ſera très-utile de n'exiger des troupes que le ſervice le plus néceſſaire, en allégeant & évitant

tout ce qui peut échauffer ou fatiguer les hommes ſans néceſſité. Il faut, après de longues fatigues, que, ſemblables au prudent Athlete, ils reprennent haleine pour ne pas ſuccomber ſous de violens efforts; ou que, ſemblables au ſage Turenne, ils calment quelques inſtans leur eſprit & leur ſang pour leur donner cette force & cette vigueur nouvelle, capables d'étonner l'ennemi & de renverſer les obſtacles: des hommes frais ſe ſoutiennent plus long tems au combat, braent plus facilement la faim, la ſoif, la douleur, &c. &c. &c. Leur ſang qui n'éprouve d'autre inflammation que celle du jour, eſt plutôt calmé; leurs bleſſures moins enflammées ſont plus rarement mortelles, & ſe guériſſent plus promptement, & toutes les maladies militaires n'ont plus ces caracteres violens de fievres ardentes, putrides ou malignes, qui ne

ſont ſouvent que trop générales. C'eſt ainſi qu'en augmentant la maſſe des forces humaines, par la quantité des alimens & la modicité des fatigues, on gagnera plus de victoires éclatantes, on fortifiera le ſang précieux du ſoldat, on aſſurera la conſervation des hommes, & on ſauvera tous les guerriers de cette foule inévitable de maladies dont la moitié ſont meurtrieres lorſque les ſujets ſont exténués.

CHAPITRE XVIII.

Inſpiration & modération du courage.

LE cœur de l'homme eſt un organe capable de s'échauffer ou de s'attiédir, de s'allumer ou de s'éteindre, de s'embrâſer ou de s'anéantir. Une parole,

parole, un geſte, un cri prononcé par un général plein de génie oud'enthouſiaſme vont inſpirer le courage ou l'effroi à cent mille hommes, & produire ou les actions les plus étonnantes, ou les déſaſtres les plus affreux : l'eſprit des guerriers eſt une idole qu'il faut étudier & connoître pour la diriger ou la renverſer à ſon gré.

Qu'un grand capitaine, chéri des ſoldats, poſſede le rare talent de manier leurs armes, pour les diſpoſer ſans effort aux plus grandes choſes, c'eſt alors qu'il a droit d'eſpérer les plus brillans ſuccès, la reconnoiſſance des peuples, & la bienfaiſance des ſouverains.

Après les moyens que j'ai indiqués dans le chapitre de la *valeur*, ceux qui contribuent le plus à l'inſpiration du courage ſont d'étudier & connoître à fond l'eſprit, les mœurs & la

maniere générale de voir & de ſentir des hommes que l'on commande. Qui peut avoir vu ſans admiration le vertueux Waſhingſton accueillir tous les préjugés utiles, fortifier des opinions révérées, ſaiſir toutes les circonſtances heureuſes pour rendre enfin la paix & la liberté au nouveau monde que tant de conquérans avoient égorgé; épuiſer, miner, & anéantir les troupes Angloiſes, ſans trop donner au haſard des combats; inſpirer & fortifier ſans ceſſe la confiance, le courage & l'amour de la patrie à des corps nombreux & ſans diſcipline, qui avoient ſans ceſſe à ſouffrir & l'oppreſſion & l'indigence?

A des hommes barbares comme les Ruſſes il fallut un Czar Pierre, pour porter dans leurs ames les germes des ſciences, des arts & des talens militaires; c'eſt, en n'exigeant jamais d'eux au-delà de leurs forces & de

ſeurs préjugés, qu'il parvint à en former de bonnes troupes, & qu'en les accoutumant par degrés à toutes les fatigues & les dangers des armes, il forma l'état militaire le plus vaillant & le mieux diſcipliné.

Ce que peut ſur des ſujets barbares un prince de génie, doué d'une ame forte & ſenſible, eſt non-ſeulement poſſible à un bon général, mais facile à l'officier chéri du ſoldat, qui ſait également profiter de toutes les circonſtances heureuſes capables de contribuer aux ſuccès des expéditions générales, ou des actions particulieres ? N'a-t-on pas vu Henri IV dire à ſes ſoldats, avant la bataille d'Ivri, *mes amis...*, *remarquez bien mon panache blanc, ſi vous le ſuivez, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la victoire* ? N'avons-nous pas admiré la ſuperbe & courte harangue de cet éloquent général, qui

cria d'une voix forte à ſes ſoldats : *mes enfans, voilà les ennemis, ſi vous ne les tuez pas, ils vous tueront.*

N'avons-nous pas vu un jeune commandant de corps, chargé de faire eſcalader une place, dire à un de ſes grenadiers plus intrépide que réfléchi : « *ami, voilà une echelle, tu la* » *placeras dans tel endroit, on te criera :* » *qui vive ; tu ne répondras pas, la ſen-* » *tinelle te tirera & te manquera, tu* » *iras à elle, tu la tueras, & nous ſom-* » *mes à toi* ». . . ; tout ce qu'il avoit dit arriva ; le grenadier, vivement convaincu, par l'attachement & la confiance qu'il avoit en ſon officier, que tout ce qu'il lui avoit prédit étoit immanquable, monta ſur le rempart, tua la ſentinelle & fut auſſi-tôt ſuivi du reſte de la troupe qui l'emporta, ſans perdre un ſeul homme, avant que les troupes de la place euſſent eu le tems de s'y tranſporter.

Nous avons enfin vu, plus récemment encore, un ſimple poiſſonnier de Marſeille, dans le tems où les beſoins de faire des matelots pour les vaiſſeaux de la marine Françoiſe forçoient à enlever tous les pêcheurs de la côte, les haranguer avec un ſuccès étonnant. Un eſprit de diſcorde s'étoit gliſſé parmi les habitans; perſonne ne vouloit s'enrôler ni marcher; & le peuple paroiſſoit diſpoſé à une ſédition dangereuſe, lorſque C..., homme du commun, gagné par l'eſprit du patriotiſme, monta ſur une groſſe pierre, & dans le jargon du pays cria à la populace ameutée: ..... *mes vrais amis, notre bon Roi a beſoin d'un coup de main, allons le lui donner.* Ce ſeul mot, dit & prononcé dans le ton & le ſtyle le plus analogue à flatter la vanité de ces gens ruſtiques, leur fit faire, par l'eſpoir de ſauver un roi du naufrage,

ce que la rigueur des loix, la force des tourmens, jointe à l'idée de l'eſclavage, ne leur auroient jamais inſpiré; ils vinrent tous ſur le champ s'engager en foule avec cet air de ſatisfaction & de bravoure qui annonce l'homme intrépide & courageux.

La religion même eſt d'un grand ſecours à l'homme de génie pour porter les guerriers aux actions les plus héroïques; les augures de Rome & de la Grece entiere y décidoient du deſtin des mortels. Les oracles de Delphes ou d'Athenes inſpiroient un courage intrépide à des hommes crédules, & les ſoldats de Siam, à l'aide des cicatrices religieuſes dont leurs bras nerveux ſont couverts, ſe croient invulnérables, & ſont dans le fait très-redoutables dans les combats; enfin nous avons vu, dans les guerres dernieres, un aumônier s'avancer à la tête de ſon régiment, au moment

d'aller à l'ennemi, & leur dire d'une voix ferme & affectueuſe....; *mes chers, enfans je vous donne ma bénédiction, mais ſur-tout ſouvenez-vous bien que le bon Dieu n'a jamais reçu de....dans ſon paradis;* chaque ſoldat ſe mit à rire, & dans le vrai tous ſe battirent comme des Céſars.

Il n'y a pas juſqu'aux préjugés dont un homme de génie ne puiſſe tirer grand parti. Céſar commandoit une armée remplie d'eſclaves ſuperſtitieux; tous étoient dans la ferme perſuaſion qu'un choc violent, une tempête, ou une chûte, étoient l'augure des déſaſtres les plus affreux; il s'embarqua pour l'Afrique; en abordant le rivage de cette partie du monde, il veut deſcendre du vaiſſeau, fait un faux pas & tombe la face contre terre; toutes ſes troupes alarmées commençoient à préſager déjà les plus ſiniſtres événemens, lorſque Céſar,

ſans ſe relever, embraſſant la terre avec ſes deux bras, s'écria avec véhémence, ... *Afrique, je te tiens; tu ne m'échapperas pas.*

Enfin le plus haut point d'élévation, du courage le plus ſublime, c'eſt l'héroïſme ou le ſacrifice volontaire de ſa vie pour le ſalut d'une armée ou la proſpérité de ſa patrie. Oſerai-je en citer ici un exemple qui fut trop long-tems oublié : celui du chevalier d'Aſſas, capitaine au régiment d'Auvergne; ce brave officier commandé de grand'garde pour éclairer les mouvemens de l'armée ennemie, marche à la tête de cinquante ſoldats; arrivé à ſon poſte, il détache une patrouille de cinq hommes avec ordre de revenir dans une demi-heure lui rendre compte de ce qu'elle auroit apperçu; la demi-heure s'étant écoulée ſans que cette patrouille fût de retour, il en renvoya une ſeconde

avec ordre de rappeller la prémiere & d'être de retour dans un quart-d'heure; ce tems étant encore expiré ſans voir perſonne revenir, il ſe fait ſuivre de loin par le reſte de ſa troupe, & marchant ſeul à cinquante pas d'eux, durant la nuit obſcure, il leur avoit donné l'ordre de ne faire feu que lorſqu'il le leur commanderoit, il eut à peine fait trois cents pas qu'il tomba ſeul dans une embuſcade ennemie, il vit s'élever ſur ſa poitrine trente baïonnettes, & une voix qui lui crie : *ſi tu dis un mot, tu es mort* .... Cet homme ſublime, pour ſauver ſa troupe & l'armée entiere, s'écria auſſi-tôt : ... *Auvergne, feu, voilà les ennemis*; & au même inſtant il expira ſous trente coups de baïonnettes, & peut-être auſſi par le feu de ſes propres gens qui tirerent au même tems ſur lui : cette premiere eſcarmouche mit bientôt ſur pied toute l'armée Fran-

çoiſe qui, ſans le ſacrifice de ce généreux guerrier, eût été égorgée en chemiſe au milieu de ſon camp ſans avoir eu le tems de prendre ſes habits ni ſes armes .... O vertueux d'Aſſas, mon ame s'enflamme en ſongeant au ſacrifice certain que tu fis de ta vie pour ſauver celle de tes ſemblables: ſi tu fuſſes né Romain nous ſaurions tous ta mort héroïque; le ſénat eût décoré ta tombe & dreſſé des trophées dignes de toi: puiſſent tous les militaires ſenſibles ſe pénétrer de cette ſublime grandeur d'ame, qui enfante parfois un héros.

C'eſt encore plus dans les calamités ou les déſaſtres d'une armée que l'homme de tête trouve un champ digne de ſon génie; celui qui ſait faire naître l'enthouſiaſme dans les ſuccès ſaura également ranimer la valeur dans les revers imprévus; un mot, un geſte, un air de confiance, ont ſou-

vent ſuffi pour redonner une ame intrépide à des hommes découragés. Le point important c'eſt de calmer promptement l'effroi du ſoldat pendant le danger, ſoit en lui faiſant précéder une troupe fraîche pour lui donner le tems de reprendre haleine, ſoit en ranimant le courage par des propos mâles, pleins d'aſſurance & d'intrépidité, ſoit enfin en déclarant que le premier qui fera mine de vouloir s'arrêter aura ſur le champ la tête caſſée d'un coup de piſtolet; ce moyen, j'en conviens, eſt violent, mais il eſt néceſſaire de faire enviſager au lâche une mort certaine pour ſauver la vie à des milliers de braves gens, en le déterminant à affronter un danger incertain, pour éviter un ſort plus affreux. L'expérience ayant déjà démontré toute l'excellence de ce parti, il ſera donc avantageux d'oppoſer

toujours au mal de la peur une crainte plus redoutable encore.

Vers la fin d'un combat ou après une bataille, les officiers doivent s'attacher à calmer l'effervescence du soldat pour diminuer autant qu'il est possible cette fougue d'un sang impétueux qui l'exalte, l'enflamme & incendie tout le corps humain : c'est alors que l'ordre & la subordination sont d'un secours éminent pour le retenir, le calmer, & l'empêcher de se livrer à tous les excès révoltans qui suivent presque toujours la victoire, ou aux terreurs trop vives qui accompagnent une déroute. Ces moyens de modération sont absolument nécessaires pour prévenir le grand nombre de fievres inflammatoires qui en sont les suites ordinaires, & conserver à des troupes vaincues ce sang froid du courage qui seul peut les rendre capables

de recommencer un combat plus heureux.

CHAPITRE XIX.

Panſement des bleſſés.

Du moment qu'une bataille eſt gagnée ou perdue, les chirurgiens attachés à chaque brigade ſe tranſportent auſſi-tôt ſur le champ du combat avec des chariots deſtinés au tranſport de tous les bleſſés ou des mourans qui donnent encore eſpérance de vie ; ils ont quelquefois les inſtrumens & ſecours les plus néceſſaires pour le moment, mais le défaut de tant de commodités, les cris lamentables des agoniſans, & nombre de circonſtances fâcheuſes ont preſque toujours décidé à faire tranſporter tous les bleſſés à

l'entrepôt général, avant de leur donner les moindres ſecours.

Cette méthode eſt trop meurtriere pour ne pas annoncer en quoi elle peche, & quels ſeroient les moyens d'y remédier d'une maniere facile, capable de conſerver beaucoup de ſoldats. Pendant le tems qui s'écoule au tranſport des bleſſés, leur ſang ſe perd, leurs forces s'épuiſent & une bleſſure ordinaire qui, panſée ſur le champ de bataille, n'eût pas été huit jours à ſe cicatriſer, devient preſque toujours mortelle, tant par le ſang que l'homme a perdu, que par les cahotemens violens d'un chariot ſur lequel ils ſont entaſſés, heurtés & meurtris de tous les côtés.

Le peu de ſoin qu'on a dans ces momens douloureux en confondant un homme qui pouſſe des cris lamentables avec ceux qui ſouffrent peu, aggrave le mal de ces derniers qui,

ayant reçu une bleſſure du même genre, craignent ſans ceſſe d'éprouver le même ſort.

L'entrepôt des bleſſés m'a toujours paru trop éloigné du champ de bataille : un ſeul ſera toujours inſuffiſant, & l'on ne rendra les ſecours plus prompts & les panſemens plus faciles qu'autant qu'on établira pluſieurs entrepôts de diſtance en diſtance, afin qu'on puiſſe procéder ſur le champ à la réduction des fractures & aux opérations de l'art. Plutôt on peut panſer les bleſſés, plus on en guérit: on ne pourra jamais apprécier combien un quart-d'heure gagné eſt précieux pour conſerver beaucoup de monde.

Il ſeroit facile de ſauver la plus grande partie des bleſſés qui expirent ſur un champ de bataille, ſi dans chaque campagne on chargeoit un bas-officier de linges préparés, im-

bibés d'un baume ſpiritueux & de bandes pour envelopper les bleſſures du moment qu'elles ſont arrivées ; le déchirement des chairs n'ayant pas le tems de s'altérer aux influences de l'air, du ſoleil, de la pouſſiere, &c. &c. &c. ſeroit d'abord revivifié par les principes fortifians d'un baume ſpiritueux ; & le ſang, n'ayant pas le tems de ſe perdre, conſerveroit les forces & les moyens de cicatriſer plus promptement les bleſſures, en y portant avec plus d'abondance les ſucs analogues à leur réunion.

D'un autre côté des chirurgiens, munis des objets les plus urgens, pourroient parcourir les derrieres de l'armée & donner à ceux qui auroient reçu des bleſſures graves ou des fractures dangereuſes les premiers ſecours néceſſaires pour les empêcher d'empirer.

Ces deux moyens faciles ſeroient

ſuffiſans dans toutes les actions importantes pour empêcher que la plupart des bleſſures ne deviennent mortelles, & pour ſauver la moitié des bleſſés qui expirent ſans ſecours ſur le champ de bataille, en perdant inſenſiblement tout leur ſang ; on y trouveroit encore l'avantage certain de voir les bleſſures, les diſlocations, les fractures plus promptement guéries ; les hôpitaux, moins engorgés, ſeroient mieux ſervis... Les hommes, bientôt rétablis, rejoindroient plutôt leurs drapeaux, l'état enfin conſerveroit une foule de braves gens qui périſſent preſque toujours victimes de notre négligence ou de notre inhumanité.

CHAPITRE XX.

Chariots des bleſſés.

Les *chariots* dont on ſe ſert pour tranſporter les bleſſés, après une affaire, ſont plutôt capables d'aggraver l'état des malades que de les ſoulager ; preſſés ſans ordre ſur un même char, n'ayant rien qui les ſoutienne, s'entre-heurtant l'un l'autre, éprouvant des cahotemens affreux par l'inégalité des terreins où l'on paſſe ; n'ayant devant eux d'autre image que celle de leur ſang, qui ſe perd ſans retour, & d'autre but qu'une mort preſqu'inévitable .... ; leur ſort eſt fait pour inſpirer la pitié la plus douloureuſe.

Sans vouloir critiquer tous les inconvéniens des chariots employés

aujourd'hui, je me bornerai à donnr ici un modele plus approprié aux bleſſures foibles & aux bleſſures graves, qui réunit tous les avantages d'un tranſport facile, diminue beaucoup les cahotemens, & offre les moyens les plus ſalutaires de conduire des bleſſés à l'entrepôt militaire, ſans danger de multiplier leurs ſouffrances.

La ſeule inſpection de la fig. I. planch. I. ſuffit pour démontrer tous les avantages de ſa conſtruction: A. B. & C. D. ſont deux groſſes barres de fer élaſtique, qui, portant ſur les deux eſſieux E. F. & G. H. en forment la principale charpente; trois ou quatre madriers I. poſés en long ſur les deux barres de traverſe ſervent de ſieges à ceux qui n'ont reçu qu'une bleſſure peu grave; pluſieurs piquets de 18 à 20 pouces de longueur, plantés ſur les deux bords extérieurs des madriers,

offrent des appuis sûrs & commodes à tous les bleſſés qui peuvent les embraſſer d'un bras, ne courant plus le danger de s'entre-choquer : telle eſt la partie ſupérieure du chariot, qui doit être élevée à cinq pieds de terre pour favoriſer l'exécution des ſoupentes inférieures.

Les ſujets qui, au lieu d'une ſimple bleſſure, ont eſſuyé des diſlocations, des fractures ou des accidens plus graves, ne peuvent être tranſportés commodément & ſainement que dans des branles ſuſpendus, capables d'amortir la violence des cahotemens. Le modele que j'annonce eſt ſuſceptible de réunir un cadre en fer *a. b. c. d.* deſtiné à fixer des ſangles larges & ſouples. Les bords du cadre doivent être rembourrés de maniere à ne faire éprouver aucune contuſion à ceux qui y ſont placés : ce cadre, de 8 à 9 pieds de longueur, ſur 3 pieds

de large, doit avoir à chaque coin un gros anneau de fer deſtiné à recevoir quatre cordes groſſes, mais ſouples, qui ſont fixées aux extrémités des deux barres A. B. & C. D. Ces deux barres, ayant leurs extrémités prolongées ſans aucun appui, depuis le point fixe où elles portent ſur l'eſſieu, feront l'effet d'un reſſort, ſi le fer qu'on y a employé eſt naturellement élaſtique, ou choiſi de nature à fléchir ſans ſe rompre; le cadre qu'on y peut ſuſpendre éprouvera beaucoup moins de cahots tant à cauſe des barreaux flexibles auxquels il eſt ſuſpendu, qu'à raiſon de la ſoupleſſe des cordes & du cadre lui-même; les mouvemens, devenus moins violens, ſeront preſqu'inſenſibles, à l'aide des ſangles dont il eſt garni, qui doivent en former le ſiege... Enfin le balancement horiſontal & perpétuel du cadre, durant la marche, achevera de contra-

rier les cahotemens perpendiculaires que la voiture éprouve, & les réduiront au point de ne pouvoir plus être incommodes à ceux qu'on y a placés, ni ſuſceptibles de rendre leurs bleſſures plus dangereuſes.

C'eſt dans ces cadres ſuſpendus que les bleſſés qui ſouffrent le plus doivent être placés: ils y ſeroient encore moëlleuſement, s'il étoit poſſible d'y placer un matelas; mais, à défaut de ce dernier meuble on fera toujours bien de faire garnir le deſſus du cadre avec quelques bottes de foin ſuffiſantes pour aſſeoir les hommes eſtropiés, & ſouteuir plus commodément les parties du corps qui ont été les plus maltraitées.

Ces chariots doivent être ſuivis de pluſieurs officiers de ſanté pour donner du ſoulagement à ceux qui ſouffrent le plus, & les placer dans la ſituation la plus favorable. Leurs ſe-

cours ſeroient preſqu'inutiles durant le tranſport, ſi, d'après les moyens que j'ai indiqués, on poſoit le premier appareil ſur le champ de bataille, au même inſtant où l'homme vient d'être bleſſé ; pratique très-ſalutaire qui ſauveroit beaucoup de gens perdus faute de ſoins.

Quant à MM. les officiers, il leur ſera toujours avantageux de ſe pourvoir, par leurs domeſtiques, de quelques brancards fabriqués en bois verd pour ſe faire tranſporter par deux hommes capables de les enlever du champ de bataille, du moment qu'ils ſont hors de combat. C'eſt la maniere la plus ſûre & la plus douce dont on puiſſe porter des bleſſés ; tous les corps militaires devroient en avoir à leur ſuite lorſqu'ils ſont en campagne.

Tels ſont les moyens les plus ſalutaires & les moins diſpendieux de

tranſporter les hommes bleſſés ou eſtropiés : ſi le modele que j'offre d'un chariot à cadre ſuſpendu eſt jamais exécuté en campagne, les avantages qu'on en retirera, tant pour le ſoulagement des malades que pour la conſervation des troupes, dédommageront amplement de la modique dépenſe qu'ils pourront occaſionner.

CHAPITRE XXI.

Rafraîchiſſemens des Troupes.

Des chaleurs aſſommantes, des marches forcées, les travaux d'un ſiege, une bataille ou des combats, jettent le ſang dans un tel état de fermentation & de bouillonnement qu'il en réſulte preſque toujours nombre de maladies inflammatoires, lorſqu'on

qu'on ne s'empreſſe pas à rafraîchir les troupes après des fatigues trop vives ou trop prolongées : ce principe toujours négligé eſt d'autant plus important que les trois-quarts des bleſſures que l'on reçoit dans un tel état d'inflammation ſont ſujettes à la gangrene, & deviennent preſque toujours mortelles ou incurables.

Du moment qu'une troupe eſt de retour d'une marche forcée, d'un combat ou de toute autre fatigue violente, il faut néceſſairement lui donner un peu de repos & en employer les inſtans à rafraîchir les hommes & les chevaux par les moyens les plus prompts à ſe procurer.

Le *vinaigre* mélangé avec de l'eau offre ſans contredit le rafraîchiſſement le plus facile & le plus certain pour les gens de guerre, excédés de fatigues & de chaleurs ; deux onces de

vinaigre par pinte d'eau ſont ſuffiſantes pour lui donner toute l'acidité néceſſaire à calmer la fougue d'un ſang exalté : on recommandera aux trouppes d'en boire peu à la fois & ſouvent, mais non pas d'en avaler une pinte d'un ſeul trait, ce qui pourroit leur cauſer des péripneumonies, ou fauſſes fluxions de poitrine très-dangereuſes ; cet acide végétal poſſédant au premier degré toutes les qualités antiputrides, purifie le ſang, & donnant aux humeurs plus de fraîcheur & de conſiſtance, prévient en été toute eſpece de gangrene parmi les bleſſés.

C'eſt enfin une de ces productions importantes dont Hyppocrate & Boherrave faiſoient le plus grand cas ; elle doit être d'autant plus précieuſe aux troupes que la plupart des maladies militaires, étant du genre inflammatoire, ont beſoin d'un rafraîchiſſe-

ment acide & puiſſant pour tempérer la bouillante circulation du ſang, & empêcher la corruption de toutes nos humeurs ; on ne ſauroit donc en être pourvu trop abondamment dans une armée.

MM. les officiers pourront en rendre l'uſage plus agréable & plus ſalutaire, en y ajoutant du ſucre pilé pour édulcorer ſon acidité juſqu'à une douceur agréable.

Les *oranges & les citrons*, infuſés dans l'eau avec du ſucre, offrent encore un rafraîchiſſement délicieux après de longues chaleurs ou des fatigues trop vives, mais leur action trop douce n'éteint pas la fermentation du ſang auſſi promptement que le vinaigre : les *ſyrops de limon*, d'oranges, de groſeilles ſont encore plus foibles, par conſéquent inſuffiſans ; d'ailleurs la difficulté de charier après

ſur ces ſortes de fruits, ſouvent très-ſains, ou d'en conſerver les ſirops ſans altération pendant les marches, &c. &c. n'en rend l'uſage convenable qu'aux officiers généraux.

Les *bains de riviere* ſont auſſi d'un grand ſecours pour rafraîchir les troupes & dépouiller les corps des incruſtations de la ſueur & de la pouſſiere; les vapeurs de l'eau fraîche leur pénetrent tous les porres, préviennent les éruptions cutanées, rendent au genre nerveux cette force tonique & cette tenſion élaſtique qu'il a perdues dans les fatigues ou les combats, & donnent à tous leurs mouvemens cette ſoupleſſe heureuſe qui les facilite ſans trop de déperdition. Lorſque la poſition des troupes leur permettra de jouir d'un avantage auſſi ſalutaire, les commandans de corps ne ſauroient mieux faire que

d'obliger les hommes à ſe baigner par compagnies, ſous les ordres d'un bas-officier chargé de les y conduire, & de les y laiſſer juſqu'à ce qu'ils ne puiſſent plus en ſupporter la fraîcheur: on obſervera ſeulement de ne pas les laiſſer mettre à l'eau lorſqu'ils ſont en ſueur, mais d'attendre un quart-d'heure ſur le bord du rivage, juſqu'à ce que leur front n'ait plus qu'une chaleur modérée. MM. les officiers en retireront auſſi les plus grands avantages pour leur ſanté, lorſque d'heureuſes circonſtances leur permettront d'en faire uſage.

Les *fruits mûrs & fondans*, te'sque pommes, poires, prunes, raiſins &c. &c. &c., ſont encore des productions rafraîchiſſantes, auſſi agréables que ſalutaires, pourvu toutefois qu'ils ayent acquis leur parfaite maturité: lorſqu'on ſe trouve dans des climats

qui en ſont abondamment pourvus, on doit en permettre l'uſage modéré aux troupes comme un moyen très-prompt de renouveller & purifier leur ſang; mais autant leur uſage eſt ſalutaire lorſqu'ils ſont bien mûrs, autant ils occaſionnent de fievres & de dyſſenteries mortelles lorſqu'ils ſont verds ou pourris; il eſt donc de la derniere importance d'examiner & de conſtater leur qualité, avant d'en donner aux troupes, ſans quoi ces fruits mal-ſains tombant dans des eſtomacs enflammés s'y corrompent ſur le champ, y fermentent & développent les germes de quantité de maladies putrides plus dangereuſes que l'inflammation qu'on vouloit tempérer. Les *raiſins* ſont de tous les fruits fondans celui qui poſſéde le plus de parties aqueuſes, mucilagineuſes, & adouciſſantes, c'eſt par conſéquent

celui qui eſt le plus propre a rafraîchir les troupes, & qui offre le moins de danger à courir.

Une obſervation très-importante encore à la ſanté des troupes fatiguées ou échauffées, c'eſt de les empêcher de boire aux ſources & aux fontaines qu'elles rencontrent ſur leur chemin. La crudité de ces eaux filtrantes au travers des terres ou des rochers, les rend très-dangereuſes lorſqu'elles ſont reçues dans un eſtomac échauffé, avant que l'air ou le ſoleil en ayent purifié les principes, en leur communiquant avec plus d'abondance les deux élémens les plus favorables à notre exiſtence... Les fluxions de poitrine, les peripneumonies, & les fievres les plus opiniâtres, en ſont preſque toujours les ſuites ordinaires. On ne ſauroit par conſéquent veiller avec trop de ſoin à ce qu'aucun hom-

me ne s'arrête pour boire ces eaux mal-saines, lorsque les troupes sont dans un état de fatigue & d'échauffement.

Enfin, un moyen facile & sûr de rafraîchir promptement une armée, c'est de *faire arroser toutes les rues d'un camp dès le matin ;* cet arrosement, qui s'exhale en vapeurs continuelles, purifie l'air & lui communique une fraîcheur salutaire, qui tempere le sang, humecte les poulmons, rafraîchit le corps & le rend capable de recommencer bientôt de nouvelles fatigues : d'ailleurs ces exhalaisons humides opposant sans cesse des nuages mobiles à l'ardeur du soleil, temperent sa vivacité, l'empêchent d'échauffer aussi promptement les tentes, & disposent les corps à être moins incommodés de sa vive influence. Lorsqu'on est dans le voisinage d'un

ruiſſeau, cette reſſource eſt ſi ſalutaire qu'on devroit, pendant les chaleurs, en faire l'uſage le plus conſtant; les hommes moins affaiſſés ſoutiendroient avec plus de vigueur des fatigues dans tous les genres, & l'on verroit leur ſuccéder moitié moins de ces maladies d'Automne, qui engorgent tous les hôpitaux, & réſiſtent preſque toujours à l'action des remedes les mieux indiqués.

Quant aux autres rafraîchiſſemens agréables, tels que la pâte de groſeille, celles des citrons ou les pâtes d'orgeat, &c. &c. &c. Ce ſont des ſecours agréables que MM. les officiers peuvent employer avec ſuccès dans des beſoins preſſans; il ſuffira d'en faire fondre dans l'eau, & de la tenir enſuite au frais, en faiſant un trou en terre, dans lequel on enterera juſqu'au gouleau le vaiſſeau qui

contient l'eau de groſeille ou de citron ; cette opération très ſimple ſuffira pour donner à toutes ſortes de liquides un degré de fraîcheur ſalutaire qu'on pourra même augmenter en enveloppant la cruche ou la bouteille avec un linge mouillé avant de l'enterrer.

La pâte d'orgeat n'eſt pas à beaucoup près auſſi convenable aux gens de guerre qu'aux paiſibles habitans des villes ; les exercices & fatigues violentes du militaire deſſèchent ſon ſang, épaiſſiſſent ſes humeurs, & précipitent la circulation. On ſent parfaitement qu'un fluide mucilagineux & engluant, qui empâte encore plus les humeurs (tel que l'orgeat), augmente la denſité de tous les fluides, & ne lui donne qu'un calme momentané toujours dangereux. L'épaiſſiſſement du ſang, des humeurs, de la

ſalive, &c. &c. exigent au contraire une boiſſon acide, limpide & diſſolvante, capable d'en pénétrer les phlegmes coagulés, les diviſer, les diſſoudre & leur rendre cette circulation douce & facile qui détruit leur acrimonie & conſerve leur fluidité : on ne peut obtenir cet heureux réſultat que par le ſecours des acides végétaux, tels que le vinaigre, le citron, la groſeille & les autres fruits humectans, dont on peut faire uſage avec le plus grand ſuccès.

Quant aux acides minéraux, tels que l'eſprit de vitriol, l'eſprit de ſoufre, &c. &c. nous leur croyons trop d'activité pour en faire journellement uſage ſans danger ; ceux que nous venons d'indiquer étant d'une nature plus ſaine & plus analogue à la nature humaine, nous conſeillons de reléguer les acides minéraux au fond des phar-

macies, comme des découvertes heureuſes & utiles à beaucoup de malades, mais nuiſibles & dangereuſes dans des corps bien conſtitués.

Fin du Livre ſecond.

LA SANTÉ DE MARS.

LIVRE TROISIEME.

De la Salubrité des Hôpitaux Militaires.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

QUICONQUE voudra voir des bleſſés entaſſés ſur des mourans, des

malades couchés à côté d'un cadavre, des bleſſures légeres changées en douleurs incurables, des eſtopiés étendus ſur la paille..... meurtris, foulés, briſés dans les lieux même deſtinés à les ſecourir; livré à toutes les intempéries de l'air, à la merci des ennemis.... aux traitemens douloureux de l'ignorance ou de la cupidité, qui transforme en caveaux funebres les aſyles même de la ſanté, &c. &c. &c.... n'a qu'à entrer dans un entrepôt ou un hôpital ambulant: veut-on boire à longs traits la coupe empoiſonée des fievrs putrides, des dyſſenteries, du ſcorbut... reſpirer juſqu'au fond des entrailles l'air infecté des épidémies ou des maladies mortelles.... voir juſqu'où les calculs homicides des employés, les outrages prodigués à l'humanité ſouffrante..... & l'inxpérience des éleves de l'art exercent leur funeſte

empire, qu'on entre dans un hôpital militaire à la fin d'une campagne... C'eſt-là que tant de braves gens, après avoir ſacrifié leur fortune & leur vie à la défenſe de l'état & à la tranquillité des peuples, périſſent ſans amis, ſans conſolation, ſans ſecours, & paſſent douloureuſement de la vie à la mort, ſans inſpirer ni compaſſion ni regret.

Examinons les moyens faciles & certains de donner la plus grande ſalubrité, & les ſecours les plus importans à ces établiſſemens militaires... Bien des années vont peut-être s'écouler avant de les voir ſe réaliſer; mais parmi mes lecteurs peut ſe trouver un homme de génie en place, c'eſt de lui ſeul que j'oſe attendre une réforme ſalutaire à ces monumens reſpectables.

CHAPITRE II.

Poſition d'un Hôpital.

Le choix judicieux d'un terrein propice, d'un air favorable, d'une ſituation commode, à portée des ſources, ruiſſeaux ou rivieres intariſſables. ... éloigné de toutes vapeurs corrompues, voiſin de tous les objets utiles ou néceſſaires, &c. &c. .... ſont les objets les plus importans à la ſalubrité d'un bon hôpital ..... Une diſtribution heureuſe .... des ſéparations avantageuſes, un air pur qui ſe renouvelle ſans ceſſe, contribuent beaucoup à faciliter le traitement des malades .... Enfin une pharmacie bien ordonnée, le régime alimentaire exécuté avec probité, & l'harmonie la plus parfaite entre les officiers de ſanté, ache-

vent de donner à ces établiſſemens utiles toutes les qualités ſalutaires pour guérir promptement les hommes que la douleur ou la maladie ont forcé d'y réclamer un aſyle.

Une maiſon de ſanté conſtruite ſur les principes les plus analogues à la nature humaine, & ordonnée ſur un bon plan ſcrupuleuſement ſuivi, coûtera infiniment moins qu'un hôpital ordinaire, & conſervera certainement une grande partie des hommes qu'on voit périr tous les jours.

La poſition la plus avantageuſe à un hôpital militaire conſiſte à choiſir, 1°. *un terrein ſec* où les eaux de puits ſoient au moins à vingt pieds ſous terre; un ſol de cailloutage ou ſeulement ſabloneux eſt plus ſain que celui des terres franches ou humides; on évitera le voiſinage des marais, des eaux croupiſſantes, des rivieres, de toutes les eaux ſtagnantes, qui n'ont

aucun écoulement, & qui ne reçoivent aucun renouvellement perpétuel; on réuſſira à ſe procurer un terrein parfaitement ſec en le choiſiſſant:

2°. *Un peu élevé* au-deſſus de la plaine; de ſorte que les eaux deſtinées à ſon uſage n'ayent leur cours ordinaire qu'à quinze ou vingt pieds au-deſſous de ſes fondemens; il réunira toutes les qualités néceſſaires à un tel établiſſement ſi les inégalités du ſol offrent à proximité de la ville une légere monticule, à portée d'un ruiſſeau qui ſerpente à ſes pieds; mais il faut que cette élévation offre encore:

3°. *Un ſol aſſez vaſte* pour l'étendue des bâtimens, des cours, jardins, réfectoires, pharmacies & autres logemens néceſſaires aux perſonnes qui, par état, ſont obligées d'y établir leur réſidence.

4°. *Un air ſec & pur*, qui ſe renouvelle ſans ceſſe, eſt ſans contredit

lélément reſtaurateur le plus important à la ſanté humaine : c'eſt par l'impulſion de ce fluide que tous nos organes ſont mis en mouvement, c'eſt par ſes qualités, qui nous pénetrent juſqu'aux dernieres ramifications de nos veines & de nos cheveux, que notre ſang & toutes nos humeurs vitales ſe corrompent ou ſe purifient ; c'eſt par ſes influences mal-ſaines, qui ſe communiquent à tout ce qui reſpire, qu'une légere putréfaction ſe métamorphoſe en épidémie des plus mortelles. C'eſt enfin par ſa pureté, & ſon élaſticité tonique que des organes, altérés, mutilés ou corrompus, vont exhaler toutes les particules malignes qui les infectent pour reprendre des ſucs plus reſta rans & plus purs, & acquérir l'appétit, la force & la vigueur qui nous annoncent le retour d'une ſanté parfaite.

C'eſt là le point capital d'une mai-

ſon de ſanté, c'eſt le plus difficile à obtenir, parce que le grand nombre de malades qu'on entaſſe toujours corrompt ſans ceſſe l'air qu'ils reſpirent, & qu'il ne faut qu'un ſeul ſcorbutique ou peſtiféré inconnu pour répandre une épidémie cruelle ſur cinq ou ſix cents hommes d'un hôpital, dont l'air exhalé au dehors ſuffit ſouvent pour la communiquer à toute une armée.

Quel eſt l'homme compatiſſant & ſain qui, en entrant dans les hôpitaux des grandes villes, n'ait pas été ſuffoqué par ce mélange d'odeurs infectes qui s'exhalent ſans ceſſe de deux ou trois cents corps malades quon entaſſe dans une même ſalle depuis plus d'un ſiécle? Tout le monde fait cette obſervation & perſonne n'a encore tenté d'offrir des plans de conſtructions plus commodes, mieux aérés, & qui réuniſſent toutes les qualités impor-

tantes & tous les principes ſalutaires à la ſanté humaine.

Dût-on m'accuſer de témérité, j'oſerai du moins l'entreprendre; & ſans m'arrêter à diſcuter ici tous les dangers affreux & les influences mortelles des hôpitaux actuels, dont le nombre & l'intentité révoltent & font frémir la nature, j'ébaucherai un plan qui préviendra tant de maux dévorants, & réunira tous les élémens & les ſecours les plus néceſſaires au rétabliſſement des hommes.

Après le choix d'un terrein ſec & vaſte, d'un ſol un peu élevé, & d'un air parfaitement pur, il eſt avantageux au ſervice & à la ſubſiſtance d'un hôpital qu'il ſoit *aſſez près d'une ville* pour en retirer dans demi-heure tout ce qui pourroit y manquer, & pour que le médecin & les officiers de ſanté, qui n'y font pas leur réſidence, puiſſent s'y rendre facilement deux

fois par jour. Un hôpital concentré dans une ville ſera toujours funeſte à la ſanté de ſes habitans, parce que les miaſmes putrides qui en exhalent ſans ceſſe corrompent l'air intérieur de la cité, & peuvent quelquefois même y cauſer des épidémies ; mais s'il eſt trop éloigné, le ſervice journalier en ſouffre, & les malades mal dirigés & mal ſervis ſont plus long tems à ſe rétablir ou périſſent faute de ſecours : une diſtance de ſix cents pas me paroîtroit ſuffiſante pour mettre un juſte intervalle entre la maladie & la ſanté, d'autant que lorſqu'il y auroit quelqu'épidémie dans un hôpital, il ſuffiroit d'allumer un feu aromatique entre ſes bâtimens & la ville, pour en chaſſer toutes les influences du côté oppoſé.

La *proximité d'une riviere ou d'un ruiſſeau* intariſſable, capable de fournir dans tous les tems une eau ſaine &

abondante eſt ſans contredit un des objets les plus néceſſaires à la ſalubrité d'un hôpital, & celui qui mérite la plus rigoureuſe attention : la quantité de linge ſale & autres meubles infectés qu'il faut y laver ſans ceſſe exigent néceſſairement, pour leur rendre la propreté, le ſecours d'une eau pure, qui ſoit ſans ceſſe renouvellée par un courant perpétuel. Les eaux qui courent ſur le ſable ſont les plus limpides, celles qui ont un fond pierreux ou raboteux le ſont moins, celles enfin qui courent ſur une vaſe bourbeuſe ſont toujours noires, mal-ſaines & d'un uſage peu ſalutaire : je leur préférerois les *eaux de fontaines*, ſurtout celles qui viennent des rochers. Mais avant de fixer la poſition d'un hôpital auprès d'une ou de pluſieurs fontaines, il faut être bien aſſuré par l'expérience d'un grand nombre d'années, que jamais elle n'ont tari, ſans

quoi, faute de ce précieux élément, on pourroit un jour y éprouver toutes les horreurs d'une putréfaction générale, dont les dangers feroient déſerter ceux même qui ſont employés au ſervice, & répandre dans toute une ville la moitié des peſtiférés en état de s'y traîner encore, portant avec eux l'effroi, la terreur & la mort.

N'imitons pas ſur-tout ces abus meurtriers qui, connus dès long-tems, n'en ont pas moins été perpétués : en choiſiſſant la proximité d'un eau pure, courante & intariſſable, déterminons-en le local à leur *débouché d'une ville*, & jamais au-deſſus de ſes murs ; le payſan le moins organiſé a ſouvent obſervé que les matieres infectes qu'un hôpital répand dans les eaux néceſſaires à ſon entretien renferment des principes dangereux à la ſanté des habitans de la ville, & que ceux qui

en

en boivent habituellement ne peuvent jamais jouir de toutes les forces & les facultés que nous deſtina la nature. Dans toutes les grandes villes ou des circonſtances particulieres ont fixé un hôpital dans les murs ou au-deſſus du courant des eaux qui vont abreuver les citadins, on a remarqué que leur viſage étoit blême, leur foibleſſe naturelle, & leur conſtitution altérée dès le berceau. Pour ſauver quelques malades faut-il donc épuiſer cent mille ames? non ſans doute; il faut donc en déterminer la poſition dans le local le plus propice après que les eaux ont traverſé la ville; c'eſt l'unique moyen de conſerver la ſanté des habitans qui n'ont aucune maladie.

Le voiſinage *du bois & du charbon* eſt un objet d'utilité néceſſaire à ménager autant qu'ileſt poſſible, en raiſon de la conſommation que la quan-

tité des malades & les facultés de l'hôpital peuvent ſe permettre ; mais il doit être ſubordonné au choix de l'air, du ſol & de la proximité des eaux, ſans leſquelles on ne pourra jamais conſtruire un monument ſalutaire qui puiſſe rétablir promptement des hommes malades ou bleſſés.

Enfin l'éloignement ſuffiſant des cimetieres, des boucheries, tanneries, manufactures d'amidon, & généralement de tous les arts bruyans, & de toutes les matieres qui exhalent des odeurs fortes ou putrides..., doit entrer pour beaucoup dans la poſition d'un bon hôpital. Tout magiſtrat public, ou architecte éclairé, doivent ſe pénétrer ſans ceſſe de cette vérité conſtante...: il n'y a qu'un air ſec, élaſtique & pur, qui puiſſe repomper & dégorger du centre de tant de corps altérés les matieres putrides & les miaſmes corrompus qu'ils doivent

exhaler ſans ceſſe : un air humide, lourd ou infect, bien loin de contribuer à ſoulager les ſouffrants, nourrit leurs maux & les aggrave davantage en étouffant dans leur foyer les cauſes morbifiques qui les conſument.

Tels ſont les motifs les plus importans qui doivent déterminer la poſition d'un monument conſacré au rétabliſſement des malades : il en exiſte encore de ſecondaires qu'il eſt toujours avantageux d'y réunir ; mais quant à ceux que je viens d'établir on ne s'en écartera jamais ſans un danger éminent pour ceux que la douleur ou la maladie y feront entrer : voyons actuellement les moyens de conſtruction les plus ſalutaires à leur rétabliſſement.

CHAPITRE III.

Plan d'un Hôpital.

POUR qu'un hôpital ſoit véritablement une maiſon de ſanté, il faut que dans tous les tems on puiſſe le tenir facilement propre & bien aéré ; avec des eaux abondantes on obtiendra toujours la propreté, avec une diſtribution commode on poſſédera cet air pur & reſtaurant qui meut, anime & purifie le corps humain.

Toute maladie ou bleſſure eſt un commencement de putréfaction ou d'altération dans la machine ; or les deux agens les plus actifs à oppoſer à toute putréfaction, ſont l'air le plus pur, & la propreté la plus rigoureuſe (1). Cherchons un plan qui réu-

(1) Les reſſources même les plus actives de la médecine n'ont d'autre but que de

niſſe le plus parfaitement ces deux qualités importantes, & nous verrons une foule d'autres moyens de ſalubrité offrir les reſſources les plus utiles & les plus conſolantes à l'humanité.

Un hôpital militaire, ſitué dans une place frontiere, étant deſtiné à être le réſervoir général où vont ſe rendre les entrepôts ambulans d'une armée, doit réunir les ſecours & les commodités néceſſaires à ſa deſtination.

Dans tous les tems & chez tous les peuples policés de l'Europe, l'expérience a démontré qu'il étoit toujours dangereux de mêler des maladies

---

chaſſer de l'intérieur du corps toutes les matieres putrides ou corrompues qui y ſéjournent, & de lui rendre cette propreté ſalutaire, & cette élaſticité tonique ſi néceſſaire aux mouvemens harmonieux de toutes les parties internes, telles que l'eſtomac, la poitrine, les viſceres, le foie, le cœur, la circulation du ſang, &c. &c. &c.

contagieuſes avec des maladies ordinaires, & qu'il étoit également imprudent d'entaſſer des bleſſés avec des vérolés ou des malades avec des convaleſcens; par-tout la ſaine raiſon fit ſentir la néceſſité de ſéparer plus ou moins les différens degrés d'altération humaine, & nulle part on n'eſt parvenu à réaliſer ſur cet important ſujet aucun réſultat ſatisfaiſant. Dans la plupart des hôpitaux de l'Europe on rencontre quatre ou cinq ſalles plus ou moins longues ou ſpacieuſes, qui ſe communiquent toutes les unes aux autres, ſe tranſmettent mutuellement les vapeurs mal ſaines ou épidémiques qu'on avoit voulu ſéparer. Ces plans antiques, que la religion ſemble avoir conſacrés à l'humanité ſouffrante, n'ont été perpétués ſur les mêmes modeles que parce que le ſervice s'en fait avec plus de facilité; c'eſt la crainte de faire

cent pas de plus qui fait éclorre cette énorme complication de maladies incurables, rochers dévorans contre leſquels les plus profondes obſervations de la médecine viennent échouer ſans le moindre ſuccès : ici l'on voit un ſoldat légérement bleſſé, reſpirer les vapeurs mortelles qu'exhale ſon camarade agoniſant ſur le même lit... Plus loin j'apperçois un convaleſcent boire & manger à côté des malades, humer ſans ceſſe l'air peſtiféré qui les environne, & avaler ſans s'en douter les germes deſtructeurs d'une ou de pluſieurs maladies cruelles.... Je ne finirois pas ſi je voulois détailler les dangers qui en réſultent pour l'eſpece humaine; il me ſuffit d'en offrir une eſquiſſe fidele pour tenter les moyens d'anéantir ſes triſtes effets. Je laiſſe aux perſonnes inſtruites le ſoin de parcourir toutes les parties que peut offrir ce lugubre tableau, elles ſont

trop longues & trop douloureuſes pour oſer ici les tracer.

Le plan le plus propre à remédier à tant d'inconvéniens meurtriers ſeroit celui ou chaque ſalle renfermeroit à-peu-près le même genre de maladies, c'eſt-à-dire, ou la ſalle des contagieux ſeroit totalement ſéparée de celle des malades, & celle des malades ſéparée de celle des convaleſcens. . . ; il faudroit que chaque ſalle fût entiérement iſolée, & que ſur chacun de ſes deux côtés, dans toute leur longueur, il y eût une cour de cent cinquante pieds de largeur ; deſorte que chaque ſalle formant un corps de bâtiment plus ou moins étendu, ſe trouvât toujours iſolée entre deux cours vaſtes & bien aérées. . . . ; il faudroit que ces ſalles paralleles reçuſſent leurs jours par des croiſées ouvertes au levant, deſorte que les vapeurs infectes qu'une ſalle peut exhaler par ſes fenê-

tres ne puſſent jamais pénétrer par les jours de la ſalle voiſine, qui eſt à l'extrémité de la cour (1). Il ſeroit également ſalutaire que ces ſalles fuſſent élevées au moins de ſix pieds au-deſſus du niveau de la terre, qu'elles fuſſent grandes, hautes, & bien éclairées ; quelles fuſſent ſuſceptibles d'être parfaitement cloſes pendant l'hiver, & bien aérées pendant l'été, & que le pavé fût choiſi d'une pierre dure & compacte, qui ne boive jamais les urines & autres ordures que les malades répandent ſouvent.... Enfin, il faudroit trouver le moyen d'y entretenir ſans ceſſe un courant d'air pur, & en chaſſer graduellement l'air corrompu pour le renouveller ſans ceſſe.... Parcourons rapidement les dimenſions & les diſtributions intérieures les plus propres à réunir tous ces avantages.

(1) V. Planche II. fig. 5.

CHAPITRE IV.

Diſtribution des Salles.

Les ſalles d'un hôpital militaire, ſitué dans des places frontieres devroient avoir environ cinquante toiſes de longueur ſur huit ou dix de largeur intérieure ; chacun de ces bâtimens, formant un corps iſolé entre deux cours larges & ſpacieuſes, offriroit la forme d'un quarré long parfaitement bien aéré ſur toutes ſes faces... Le rez de-chauſſée pourroit être deſtiné aux cuiſines, buchers & autres magaſins de comeſtibles : *Le premier* entiérement conſacré à la ſalle des malades.

Cette ſalle doit être très-élevée, afin que l'air intérieur ſoit plus long-

cems à s'altérer : ſa diſtribution la plus ſalutaire ſeroit celle où chaque malade pourroit avoir ſon lit ſéparé des autres, pour prévenir la contagion ou complication de maladies : cauſe la plus certaine de leur difficulté à les guérir; & attendu qu'un homme ſeul n'exige pas un lit auſſi ſpacieux que lorſqu'il eſt deſtiné à recevoir deux ou trois malades, il ſuffira de leur donner deux pieds & demi ou trois pieds de largeur, pour qu'un ſeul homme y ſoit couché à ſon aiſe. Or, en ſuppoſant qu'on laiſſe encore trois pieds de diſtance entre chaque lit, pour la facilité du ſervice, il ſera toujours évident qu'en ſuivant les mêmes dimenſions des deux côtés d'une ſalle de cinquante toiſes de longueur, chacune ſuffira pour recevoir cent malades, ſainement & commodément couchés.

Un hôpital militaire, étant un monument conſacré à toutes les généra-

tions préſentes & futures des guerriers malades ou mutilés, doit être conſtruit, non-ſeulement ſur un plan ſalutaire, mais encore ſur des fondemens ſolides & une élévation dont toutes les parties offrent la durée la plus permanente : la dépenſe une fois faite exigeroit moins de réparation que ces bâtimens foibles & mal conſtitués, dont l'entretien de vingt années ſurpaſſe quelquefois le capital qu'ils ont coûté à conſtruire ; on conſomme tant d'argent pour détruire les hommes, on en conſomme encore plus en luxe & en vanités ſuperflues, & l'on en manque toujours pour les établiſſemens utiles à les conſerver.

Une des cauſes meurtrieres qui font ſouffrir le plus cruellement les malades, c'eſt lorſqu'un agoniſant, tourmenté de douleurs aiguës, pouſſe des cris affreux, & des gémiſſemens lugubres ; leurs contorſions, leurs cris

leurs ſoupirs, leur viſage défiguré, leurs yeux en convulſion, l'appareil même des ſecours douloureux de l'art, & l'approche d'un prêtre qui adminiſtre les ſecours ſpirituels, & qui les exhorte à ſe réſigner au trépas, tout porte au fond du cœur des malades qui en ſont témeins l'image cruelle de la mort. L'effroi du tombeau s'empare de toutes leurs ames, c'eſt ainſi qu'un ſeul agoniſant inſpire la conſternation la plus ſiniſtre à tous ceux qui habitent la même ſalle : la religion, la phyſique humaine, la guériſon des maladies & l'humanité même, ſemblent ſe réunir pour demander que chaque malade ne puiſſe jamais être témoin de ces cruels inſtants où l'homme, luttant contre la mort, termine douloureuſement ſa carriere.

Une ſimple cloiſon de planches entre chaque lit ſuffiroit pour anéantir

une cauſe auſſi meurtriere, & empêcher qu'un homme dont la ſanté n'eſt pas trop altérée ne ſente empirer & redoubler ſes maux en voyant ceux que ſouffre un camarade infortuné. Quand cette cloiſon n'auroit que ſix pieds de hauteur ſur huit de longueur elle ſeroit je crois ſuffiſante; il ſeroit même inutile de les couvrir, afin que l'air qui ſe renouvelle dans la ſalle arrive plus facilement dans chaque cellule à découvert: ces ſéparations ſalutaires auront encore l'avantage important d'empêcher que les vapeurs corrompues d'une maladie putride ne ſe communiquent directement aux deux camarades les plus voiſins; elles s'exhaleront & s'affoibliront au contraire dans l'air ſupérieur de la ſalle, d'où elles ne tarderont pas à être chaſſées deux ou trois fois le jour par les ventilateurs dont il ſera parlé ci-après.

La charpente des lits en bois, de quelqu'eſpece qu'ils puiſſent être, m'a toujours paru contraire à la propreté & à la ſalubrité : ces pieces de noyer vermoulu, aſſemblées par des mortaiſes, des tenons, des traverſes, &c. offrent de toutes parts une infinité de fentes & de recoins, où la vermine du ſoldat ſe loge & ſe multiplie ; quelques ſoins multipliés que l'on prenne, on ne parvient jamais à les en garantir tout-à-fait ſans faire uſage de ces aromates violens, ou des huiles fortes & empireumatiques, qui incommodent autant les malheureux qui y reſpirent que les inſectes qu'on veut anéantir : à la longue ces bois antiques, criblées des vers, offrent de toutes parts des pièce ſpongieuſes toujours empreintes des vapeurs morbifiques des malades, des matieres fécales qui ſe renverſent, des remedes qu'on peut y faire tomber, &c. &c. Les

bois de lits une fois vieux renferment les germes inviſibles d'une putréfaction réelle, que rien n'eſt plus capable d'y corriger. D'ailleurs les lavages, le ſavon & les fumigations les plus actives ſont ſans effet ſur des pieces vermoulues qu'on ne nétoye ſouvent qu'une fois l'an, & le tems même qu'on emploieroit à les purifier ſeroit pris ſur celui qu'on doit aux malades.

Tant d'inconvéniens, dont je tais la plus grande partie, auroient dû faire proſcrire des lits de bois de tous les hôpitaux de la terre, comme peu durables, d'une malpropreté dégoûtante, & d'une nature à perpétuer éternellement les germes de beaucoup de maladies. *Des lits de fer* anéantiroient tous les dangers, & ne coûteroient guere plus que ceux de bois: en ſuppoſant que les deux barres principales qui ſont employées dans

ſa longueur fuſſent appuyées dans l'épaiſſeur même de la muraille qui doit offrir le doſſier du lit, trois ou quatre traverſes en fer plat ſuffiroient pour donner à ces lits une ſolidité à l'épreuve de pluſieurs ſiecles, & pourvu que la forge en ſoit bonne, les molécules ſerrées, & la qualité élaſtique, on parviendra à leur donner la propreté la plus rigoureuſe, & la ſalubrité la plus parfaite. La vermine n'y trouvant plus de niches à s'y loger, il ſuffira, à chaque mutation de malade, d'emporter la paillaſſe, le traverſin & les couvertures dans une ſalle fumigatoire (que je décrirai plus au long), & de paſſer enſuite à la flamme toutes les barres du lit de fer, pour les maintenir toujours propres & anéantir par le feu tous les miaſmes corrompues qui doivent néceſſairement avoir pénétré plus ou

moins toutes les parties d'un lit à coucher des malades.

Au-deſſus de la tête du lit doivent s'établir, le long des murailles, des planches de chêne placées à portée de la main du ſoldat, ſur laquelle on poſe le bouillon, les alimens ou remedes qui leur ſont ordonnés chaque jour; & dans les trois pieds d'intervalle vuide entre leur lit & la cloiſon ſuivante, il ſuffiroit d'y placer une chaiſe pour aſſeoir un ami qui vient voir un malade, & pour repoſer également les convaleſcens qui commencent à ſe lever.

Au ſecond étage, & ſous la charpente du couvert de ces bâtimens, on devroit en deſtiner, partie à loger les prépoſés ſubalternes, & les domeſtiques de l'hôpital, & partie à la ſalle fumigatoire. Quant aux chirurgiens ordinaires, adminiſtrateurs & autres officiers de ſanté, il ſeroit in-

finiment plus ſalutaire de leur faire conſtruire, dans un corps-de-logis iſolé dont la ſituation fût bien aérée, des logemens analogues à leurs emplois ou à leurs beſoins ; c'eſt bien aſſez que leur ſervice journalier les oblige à reſpirer ſouvent des vapeurs corrompues, ſans les forcer encore à reſpirer tant d'exhalaiſons mal-ſaines durant leur ſommeil, leurs repas & les inſtans où leurs ſoins ne ſont d'aucuns ſecours à la ſanté des malades.

CHAPITRE V.

Moyens d'aérer les Salles.

RIEN de plus facile que d'aérer une ſalle dont les fenêtres directement oppoſées ſont ouvertes des deux côtés, mais auſſi rien de plus difficile que de

les aérer de maniere à ne point incommoder les malades : des hommes foibles & ſouffrans, qui ont reſpiré douze ou quinze heures de la nuit des vapeurs chaudes, infectes & concentrées, éprouvent une ſenſation douloureuſe lorſqu'ouvrant tout-à-coup quinze ou vingt fenêtres, l'air froid, humide ou vif, vient les frapper ſubitement ; la nature, agiſſant toujours par des gradations lentes, douces & inſenſibles, exige les mêmes modifications dans les ſecours de l'art, & puiſque toute tranſition ſubite eſt contraire à l'homme, même dans l'état de ſanté, à plus forte raiſon doit-il en ſouffrir lorſqu'affoibli ou accablé par une bleſſure ou une maladie violente, les plus légeres ſenſations lui font des impreſſions très-vives.

Ces vents, qui pénetrent par les croiſées d'une ſalle, enveloppant les

malades par tourbillons plus où moins rapides, ſuppriment auſſi-tôt leur tranſpiration & leur font éprouver des criſes toujours dangereuſes, qui empirent leur état & déroutent les praticiens.

Le moyen le plus ſûr de renouveller l'air d'une ſalle qui exhale continuellement des vapeurs putrides ſeroit d'imiter la nature, dont l'air pur vient ſans ceſſe chaſſer l'air corrompu pour enlever dans les nuages les particules humides où héterogenes dont il peut être chargé. Suivons cette marche & en recherchant les moyens inſenſibles de chaſſer l'air corrompu d'une ſalle & d'y reſtituer un air pur qui s'y renouvelle ſans ceſſe, ſans jamais incommoder les malades, nous trouverons, dans l'ingénieuſe découverte des ventillateurs de Halles, les inſtrumens les plus propres à remplir parfaitement cet objet : j'en ai tracé les plans & la manutention au chapitre

XX du premier livre de cet ouvrage. Si la ſalubrité des logemens militaires exige quelquefois des ſecours auſſi importans, à plus forte raiſon un ſéjour vaſte, & toujours corrompu par un mélange d'exhalaiſons putrides, a-t-il beſoin de ces inſtrumens ſalutaires. Leur uſage eſt d'autan tplus reſtaurant que le premier ſoufflet intérieur chaſſant l'air infecté, tandis que le ſoufflet ſitué à l'extrêmité oppoſée redonne un air pur qui péne-tre la ſalle par degrés, il réſulte de leurs mouvemens oppoſés un courant d'air qui s'y renouvelle ſans ceſſe par des moyens doux & inſenſibles qui ne ſurprennent jamais les malades.

Toutes tranſitions ſubites ſont anéanties, toutes les impreſſions & les criſes d'un tourbillon trop vif n'exiſtent plus, & le mouvement continuel de l'air méphytique qui ſort,

& de l'air pur qui le remplace ſans ceſſe, offre au contraire à chaque malade l'agent le plus propre à détacher & à chaſſer les matieres infectes des maladies, & l'élément reſtaurant le plus utile au rétabliſſement de ſa ſanté.

Les ſages Anglois ont été des premiers à réaliſer cette machine dans leurs hôpitaux, & les ſuccès les plus heureux ont récompenſé leur zele.... Pourquoi cette découverte ſi ſimple & ſi facile à exécuter n'eſt-elle encore conſidérée dans les autres états de l'Europe que comme un jeu de phiſyque ou une production frivole de l'eſprit humain ?

La marine françoiſe a pouſſé l'attention juſqu'à faire doubler les vaiſſeaux en cuivre, pour mettre le corps d'un bâtiment à l'abri des rats ou des vers, & l'on n'y ſonge pas encore à y employer dans les fonds

de cale, qui n'ont d'autre jour qu'un ſoupirail, des ventilateurs qui y entretiendroient ſans ceſſe un air plus pur & moins mal-faiſant ; toutes les proviſions & autres effets d'un vaiſſeau ne ſeroient plus ſujettes à s'y corrompre, les matelots y travailleroient plus long-tems ſans être ſuffoqués par ces odeurs infectes qui vielliſſent tous les marins au printems de leur âge... Leur ſang n'y pomperoit plus ces germes deſtructeurs de tant de maladies dartreuſes, ſcorbutiques, ou &c. &c. qui moiſſonnent quelquefois la moitié d'un équipage avant d'arriver à ſa deſtination.

J'oſe faire des vœux pour que cette découverte, appréciée & perfectionnée ſuivant les tems, les lieux & les circonſtances, ſoit employée à rendre le ſéjour des vaiſſeaux & des hôpitaux moins dangereux à l'état des hommes ſains & malades ; plus pro-

pre

pre à les conſerver ou contribuer à leur prompt rétabliſſement.

CHAPITRE VI.

Compoſition de chaque Salle.

J'AI dit, & je répete que le plan le plus propre à remédier à tous les inconvéniens meurtriers d'où réſultent tant de maladies incurables, à empêcher qu'un homme légérement bleſſé ne reſpire les ſueurs mortelles d'un camarade agoniſant, ou ne pompe par la reſpiration & les pores des vapeurs dangereuſes, germes deſtructeurs d'une infinité d'affections cruellement compliquées...., ſeroit de renfermer dans chaque ſalle à-peu-près le même genre de maladies.

Quant aux affections dartreuſes, ſcorphuleuſes, lépreuſes, vénériennes

& autres genres contagieux, elles exigent abſolument des bâtimens particuliers, entiérement ſéparés & éloignés de tous les autres, leur voiſinage ou communication pouvant avoir les conſéquences les plus fâcheuſes.

Un hôpital militaire, deſtiné aux accidens journaliers de la guerre, doit donc avoir eſſentiellement trois ſalles, *celle des malades...*, *celle des bleſſés...*, & *celle des convaleſcens.*

La *ſalle des malades* doit être élevée & ſpacieuſe : lorſque le grand nombre des malades, ſurpaſſant le nombre des lits, obligera néceſſairement à les faire coucher deux à deux, on aura la plus grande attention à ne coucher dans un même lit que deux hommes attaqués du même genre de maladie, ou qui annonçant à peu-près les mêmes ſymptomes, ne puiſſent pas ſe nuire mutuellement par

des complications inſenſibles. Un ſoldat légérement malade ne doit donc jamais être aſſocié avec un homme à l'extrémité, ni un dyſſentérique avec un ſujet attaqué d'une fievre maligne, &c. &c.

La ſalle des malades doit être parfaitement cloſe, ſur-tout en hiver...; les fenêtres ne doivent s'ouvrir jamais que dans le beau du jour, & l'air y être ſouvent renouvellé par le moyen des doubles ventilateurs dont nous avons parlé.

Dans *la ſalle des bleſſés* on aura également attention d'en deſtiner un bout aux bleſſures graves..., l'autre extrémité aux bleſſures légeres... & le centre à celles qui étant encore douteuſes, obligent un praticien à ſuſpendre ſon jugement : d'après cet ordre général, on ſent parfaitement que chaque bleſſé n'ayant pour voiſin que des camarades dont les bleſſures

ne ſont pas plus graves que les ſiennes, n'a jamais devant ſes yeux les images douloureuſes d'une ſouffrance trop vive, ni les tableaux effrayans des grandes opérations de la chirurgie. Les ventilateurs leur ſont également néceſſaires, pour faire reſpirer aux bleſſés un air frais qui ſe renouvelle ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis aſſez de forces pour ſe promener dans les cours.

La *ſalle des convaleſcens*, totalement ſéparée des deux premieres, doit avoir très-ſouvent ſes fenêtres ouvertes; c'eſt celle qui coûte le moins de peine à entretenir, tant parce que ſa manutention répand moins d'ordures, que parce que les hommes y ſont preſque toujours en état d'aller aux latrines... Si quelquefois on y rencontre des ſquélettes ambulans, que la violence des maladies, ou les ſuites d'une bleſ-

ſure ont entiérement épuiſés, plus ſouvent on y voit des viſages languiſſans reprendre une carnation nouvelle, & annoncer, par de naiſſantes couleurs, le retour d'une ſanté cruellement altérée ; un bon régime reſtaurant, un ſommeil tranquille, & autant de promenades dans les grandes cours que ſes forces peuvent le permettre, achevent bientôt de les fortifier & leurs donnent ces premiers ſentimens de vigueur qui rendent bientôt à l'homme la faculté de continuer ſon ſervice.

CHAPITRE VII.

Salles épidémiques & contagieuſes.

LES *maladies épidémiques* pouvant ſe communiquer facilement, par la ſeule reſpiration d'un ſujet infecté ſur un homme ſain, ont plus eſſentiellement beſoin que toutes les autres d'être bien iſolées & plus éloignées poſſibles de toute habitation humaine... Il faudroit que les bâtimens qu'on leur deſtine fuſſent au moins à un quart de lieue de la ville, & qu'il y eût environ mille toiſes de diſtance entre leurs ſalles & la premiere maiſon champêtre, afin que les vapeurs qui s'en exhalent ſans ceſſe ſoient entiérement diſſipées dans l'atmoſphere, avant de parvenir à aucun être vivant.

C'eſt ſur-tout dans les ſalles où regnent les dyſſenteries épidémiques d'automne, que les ventilateurs de Halles doivent jouer un rôle très-important : il n'y a qu'un air pur, ſans ceſſe renouvellé, qui ſoit capable de faire dégorger toutes les matieres putrides dont les corps ſont intérieurement infectés; il ſeroit par conſéquent très-avantageux de les faire conſtamment mouvoir jour & nuit, ce qui je crois ſeroit facile & peu diſpendieux, en faiſant uſage d'un poids ſuffiſant à mettre en jeu deux ou trois roues qui miſſent le balancier du ſoufflet en mouvement.

Les évacuations, ſouvent très-abondantes dans les maladies épidémiques & les autres déjections, étant ſujettes à ſe répandre, à communiquer l'infection aux perſonnes ſaines deſtinées à ſervir les malades, il eſt néceſſaire, pour en prévenir les incon-

véniens, de répandre autour de leur lit du ſable ou menu ſablon, & le faire réguliérement balayer tous les jours; cette ſeule précaution ſuffit pour anéantir le danger des crachats, urines, & autres matieres excrémenticielles qui s'y répandent : mais afin de neutraliſer l'air méphitique qui s'exhale ſans ceſſe des malades, de maniere à ne pouvoir plus être épidémique, ni dangereux aux perſonnes deſtinées au ſervice de ces ſalles, il faudroit de diſtance en diſtance établir des petits réchauds, dans leſquels quelques charbons ardens feroient ſans ceſſe bouillir du vinaigre dans de petites phioles ou matras : les ſeules vapeurs du vinaigre en ébulition ſuffiſent pour détruire toutes les vapeurs infectes des maladies épidémiques les plus cruelles.

Durant les vives chaleurs de l'été, on réuſſira plus ſûrement encore en

arroſant le pavé des ſalles avec du vinaigre, coupé avec moitié d'eau; cet acide végétal eſt ſans contredit un des plus puiſſans anti-putrides que nous connoiſſions.

On ne doit ſouffrir dans l'intérieur des ſalles épidémiques que les ſeules perſonnes néceſſaires au ſervice des malades, toutes viſites de parens, d'amis ou de camarades, doivent être rigoureuſement proſcrites, comme le ſeul moyen de prévenir les ſuites funeſtes d'une communication générale. MM. les officiers de ſanté, & les gens deſtinés à ſoigner les ſouffrans, devroient toujours tenir ſous le nez une éponge imbibée du *vinaigre des quatres voleurs*, où tout autre équivalent, dont la baſe eſt du bon vinaigre, dans lequel on a fait longtems macérer pluſieurs plantes aromatiques les plus actives, telles que l'ail, le thim, romarin, gérofle, ca-

nelle, &c. &c.... la force expenſive de cet acide, écartant continuellement des conduits de la reſpiration les vapeurs corrompues, empêche que les perſonnes ſaines en reçoivent la moindre influence, & les garantit des dangers auxquels elles ſeroient évidemment expoſées ſi elles négligeoient une précaution auſſi ſalutaire.

Les *maladies contagieuſes*, telles que la *galle* &c. &c. &c., ne ſe communiquent jamais par l'influence d'un air infecté, mais uniquement par le ſeul attouchement des malades ou en touchant ce qui a été manié par eux, tels que leurs habits, leurs linges ou meubles uſuels, en buvant au même verre qu'eux &c. &c. . . .; on doit donc éviter ſoigneuſement toutes les cauſes de contagion. Examinons les principaux moyens de s'en garantir tout à fait.

La plupart des maladies conta-

gieuſes ont pour cauſe premiere, ou *corruptions intérieures* des alimens âcres, ſalés, fruits corrompus, verds &c. *ou corruption extérieur*, occaſionnée par la craſſe, la ſueur, la vermine & la mal-propreté de tous les genres. Lorſque le linge du ſoldat eſt trop empreint de ſueurs fœtides, que la craſſe engorge tous ſes porres, & infecte ſon habillement, ſa tranſpiration ſupprimée ſe corrompt ſous ſa chair, tandis que la putréfaction qui regne ſur ſa peau, s'échauffe, fermente, excite d'abord une démangeaiſon, & puis des éruptions cutanées plus ou moins graves en raiſon des vices du ſang, &c. &c.

Les moyens les plus prompts de les prévenir dans un corps lorſqu'elles commencent à s'y manifeſter, c'eſt d'y faire diſtribuer beaucoup de légumes, de la viande très-fraîche...; de faire blanchir plus ſouvent le

linge du ſoldat, de l'expoſer à des fumigations de ſouffre ainſi que ſon habit, ſa veſte, ſes culottes &c. &c. &c. .... précautions très-utiles, qui coupent la contagion dans ſon principe, & anéantiſſent les cauſes qui l'ont fait éclore.

Quant à l'adminiſtration journaliere d'une ſalle de contagieux, les perſonnes deſtinées à les ſervir doivent avoir l'attention la plus rigoureuſe à ne rien toucher avec les pieds, les mains, ou le viſage nuds, qui aient été maniés par les malades ... Il faut par conſéquent quelles ne marchent jamais les jambes nues dans les ſalles, qu'elles n'approchent pas leur viſage de celui des malades, & ſur-tout que leurs mains ſoient toujours enveloppées d'une groſſe paire de gands de buffle très-épais, qui leur monte ſur leur parement juſqu'à la moitié du bras; ſans cette dernier

précaution, qui eſt la plus eſſentielle, la plupart des gens deſtinés au ſervice, forcés à manier ſans ceſſe les lits, taſſes, linges, habits, &c.... des ſoldats infectés, en ſeront bientôt les victimes.

L'uſage réitéré des ventilateurs, les aſperſions de vinaigre dans les ſalles, & les réchauds de vapeurs aromatiques, contribueront merveilleuſement à la purification de l'air, & au rétabliſſement des malades.

On peut ſans aucun danger permettre aux infectés la viſite des parens, amis, ou camarades, en preſcrivant à tous les étrangers de ne toucher abſolument à rien qui ſoit deſtiné à leur uſage journalier.

Enfin un dernier moyen très-propre à éteindre les maladies contagieuſes, en affoibliſſant graduellement la violence de leurs principes c'eſt de purifier le lit à la vapeur du

ſouffre. J'en fus trop vivement révolté pour ne pas ébaucher, à ce ſujet les moyens les plus ſimples & les plus ſalutaires de compoſer dans tous les tems les lits des hôpitaux militaires.

CHAPITRE VIII.

Lits Militaires.

IL eſt bien étonnant que de jeunes & robuſtes payſans, qui n'ont preſque d'autres lits dans les champs paternels qu'un grenier à foin ou une ſimple paillaſſe, trouvent dans l'état militaire des couchers infiniment plus mols que dans leur famille : au lieu d'être aguerris à dormir ſur la dure, combien de fois les ai-je vus ſe plaindre que leurs matelas n'étoient pas aſſez bons ? Cette ſenſualité nuiſible

au ſoldat eſt d'autant plus funeſte au guerrier malade, qu'accoutumé en pleine ſanté à avoir un lit de plume comme en Allemagne, ou un matelas comme en France, &c. &c. &c. il ſe croit mort en entrant à l'hôpital, lorſqu'il n'y trouve pas encore plus de moleſſe, & regarde ces maiſons de ſanté comme de vaſtes tombeaux où il va rendre ſon dernier ſoupir.

Pourquoi ne pas accoutumer nos ſoldats en tems de paix à un genre de lit analogue à celui qu'il doit trouver en campagne? Penſe-t-on que la paille de ſeigle ou de bled ne ſoit pas auſſi ſaine au corps humain que des tampons de laine groſſiere, encore pleine des ſueurs fœtides du mouton, & toujours empreinte de la tranſpiration & des vapeurs de dix mille hommes, qui ont peut-être couché deſſus, dont la moitié, ſans exagération étoient vérolés? Ne ſait-on pas

que la laine, même la plus propre, échauffe le ſang des gens de fatigue, & que la paille, au contraire, lorſqu'on y eſt habitué, le rafraîchit, le calme, & diſpoſe à un ſommeil tranquille? Ce jeune villageois, qui jadis après avoir pioché ou labouré la terre depuis la pointe du jour juſqu'à la nuit, expoſé à toute l'ardeur du ſoleil, dormoit d'une ſeule piece ſur une ſimple paillaſſe, ne ſera-t-il pas plus heureux, plus ſain, & plus robuſtes, de continuer au ſervice les mêmes habitudes de ſon enfance, & celles qui l'attendent devant l'ennemi?

Si cette moleſſe eſt nuiſible à l'homme de guerre, elle eſt cent fois plus funeſte & plus dangereuſe au ſoldat malade qui entre à l'hôpital. Dans preſque tous les anciens hôpitaux de l'Europe, on trouve de vieux matelas qui ont quelquefois cent ans d'exiſtence, durant un ſiecle entier

on les a véritablement refaits, mais jamais les laines n'en ont été purifiées; auſſi n'eſt-il pas étonnant de voir dans pluſieurs de ces monumens des lits tellement infectés qu'il y paſſe en proverbe qu'un homme qu'on y couche ſera bientôt mort, & l'expérience a toujours coufirmé cette prophétie ſans qu'on ait tenté les moyens d'y remédier.

On ſoupçonne bien que les exhalaiſons putrides des malades & des mourans qui y ont été étendus ont corrompu toutes les laines, & que leur ſeule infection eſt une lepre contagieuſe, qui conſomme bientôt toutes les victimes qu'on vient lui offrir; mais ſi l'on purifioit ces matelas il faudroit peut-être en faire autant à tous les autres, & ce ſeroit une innovation. Or, toute innovation dût-elle ſauver des mourans, eſt repouſſée avec horreur dans un hôpital, par les ames

froides & les mains indolentes qui n'ont conſacré leur amour qu'à l'Etre ſuprême & leur tems qu'à une regle invariable & meurtriere.

Oui, je ne crains pas de le dire, la plupart des matelas des hôpitaux de l'Europe ſont des cloaques inviſibles d'une putréfaction éternelle, où l'homme le plus ſain ne coucheroit pas huit jours ſans être malade; ces laines, après avoir pompé toutes les vapeurs qu'ont exhalé peut-être deux mille agoniſans, renfermant dans leur ſein les germes de mille maladies peſtilentielles, ſont autant de volcans peſtiférés qui exhalent jour & nuit des infections mortelles. C'eſt ſur ces matelas, remplis des ſouillures les plus dangereuſes, que l'homme bleſſé, ou légérement malade, vient trouver la douleur & la mort.

Puiſque la laine qui a long-tems ſervi devient auſſi dangereuſe, & que

le ſervice ou le détail immenſe des hôpitaux n'ont jamais offert le tems ni les moyens de les purifier par des lavages & des fumigations qu'il faudroit trop ſouvent réitérer &c. &c. &c.... cherchons au moins un genre de lit moins funeſte à la ſanté des malades, & qu'on puiſſe renouveller ſouvent ſans peines ni frais diſpendieux.

La paille, de ſeigle ou d'avoine, offre à ce ſujet tous les ſecours utiles & ſalutaires qu'on peut deſirer ... La plupart des maladies militaires ayant pour principe un ſang bouillant & enflammé, où des bleſſures, précédées des fatigues les plus échauffantes, exigent un traitement tempérant & rafraîchiſſant... quoi de plus frais que la paille de ſeigle ou d'avoine? quoi de moins diſpendieux & de plus facile à trouver? Ses fibres, il eſt vrai, ſont quelquefois trop roides pour ſou-

lager un corps malade ou ſouffrant; mais on leur donnera la ſoupleſſe la plus moëlleuſe, en la faiſant fouler aux pieds des chevaux que l'on fera trotter en cercle ſur cent gerbes, raſſemblées en un monceau; trois chevaux n'auront pas été une heure à les écraſer qu'elles ſeront par-tout réduites en fibres légeres de cinq à ſix pouces de longueur.

Qu'on rempliſſe de bonne toile de paillaſſe avec cette paille foulée, & l'on aura ſans contredit le lit le plus ſain qu'on puiſſe offrir au ſoldat malade; rien de plus frais en été, ni de plus facile à renouveller tous les ans. Le traverſin devroit être également rempli de la paille la plus fine & la plus ſubtilement foulée, qu'on ramaſſeroit au fond de l'aire; la tête des malades en ſeroit plus fraîche, & n'y courroit jamais le danger redoutable de pomper aucunes de ces

vapeurs mortelles, qui ſont concentrées dans les vieux traverſins de plume.

Une paire de draps & une couverture de laine, qu'on purifieroit à la fumigation du ſouffre à chaque mutation de malade, achevroit la compoſition d'un lit militaire, & un ſimple rideau, qu'on tireroit aux pieds de ſon lit, d'un bout d'une cloiſon à l'autre, termineroit la clôture de ſa cellule, ſans l'étouffer ſous un ciel de lit entre deux courtines trop reſſérées, & ſouvent infectées ; l'homme de guerre ſouffrant ou mutilé, y reſpirant à ſon aiſe une air pur ſans ceſſe renouvellé, ne tarderoit pas à recouvrir ſans aucun danger cette ſanté & cette vigueur qu'il a prodiguées au ſervice du ſouverain, & à la ſûreté de ſa patrie.

CHAPITRE IX.

Salles fumigatoires.

S'IL exiſte un moyen facile, peu diſpendieux & certain, de purifier les lits & les habillemens des malades, c'eſt celui de neutraliſer tous les principes d'infection qui peuvent y être concentrés par les fumigations pénétrantes & vivement odorantes du ſouffre, & de la plupart de plantes aromatiques : cette fumée, qui s'inſinue juſques dans les fibres les plus déliées des couvertures & des habits, diſſout & abſorbe tout les principes de putréfaction qui s'y rencontrent ; il ſuffit enſuite de les expoſer quelque tems au grand air, pour achever d'en diſſiper les vapeurs putrides ; l'on parvient enfin à leur ſubſtituer des prin-

cipes balſamiques & fortifians, en les parfumant avec quelques aromates, qui achevent d'anéantir l'odeur ſulphureuſe, en offrant aux malades les émanations les plus reſtaurantes du regne végétal.

J'ai dit, ci-devant, qu'on doit réſerver la majeure partie du ſecond étage des bâtimens de ſanté, à former une grande piece à laquelle il faut donner des jours directement oppoſés des deux côtés, afin que l'air trouvant de toute part une entrée & une ſortie libres, puiſſe dans tous les tems enlever & chaſſer dans demi-heure les vapeurs qui s'exhalent des couvertures & autres objets expoſés en fumigation:

On pourroit diviſer l'emplacement de cette ſalle en quinze, vingt-cinq, ou trente-ſix compartimens réguliers, dans chacun deſquels on conſtruiroit une grande cage de douze à

quinze pieds de circonférence, en laiſſant des unes aux autres l'eſpace néceſſaire pour ſe mouvoir autour & arranger facilement les effets à purifier. Six barreaux de fer, ployés en demi-cercle, qu'on placeroit de maniere à ſe croiſer ſur un même centre, offriroient un petit dôme en forme de voûte, dont on pourroit clore les diſtances vuides par de larges grillages en gros fil de fer (V. Planche I. fig. 6.) ; on ſe ménageroit du côté le plus commode, une entrée pour placer dans l'intérieur un réchaud de fer garni de charbons allumés, ſur leſquels on jetteroit du ſoufre ou des plantes aromatiques toutes les fois qu'on voudroit purifier des meubles infectés ; & la forme ceintrée de ces petites voûtes offriroit encore la facilité d'y pouvoir diſpoſer les couvertures, toiles & habits, de maniere à clore parfaite-

men

ment la cage fumigatoire que la fumée n'eût d'autre ſortie qu'au travers des meubles ou effets expoſés à ſon influence.

Une heure après cette premiere fumigation, lorſque ces vapeurs ſulphureuſes auront vivement pénétré les objets expoſés, il faudroit les retourner du côté oppoſé, clorre entiérement la cage, par la maniere de les arranger ſur ſon dôme, & leur donner une ſeconde fumigation de ſouffre.

Une heure après on pourra enlever toutes les couvertures, toiles & habits, &c.... pour les expoſer au grand air cinq ou ſix heures, c'eſt-à dire depuis neuf heures du matin juſqu'à trois de l'après-midi, en obſervant de choiſir un tems ſec & bien aéré, capable de diſſiper l'odeur du ſouffre qui y domine.

L'après-midi on remettra les effets

ſur la cage, pour les aromatiſer avec des fumigations de genievre, thim, romarin, ſerpolet, lavande, ſucre, encens, &c. &c. &c. ou toute autre production odorante dont les vapeurs exaltées ſoient ſaines, balſamiques, & contiennent des principes fortifians, ſuſceptibles de ranimer & purifier les malades.

A cinq heures du ſoir on pourra faire remplir les toiles purifiées, & les traverſins avec la paille d'avoine foulée, & les diſpoſer enſuite ſur les lits de fer, avec les draps, couvertures, & rideaux de cloiſon, deſtinés à recevoir un nouveau malade, d'une maniere ſûre au rétabliſſement de ſa ſanté.

Tant que l'apparence de la propreté voudra cacher les gouffres dévorants de l'eſpece humaine, on ſe refuſera conſtamment aux moyens ſalutaires que j'oſe indiquer ici, &

l'on ne verra qu'un ſurcroît d'embarras & de peines effroyables, dans un plan conſervateur & ſimplifié, qui une fois établi coûteroit moins de dépenſe, moins de fatigues, & ſauveroit beaucoup de victimes : mais dans un ſiecle éclairé où la raiſon, la ſaine phyſique & la philoſophie ſont les flambeaux lumineux qui veillent à la ſanté & à la félicité des peuples, j'oſe eſpérer qu'après avoir ſoumis les principes que j'expoſe à l'analyſe la plus exacte, on y trouvera les moyens les plus faciles, les plus prompts & les plus certains, de reſtituer aux hommes ſouffrans ces mouvemens harmonieux, des fluides & des ſolides du corps humain, qui conſtituent la force, l'agilité & la vigueur.

Il eſt ſans doute effrayant d'oſer tracer un ſentier ſalutaire ſur des routes infectées par la réunion la plus

révoltante de toutes les corruptions humaines ; mais il eſt conſolant de pouvoir ſubſtituer la confiance, la ſalubrité, & le rétabliſſement d'une ſanté parfaite dans un ſéjour meurtrier, où le ſoldat le plus intrépide n'entra jamais ſans y reſſentir l'effroi, la conſternation & l'horreur.

CHAPITRE X.

Cuiſines.

UNE horreur encore plus révoltante c'eſt que des maiſons deſtinées au rétabliſſement des militaires bleſſés ou malades ſoient de tous les lieux de la terre celui où les alimens, les médicamens, & les ſecours ſont les plus altérés, & les moins capables de les rétablir : dans la plupart des Etats de l'Europe ces aſyles d'humanité

ſont des objets de finance offerts à la cupidité meurtriere des calculateurs homicides, qui veulent s'en charger au prix le plus modéré ; il en réſulte néceſſairement que des miniſtres de ſanté, devenus les commis d'un fermier mercenaire qui en a le bail, ſont plus occupés des intérêts de leur fermier que de la ſanté des malades.

Ajoutez à cela les ſous-baux cachés qui rognent tellement les profits de la ferme que les derniers bailliſtes ſont forcément obligés, pour ne pas y perdre, de frauder toutes les fournitures journalieres, & diminuer tellement la quantité du pain, des viandes & des autres alimens, que le bouillon qui en réſulte n'eſt qu'une eau ſans ſubſtance, incapable de ſoutenir des malades qui ne mangent point.

Dans un hôpital d'Europe que je ne citerai pas, j'ai vu mettre vingt livres de viande dans une marmite

contenant deux cents pintes d'eau, deſtinée à fournir du bouillon à plus de cent ſoixante malades ; mais attendu que ſa couleur auroit dévoilé ſa foibleſſe, des infirmiers attentifs n'oublioient jamais de faire calciner de gros os juſqu'à ce qu'ils fuſſent auſſi noirs que du charbon, & de les précipiter encore enflammés dans la grande marmite, ce qui ſuffiſoit pour donner au bouillon une couleur rouſſe & dorée, capable d'en impoſer à tous ceux qui ne le jugeoient qu'au ſimple coup-d'œil. Comme j'avois été par haſard témoin de la fraude, je me préſentai de nouveau à l'hôpital aux heures de la diſtribution, afin de le goûter lorſqu'il auroit ſubi toutes les préparations hoſpitalieres : ſa ſeule odeur annonçoit un bouillon brûlé, & ſon goût amer & empireumatique n'offrit à mon palais qu'une eau âcre, ſans ſaveur, ſans

ſubſtance, plus propre à rendre malade des hommes ſains, qu'à rétablir des convaleſcens.

Révolté de ſentir que c'étoit là l'unique ſoutien de plus de quatre-vingt ſoldats, qui ne mangeoient pas un morceau de pain, j'oſai en témoigner ma ſurpriſe à l'infirmier, qui m'aſſura que le bouillon diſtribué étoit meilleur qu'à l'ordinaire, & que ſi je voulois en être certain il alloit m'en faire goûter.

Redoutant quelque ſupercherie, je ſuivis mon homme dans les cuiſines, & le trouvai occupé à me ſortir du bouillon d'une marmite particuliere, iſolée dans un coin du feu. Il me l'offrit affectueuſement; je le trouvai délicieux, & lui ayant reproché que ce n'étoit pas là celui qu'on diſtribuoit aux malades, il me répondit froidement qu'il étoit encore trop bon pour les profits que

le dernier ſous-bailliſte pouvoit y faire, & que dans d'autres hôpitaux on le donnoit encore plus mauvais; j'en fis quelques plaintes qui ne ſervirent qu'à faire augmenter la torréfaction des os, & à empirer l'état des malades.

Qu'on juge à préſent quels ſucs peuvent avoir vingt livres de viandes noyées dans deux cents pintes d'eau, qui ont ſouffert cinq ou ſix heures d'ébulition ?... C'eſt pourtant cette viande qu'on diſtribue aux convaleſcens qui en échappent, & qui doit leur reſtituer les forces perdues durant les longues ſouffrances de la douleur & de l'inanition : auſſi n'eſt-il pas étonnant de voir des convaleſcens reſter pluſieurs mois à ſe remettre, tandis qu'un bon régime alimentaire, continué quinze jours, eût ſuffi pour les rétablir parfaitement.... Pourquoi s'en étonner ? Tant que la

ferme aura trente ſols par jours pour chaque homme, ſon intérêt ſera de les garder le plus long-tems & aux moins de frais poſſibles. Or, ſous ce dernier point de vue, on peut aſſurer que l'adminiſtration intérieure eſt ſupérieurement remplie.

Le pain eſt de toutes les fournitures d'un hôpital celle qui ſouffre le moins d'altération, excepté dans les temps malheureux de la guerre ou les magaſins épuiſés obligent à employer des reſtes de grains gâtés; mais il eſt à deſirer que la quantité en ſoit augmentée en raiſon de l'accroiſſement des forces d'un convaleſcent.

Je paſſe ſous ſilence la qualité du vin, qui n'eſt preſque jamais ſuſceptible de fortifier des hommes exténués; il eſt certain que les directeurs ne peuvent pas fournir un breuvage reſtaurant, avec la modicité des prix qu'on leur donne, & que la plupart

des fraudes & des alimens altérés qu'on diſtribue doivent être néceſſairement tolérés, lorſqu'on calcule le produit de chaque malade avec la dépenſe qu'il occaſionne.

Les hôpitaux en régie anéantiroient la plupart de ces inconvéniens; mais auſſi une dépenſe arbitraire effraye avec d'autant plus de raiſon que la majeure partie des abus y ſubſiſte encore, quoiqu'il ſoit évident qu'on ſauveroit la moitié des hommes qu'on y voit mourir.

Il exiſte un moyen capable d'y remédier, & d'y perpétuer l'ordre le plus ſalutaire & le moins diſpendieux: c'eſt de fixer par homme malade un prix ſuffiſant pour que dans chaque genre de maladie le principal fermier pût fournir tous les alimens & ſecours néceſſaires, ſans riſquer d'y perdre du ſien: la quantité, la qualité de toutes les productions ali-

mentaires une fois fixée & évaluée d'une maniere invariable, l'ordre général une fois établi, les ſervices & autres détails une fois preſcrits, il ne s'agiroit plus que d'en faire ſurveiller l'exécution par des inſpecteurs inconnus dans tout un royaume, excepté par le gouvernement, qui les auroit nommés, & munis des brevets & pouvoirs néceſſaires pour paſſer en revue un certain nombre d'hôpitaux tous les ans : ces emplois, confiés à des médecins ou des chirurgiens de mérite, en état de voyager *incognito*, ſont ſeuls capables de tout prévoir, tout apprécier, tout coriger, & aſſurer une ſalubrité parfaite dans toutes les parties qui compoſent l'adminiſtration d'un bon hôpital..... Je tenterai de décrire les ſoins & les ſervices qu'on pourroit retirer de ces inſpecteurs, en parlant des officiers de ſanté.

Quant à la manutention des cuiſines, il m'a ſouvent paru que les maladies militaires n'y trouvoient pas les ſecours les plus urgents & les mieux indiqués ; preſque toutes ayant pour principe un ſang exalté, épuiſé ou enflammé, bien loin d'être ſoulagées par un bouillon ſans ſubſtance, quelquefois très-âcre, elles ſentent empirer leurs ſymptomes au lieu de les affoiblir : comment un lavage d'eau bouillie, ſans ceſſe ralongée, ſeroit-il capable de ſoutenir des corps meurtris, accablés par de violentes fatigues, ou anéantis par une maladie inflammatoire ? quand même le bouillon auroit la qualité ſucculente & reſtaurante qu'on peut deſirer, il eſt évident que das tou es les fie vres, les dyſſenteries, les inflammations de poitrine &c. &c. &c. ſon uſage ſeroit d'autant plus dangereux qu'il

entretient le foyer putride & la chaleur interne de ces maladies.

On remédieroit facilement & à moins de frais à l'inſuffiſance des moyens, à la mauvaiſe qualité du bouillon, & à un traitement plus favorable aux maladies militaires, en faiſant le plus grand uſage de ces bouillons farineux recommandés, par le célebre Hyppocrate; j'en ai recueilli les ſuccès les plus prompts & les plus certains toutes les fois que j'ai été à portée de les preſcrire.

Ces bouillons antiputrides & fortifians conſiſtent à faire bouillir, huit ou dix heures, vingt livres d'orge mondé, de gros bled, d'épéautre, de maïs, &c. &c. &c. ou de toute autre eſpece de gros grains farineux, dans cent cinquante pintes d'eau (j'en exclus le riz, quoique rafraîchiſſant, parce qu'il eſt ſujet à s'aigrir & augmenter la putridité des humeurs

qui regnent preſque toujours dans les maladies inflammatoires) ; on peut y ajouter du ſel & quelques brins de fenouil, de ſariette, ou de muſcade pour en corriger la fadeur : lorſque ces vingt livres de gros grains ont reçu une coction non - interrompue de huit à dix heures d'ébullition, *le fond* de la marmite raſſemble la totalité des grains gonflés, crevés, preſque réduits en pâtes & faciles à écraſer entre deux doigts. *Son centre* donne un potage farineux qui contient la ſubſtance la plus nutritive du grain, & la *ſuperficie* de la marmite offre un bouillon limpide, & légérement nourriſſant, qui contient les qualités adouciſſantes & rafraîchiſſantes, les plus favorables à toutes les maladies aiguës.

La même chaudière renferme par conſéquent, dans un ſeul bouillon farineux, les trois ſubſtances nutri-

tives les plus analogues aux différens degrés des maladies militaires : dans la *violence des ſimptômes* graves, le bouillon le plus limpide, bu en abondance, adoucit l'âcreté des humeurs, corrige la putréfaction des entrailles, éteint les inflammations du ſang, & diſſipe les criſes les plus dangereuſes.

Sur le déclin de la maladie, on peut leur donner le potage du milieu ; qui, participant & de la fluidité du bouillon & de la ſubſtance nourriciere du grain, leur offre un aliment fluide, très-reſtaurant & d'une digeſtion facile

Dans la convaleſcence, on doit faire diſtribuer de bonnes écuelles du grain dépoſé au fond de la chaudiere, en obſervant de donner plus de potage que de grain au commencement d'une convaleſcence, & plus de grain que de potage à ceux qui ont déjà repris des forces.

Enfin lorſque les hommes ſeront en *pleine convaleſcence*, c'eſt alors que huit jours de bons bouillons de viande, du pain, & un peu de vin, ſuffiront pour leur rendre la ſanté, la force & la vigueur.

Puiſqu'en général preſque toutes les maladies militaires ſont aiguës, ou inflammatoires, le régime alimentaire doit être adouciſſant & rafraîchiſſant; pourquoi donc ne pas établir dans nos hôpitaux l'uſage le plus abondant de ces bouillons farineux, qui réuniſſent non-ſeulement le double avantage d'offrir la ſubſtance la plus analogue à leur curation, mais encore de coûter dix fois moins que des bouillons de viande, & de ſauver beaucoup plus de malades.

La viande, le bon bouillon & le vin, n'étant plus deſtinés qu'aux convaleſcens, pourroient être choiſis d'une qualité ſupérieure, & coûteroient

beaucoup moins, parce qu'il n'en faudroit jamais qu'une quantité modérée. L'indication de la nature, qui interdit tous les bouillons de viande juſqu'à ce que la putrefcence des humeurs n'exiſte plus, ſeroit mieux remplie, en ne l'accordant qu'aux ſeuls convaleſcens; les ſoldats malades auroient en tout tems un régime alimentaire plus rafraîchiſſant & plus reſtaurant, le prix modique qu'il coûteroit aſſureroit ſa bonté & préviendroit les fraudes. La conſommation d'un hôpital ſeroit infiniment moindre, le traitement plus facile, les criſes moins graves, les convaleſcences moins longues; il en coûteroit moins au gouvernement, les adminiſtrateurs y gagneroient davantage, & les malades mieux traités, mieux ſoignés, mieux nourris, ſe rétabliroient parfaitement & promptement.

Non, je ne crains pas d'avancer ici un paradoxe ; ſi les bouillons farineux étoient généralement adoptés dans les hôpitaux militaires, on ſauveroit avec peu de dépenſe la moitié des hommes qu'on y voit périr ; ce ſeul régime une fois établi anéantiroit les abus & les qualités nuiſibles des alimens journaliers, & l'on verroit enfin renaître en peu de tems la confiance, l'eſpoir, le rétabliſſement & la ſanté dans des lieux redoutables où jadis ç'eût été objet de lucre, de pillage & de ſpéculation, fondée ſur le dépériſſement de quatre ou cinq mille malades ou mourans.

CHAPITRE XI.

Service intérieur.

Le principe le plus important au ſervice intérieur d'une maiſon de ſanté, c'eſt d'éloigner promptement des malades tous les objets qui tendent à orrompre l'air qu'ils reſpirent, ou augmenter l'altération des entrailles, & d'en rapprocher au contraire tous ceux qui contribuent à purifier l'air & les ſouillures internes du corps humain.

Quelques ſalutaires que puiſſent être les ventilateurs de Halles, ils ne remédieront qu'imparfaitement à chaſſer toutes les exhalaiſons putrides des ſalles, ſi l'on ne porte pas la plus rigoureuſe attention ſur la propreté des draps, du linge, des habits &

de tous les autres objets employés à l'uſage journalier des malades.

On ne peut attribuer qu'à l'avarice ou à l'indigence le préjugé funeſte qu'on pourroit avoir adopté dans pluſieurs hôpitaux de l'Europe, en diſant que *changer ſouvent de draps ou de chemiſe épuiſe beaucoup les malades*; je ſuis intimément certain du contraire, & je penſe, de concert avec les meilleurs praticiens, que rien ne contribue plus à leur prompt rétabliſſement que de changer ſouvent de linge, ſur-tout dans les maladies putrides, aiguës & inflammatoires, ou la tranſpiration, toujours abondante & âcre, a bientôt infecté les chemiſes & draps qui la boivent ſans ceſſe; leur linge, une fois incruſté de toutes ces ſueurs corrompues, leur eſt infiniment plus nuiſible que s'ils n'en avoient point du tout: il ſera donc très-avantageux à un hôpital

d'être bien pourvu en linge, afin de pouvoir en changer le plus ſouvent poſſible aux malades, en obſervant qu'il ſoit toujours bien ſec, & plutôt chaud que froid.

Peut-être retireroit-on de grands avantages d'employer des toiles paſſées à l'indigo, tant pour les draps que pour les hemiſes, tabliers, &c. &c. &c. Comme l'indigo a une vertu tonique & antiputride, il pourroit je crois être utile dans beaucoup de cas; cependant n'ayant jamais eu occaſion d'en voir les effets ſalutaires en grand, je le propoſe ici comme un problême inconnu, quant aux malades qui exigeroient un certain nombre d'expériences ſuivies, pour s'aſſurer de leur influences ſuivant les genres de maladies.

Les robes de laine, qu'on donne dans beaucoup d'hôpitaux, offrent des dangers encore plus révoltans; la

laine eſt de toutes les productions deſtinées à l'habillement de l'homme celle qui boit & s'empreint le plus facilement de toutes les vapeurs infectes des maladies....; celle qui ſe purifie avec le plus de peine....; qui conſerve le plus long-tems la putréfaction, & qui en répand la contagion avec le plus de rapidité. Quelques ſoins qu'on en prenne, dès que ces robes ont ſervi un certain tems à nombre de malades, ce ſont de vrais ſépulchres contagieux, qui recelent les germes d'une corruption inviſible, & qui, développés en vapeurs par la chaleur du corps qu'elles enveloppent, lui communiquent à coup sûr des complications meurtrieres.

On y remédieroit avec avantage, peut-être même avec moins de dépenſe, ſi l'on faiſoit uſage, comme en Italie, de ces couvertures de coton

laineux, qui ſont très-légeres, très-chaudes, faciles à purifier, ſe lavant comme du linge, qui conſerve toujours un blanc éblouiſſant, & ne coûteroient pas autant que celles de laine ſi on les faiſoit venir en gros: j'en ai vu dans les provinces méridionales de France, dont la robe entiere ne revenoit pas à douze francs, & la couverture des lits à quatorze : l'uſage en ſeroit commode, chaud & ſalutaire dans toutes les ſaiſons de l'année ; anéantiroit les accidens contagieux de la laine, dont les expériences réitérées ont de tous tems confirmé les dangers ; enfin les groſſes toiles teintes, lavées & purifiées, pourroient être accordées aux convaleſcens durant les chaleurs de l'été, & nos troupes, languiſſantes ſous le poids des maladies aiguës, n'auroient plus à ſouffrir ces cruelles irritations qu'occaſionne une laine groſſiere ſur

des chairs conſumées par une inflammatio intérieure.

Une obſervation également ſalutaire aux malades, c'eſt de ſortir promptement les matieres fécales, deſorte quelles ne puiſſent répandre aucune infection dans les ſalles. L'expérience ayant trop ſouvent démontré que la ſeule vapeur des excrémens communiquoit les épidémies à ceux qui n'en étoient point atteints, ſur-tout dans les fievres dyſſentériques; il ſera toujours important de faire conſtruire les vaſes où pots de chambre des malades de maniere à recevoir un couvercle en bois dur, compact, & peint, qui les ferme hermétiquement, afin qu'on puiſſe ſortir tous les excrémens d'une ſalle ſans qu'il puiſſe s'en exhaler la moindre vapeur corrompue ... Les infirmiers obligeront les militaires à les prévenir lorſqu'ils en auront beſoin, afin

que

que ces vaſes ne ſéjournent jamais dans les ſalles.

La néceſſité de maintenir toujours la fraîcheur de l'ait, de prévenir toute contagion ſur les perſonnes en pleine ſanté, & d'empêcher que rien de contraire à l'état des malades ne puiſſe leur être offert par l'indiſcrétion d'une main étrangere &c. &c. doit engager à ne jamais ſouffrir dans une ſalle que les gens néceſſaires au ſervice actuel, & à n'en permettre l'entrée à des amis ou étrangers qu'en très-petit nombre, deux ou trois à la fois tout au plus. On devroit leur ſignifier en entrant qu'ils ne peuvent y reſter qu'une heure, & les infirmiers veilleroient à ce qu'ils ne portent aucunes denrées aux malades, qui pourroient empirer leur ſituation au lieu de la ſoulager ; tant qu'il n'y aura que deux ou trois perſonnes dans une ſalle, on les ſurveillera facile-

ment ; mais ſi l'on en ſouffre davantage, on ne peut plus obvier aux abus.

Les heures de diſtribution journaliere doivent néceſſairement varier ſuivant la différence des climats, des ſaiſons, des ſymptômes & des maladies ; il eſt donc difficile que tous les malades reçoivent exactement leurs bouillons, alimens ou médicamens à des heures fixes ou invariables.... C'eſt au ſeul médecin qu'il appartient de les déterminer.

Enfin un dernier moyen bien propre à inſpirer la confiance, le courage, & la ſanté de l'ame à des militaires ſouffrans, expatriés, inconnus... c'eſt de preſcrire aux infirmiers de les traiter avec bonté, les ſoigner avec comp'aiſance, leur permettre tout ce qui n'eſt contraire, ni à l'ordre de la maiſon, ni à leur état, leur par'er toujours avec cette douceur inſi-

nuante & ce ton affectueux qui gagnent es cœurs, en diſſipant ces nuages lugubres & ces preſſentimens douloureux qui les attriſtent, & les conſument..... C'eſt en éloignant d'eux ces mépris inhumains, cette dureté meurtrière, cette inſenſibilité barbare, pour y ſubſtituer la compaſſion, l'intérêt & les conſolations humaines, qu'on parviendroit à leur faire conſidérer ces monumens comme des aſyles conſacrés par la bienfaiſance aux défenſeurs infortunés de la patrie, & comme des fondations où l'homme de guerre ſeroit aſſuré de trouver en tout tems les ſecours les plus prompts & les plus ſalutaires au rétabliſſement de ſa ſanté.

CHAPITRE XII.

Purification des Salles.

L'AIR, la terre, l'eau & la plupart des corps de la nature, poſſedent la faculté de ſe pénétrer plus ou moins des influences nuiſibles ou ſalutaires de tous les objets qui les touchent ou les environnent : l'Univers eſt un tout mouvant & ſenſible, dont les parties dans une liaiſon intime agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe les unes ſur les autres . . .; ce ſont des influences utiles qui concourent à l'exiſtence, l'accroiſſement & la vigueur des êtres ; ce ſont des influences contraires qui contribuent à leur foibleſſe, leur dépériſſement & leur deſtruction.

Pour éviter dans une ſalle celles qui ſont nuiſibles, il faut en écarter ſans ceſſe toutes les ordures & exhalaiſons qui, corrompant la maſſe de l'air, portent dans les entrailles & les poumons d'un malade des vapeurs mal-ſaines, qui s'oppoſent à ſon rétabliſſement; n'y jamais ſouffrir ni excrément, ni urines, ni reſtes de viandes, ni remedes trop odorans, rien enfin qui ſoit capable d'altérer la pureté de l'air qu'il doit reſpirer jour & nuit.

Mais attendu que l'attention la plus rigoureuſe n'empêchera jamais que la tranſpiration de cent malades couchés dans une ſalle, leur reſpiration &c. &c... ne corrompent ſans ceſſe la maſſe totale de l'air, il ſera toujours néceſſaire d'en neutraliſer les vapeurs méphytiques par des vapeurs acides ou aromatiques, telles que du vinaigre en ébulition, verſé

ſur des plaques de fer rouge, ou du thim, du genievre, du romarin, du ſucre, dont on jette quelques pincées ſur des charbons enflammés dans un réchaud portatif.

En été on réuſſira également à purifier l'air d'une maniere encore plus rafraîchiſſante, en arroſant les ſalles avec des filets de vinaigre coupés avec moitié eau : on parviendroit même à faire jouir les yeux & les ſens des malades d'une ſenſation fraîche & reſtaurante, ſi on répandoit dans l'intérieur des ſalles toutes ſortes de plantes légéremeur odorantes & fortifiantes, ou des petites branches d'arbres avec toutes leurs feuilles telles que le chêne, le lentiſque, l'aubépine, ou ſimplement de l'herbe fraîche qui croît aux environs des ſources ou ſur le bord des chemins; le baume, la mauve, la patience, le piſſenlit &

quantité d'autres plantes rempliroient la même intention ; les vapeurs reſtaurantes qui s'exhalent de cette verdure portent dans tout le corps les principes fortifians d'une guériſon prochaine, raniment les organes, & font éclore dans l'eſprit des malades le calme, la gaieté & l'eſpérance d'une prochaine convaleſcence.

Enfin les ventilateurs établis aux deux extrémités d'une ſalle acheveroient de les purifier entiérement (voyez en la deſcription, chapitre *V.* du troiſieme livre). L'un chaſſant au-dehors tout l'air intérieur, tandis que l'autre le remplaceroit ſans ceſſe par un courant d'air pur, offriroient aux malades enfermés dans une ſalle cloſe toutes les influences ſalutaires qu'on trouve dans la campagne aux premiers beaux jours des printems ; une chaleur douce, un air pur &

tempéré, & les exhalaiſons balſemques des arbres, & des arbuſtes & des plantes.

CHAPITRE XIII.

Des Officiers de Santé.

Le tribunal des officiers eſa nté à la ſuite d'une armée eſt ordinairement compoſé d'un *premier*

Médecin de l'armée.

L'Intendant de l'armée.

L'Inſpecteur général.

Les Inſpecteurs particuliers en ſecond.

MM. les Commiſſaires de guerres.

Les Médecins conſultans.

Les Médecins ordinaires.

Le Chirurgien-major de l'armée.

Les Chirurgiens-conſultans.

Le Chirurgiens ordinaires.

Les Aides-Chirurgiens & Sous-Aides.

L'Apothicaire en chef de l'armée.

Les Eleves en pharmacie : &c. &c.

Examinons en détail leurs fonctions les plus importantes, & tous les avantages qu'on en peut retirer pour la ſanté des troupes.

CHAPITRE XIV.

Tribunal du premier Médecin de l'Armée.

DES organes les plus parfaits & les mieux exercés, des ſenſations ſaines; .... une pénétration facile & prompte; un tact fin & délicat; ... un jugement ſûr & vrai; ... les connoiſſances les plus vaſtes des influences de la nature ſur le phyſique du corps humain; ... la théorie la plus

profonde & la pratique la plus heureuſe ; . . . telles ſont les qualités importantes qu'on doit exiger d'un premier médécin des armées.

Le dernier citoyen opulent d'une capitale, choiſit preſque toujours pour ſon médecin un homme dont la réputation ſoit faite & les talens connus : mais dans pluſieurs états de l'Europe nous avons ſouvent vu la cupidité, la cabale & l'intrigue, enlever cette place à des médecins de génie pour la faire accorder à des docteurs qui véri ablement en avoient le brevet : cent mille hommes, ſans ceſſe expoſés à la rigueur de tous les élémens, à l'influence des climats, des ſaiſons, des alimens, d'un ſol étranger, tous les genres de maladie putrides, inflammatoires ou épidémiques, & à tous les accidens fréquens & inévitables de la guerre méritent-ils moins d'attention dans

le choix d'un homme arbitre de leur deſtinée, que n'en prend un ſimple bourgeois ? l'expérience de tous les ſiecles & de tous les climats, n'a-t-elle pas conſtamment démontré aux obſervateurs qu'un médecin qui ne poſſede que de médiocres talents a toujours fait éprouver plus de maux à une armée entiere que le fer & le feu de l'ennemi le plus acharné.

Je ne prétends ici rien critiquer, ni combattre ; mais le vice connu, cherchons en le remede le plus prompt & le plus certain.

Il n'y a qu'un homme bien organiſé, doué de toutes les connoiſſances & les talens que j'ai ſuppoſés, qui ſoit ſuſceptible de remplir comme il faut un emploi auſſi important à la conſervation des troupes. Il n'y a qu'un homme qui ait conſtamment ſuivi les hôpitaux des villes de guerre, qui ait été témoin des cauſes, de

effets & des conſéquences utiles ou dangereuſes des élémens, des ſaiſons, des climats, &c. &c.... qui a ſuivi les armées dans leurs ſuccès comme dans leurs déſaſtres, & dont les talens & la réputation ſont établis ſur trente ans d'une pratique réfléchie, qui mérite à juſte titre de remplir cette place.

Pour établir un excellent tribunal de ſanté militaire, ne pourroit-on pas, à l'entrée d'une campagne, demander aux deux premieres facultés de médecine d'un royaume ; les huit ou dix ſujets les plus intelligens & laborieux qu'ils auroient reçu docteurs depuis peu de tems ? ne faudroit-il pas, ſous le titre modeſte de médecins à la ſuite des armées, les employer ſous les ordres des médecins conſultans, &c. &c. aux détails des hôpitaux ambulants, à la direction des entrepôts, à la rédaction des mémoi-

res & autres objets ſalutaires ? .....
Ne pourroit-on pas récompenſer par des médailles, déférées par un général, ceux qui ſe ſeroient le mieux diſtingués par leur zele, leur intelligence & leur capacité pendant la campagne ? Seroit-il déſavantageux d'accorder la place de médecin en ſecond d'un hôpital militaire à celui qui auroit annoncé le plus de talens durant toute une guerre ? Ne devroit-on pas les y attacher comme deſtinés à y remplacer le premier médecin, en cas de maladie ou d'abſence? Pourroit-on, ſans un avantage certain, ne choiſir pour *médecins conſultans* à la ſuite d'une armée, que ceux des hôpitaux militaires, en qui on auroit reconnu le plus de talens & de connoiſſances utiles ? Ne devroit-on pas accorder la préférence à ceux qui auroient pour eux la pratique la plus heureuſe, plut qu'une

théorie ſyſtématique ? . . . Ne pourroit-on pas conſtater évidemment cette pratique heureuſe en tem de paix; en tenant dans chaque régiment un état exact du nombre des malades entrés à l'hôpital, & de ceux qui y ſont morts ou guéris; états qui ſeroien réguliérement envoyés aux bureaux de la guerre ?

Les médecins conſultans une fois choiſis parmi les médecins d'hôpitaux les plus éclairés, ne ſeroit-ce pas, dans leur nombre, celui qui auroit annoncé le plus de talens, rédigé les meilleurs mémoires, dévoilé le plus de moyens ſalutaires, développé les plus profondes connoiſſances, qu'on pourroit choiſir les inſpecteurs particuliers, deſtinés à paſſer les hôpitaux en revue, & ſoulager un premier médecin dans toutes les fonctions de ſa charge ? Enfin ne ſeroit-ce pas dans le nombre de ces inſpecteurs

particuliers qu'on devroit faire choix du premier médecin des armées, en qui la place de l'inſpecteur général pourroit être réunie comme faiſant un double emploi dont les fonctions ſont abſolument les mêmes?... Telle ſeroit peut-être la marche la plus certaine d'établir le meilleur tribunal de ſanté à l'armée.

Puiſque l'expérience démontre tous les jours que les maladies militaires, quoique moins compliquées que celles des villes, ont des principes différens, des cauſes plus générales, & des effets plus particuliers, qui exigent, pour être traitées avec plus de ſuccès, les connoiſſances profondes & les obſervations ſuivies de toutes les opérations de la guerre, on ne pourra jamais, ſans imprudence, confier le moindre emploi d'un tribunal de ſanté à des perſonnes qui n'ont pas long-tems travaillé à la ſuite des trou-

pes, apprécié ou connu tout ce qui peut leur être nuiſible ou avantageux. La médecine, encore au berceau pour les gens de guerre, ne formera jamais de grands hommes dans la claſſe militaire, qu'autant que les médecins qui s'y conſacreront formerout un corps particulier, où les talens, le mérite & l'activité pourront ſeuls prétendre aux emplois ſupérieurs, où l'homme inſtruit & laborieux, qui aura le mieux ſoulagé les ſoldats, fait le plus de cures, rappellé le plus de mourans à la vie, ſera conſidéré comme ayant le mieux mérité l'auguſte emploi de conſerver les hommes, de fortifier leur ſanté, de leur procurer les ſecours les plus favorables & le traitement le mieux indiqué.

Dans tous les grades de l'épée, de l'égliſe, de la robe, &c. &c. on ne parvient aux premieres claſſes

qu'après avoir remplis les emplois ſubalternes & lorſqu'il s'agit d'un poſte éminent d'où dépend la force, la ſanté & le deſtin d'une armée de cent mille hommes, peut-on négliger, ſans le danger le plus effrayant, les moyens évidens qui tendent à annoncer les talens, à apprécier le degré de réputation que mérite chaque ſujet, & l'emploi plus ou moins important qu'on peut lui confier en campagne ?

En ſuppoſant au premier médecin d'une armée toutes les connoiſſances & les talens qui conſtituent l'homme du génie le plus vaſte & le plus éclairé, ſes principales fonctions doivent être d'examiner d'abord les qualités & les influences, de l'air, du ſol, du climat, des alimens, des eaux, la ſalubrité des logemens, des hôpitaux ambulans, &c. &c. recevoir les mémoires des inſpecteurs,

médecins conſultans, & les vérifier ſur la nature, en faire l'analyſe la plus exacte, rechercher la cauſe premiere des maladies putrides, inflammatoires ou épidémiques, les détruire dans leurs principes, déterminer le traitement général le plus analogue à ſa cnration, recevoir le tableau journalier des criſes, effets & ſuites des maladies, diriger la police générale des hôpitaux, décider enfin, de concert avec le général, les inſpecteurs, & les médecins conſultants de tous les moyens de ſalubrité qui peuvent concourir à la conſervation des troupes, ou contribuer à leur prompt rétabliſſement.

C'eſt à ce tribunal, compoſé du premier médecin de l'armée, des inſpecteurs préſens, des médecins conſultans & autres officiers de ſanté, que leurs talens ou leurs connoiſſances peuvent y faire appeller, que

devroient s'adreſſer tous les mémoires concernant les maladies, les criſe, les moyens curatifs avec l'état des événemens, ou des ſuccès qui les ont accompagné. C'eſt à la pluralité de leurs ſuffrages qu'on pourroit décider les reſſources & les changemens néceſſaires à la curation des maladies régnantes ou à la ſalubrité des hôpitaux; & le premier médecin, après avoir déterminé ſon ſuffrage ſur les objets importans, inſtruiroit ſa cour des cauſes, effets, & moyens de remédier aux déſordres connus, & ſans attendre des ordres éloignés dont le moindre délai coûteroit peut-être la vie à deux mille hommes... il fera exécuter, de concert avec un général les ouvrages indiſpenſables, tels que les canaux pour deſſécher des marais voiſins, des coupes de bois pour aérer des gorges, de grands feux aromatiques pour purifier l'air;

en un mot, tous les moyens certains & connus, qui ont pour objet de couper dans ſa ſource la cauſe premiere des maladies peſtilentielles ou épidémiques, qui conſument une armée ſans tirer un coup de fuſil, & qui finiſſent, quand on les néglige, par anéantir quelquefois la moitié des peuples d'une province frontiere.

CHAPITRE XV.

Des Inſpecteurs de ſanté.

RIEN de plus facile que de preſcrire la manutention, l'ordre général, les détails particuliers, &c. &c. de l'adminiſtration intérieure d'un hôpital; rien de plus difficile que d'aſſurer l'exactitude de leur exécution journaliere. L'inſpection des officiers

ſupérieurs, des intendans, commandans-inſpecteurs, ſe borne à l'apparence extérieure, pourvu que les ſalles paroiſſent propres, que les bouillons paroiſſe bon, que les malades paroiſſent n'avoir pas à ſe plaindre, que les médicamens paroiſſent de bonne qualité, & que les mourans diſparoiſſent ſans bruit, tout va le mieux du monde; on n'y demande rien de plus.

Perſonne ne s'y plaint (dit-on); ils ont bien raiſon, car s'ils oſoient le faire ils en ſeroient bientôt victimes; j'oſe ici me plaindre pour eux & aſſurer toutes les perſonnes en place qu'on les abuſe, que leurs ordres n'y ſont jamais entiérement remplis, & que malgré les ſoins vigilans qu'ils y donnent, tout eſt bon en apparence, tout eſt mauvais dans le fond: leur inſpection ſupérieure toujours connue ne ſauroit jamais

appercevoir les moindres abus, parce que tout eſt en ordre le jour qu'ils paroiſſent, les malades ſont careſſés, le b uion vaut mieux, chacun paroît ſatisfait ..... Mais hélas ! jamais bonheur n'eut de plus courte dutée.

L'inſpection des officiers ſupérieurs ſera toujours inſuffiſante, parce que ce ſont les détails intérieurs qu'il faudroit connoître à l'imprévu, & qu'ils ne l'apprécient jamais que tout n'y ſoit attendu & prévu ....Combien ai-je vu d'inſpecteurs d'hôpitaux qui n'en connoiſſoient pas l'adminiſtration intérieure, & qui faiſoient à peine une viſite par an.

L'état militaire d'un empire eſt cependant la fl ur de ſa population, le principe de ſa force, de ſes ſuccès, & de ſes eſpérances; cette portion ſi précieuſe de l'humanité, qui mériteroit l'attention la plus rigoureuſe lorſqu'elle eſt malade eſt preſque

toujours oubliée & abandonnée par la négligence à la cupidité la plus active.

Je ne vois qu'un moyen facile & ſûr d'y remédier, dont je ſuis redevable à la police intérieure des gouvernemens aſiatiques ; c'eſt d'établir dans un royaume pluſieurs inſpecteurs d'hôpitaux, dont les noms, la deſtination, & le nombre ſoient toujours ignorés, & qui, choiſis parmi les médecins éclairés, d'une probité rigoureuſe, & doués des connoiſſances les plus profondes de tout ce qui intéreſſe la ſalubrité & l'adminiſtration des hôpitaux, aient toujours en main le pouvoir de punir ſur le champ les moindres malverſations qu'ils auront apperçues : il faudroit que, défrayés de tous leurs voyage, ils puſſent arriver en poſte dans une ville éloignée à l'heure qu'on les y attend le moins, qu'à la faveur d'un déguiſement ordinaire, ils

s'introduiſiſſent dans un hôpital ſans y être connus, à l'heure des diſtributions ; que, feignant des nouvelles de familles à communiquer à un ou deux malades, ils les queſtionnaſſent pour ſavoir ſi les viandes, le pain, le bouillon, &c. ſont d'une qualité reſtaurante, & s'ils n'ont à ſe plaindre d'aucun des agens ſupérieurs ou ſubalternes.... Peut-être vaudroit-il mieux encore que ces inſpecteurs inconnus arrivant dans une ville de guerre, prîſſent une eſcorte de cinquante hommes, entraſſent ſur le champ dans l'hôpital, poſaſſent des ſentinelles à tontes les portes & à tous les armoires, avec ordre de ne pas ſouffrir qu'on touche à quoi que ce puiſſe être, ni dans les cuiſines, ni aux offices, ni aux caves, ni à la pharmacie &c. &c. &c...; que tous les adminiſtrateurs employés, médecins, chirurgiens, apothicaires, infirmiers, gens de cuiſine, gardes

gardes &c. &c. & toutes les perſonnes qui ont le moindre emploi dans l'hôpital, fuſſent gardés à vue dans une même piece juſqu'à ce que l'inſpecteur uniquement ſeul, eſcorté de quelques ſoldats, eût fait ſa revue dans toutes les ſalles, reçu les plaintes de tous les malades, & reconnu tous les abus, ſans que perſonne de l'hôpital ne puiſſe ni voir, ni entendre celui des malades qui les auroit dévoilés; examinant alors la qualité, la quantité, les meſures du pain, du vin, des viandes, des fournitures, vérifiant à la pluralité des voix, ſi les plaintes formées contre les directeurs ou agens ſubalternes ſont générales, cherchant à dévoiler les vrais abus par l'examen le plus rigoureux & le plus détaillé de l'état des offices, des cuiſines, des proviſions, de la pharmacie, &c. &c. . . . . il puniroit l'inſtant tous ceux qu'il jugeroit con-

vaincus des fautes dont on les inculpe ; ſans que jamais ils puſſent ſavoir qui ſont les témoins qui les ont dénoncés ; il caſſeroit ſans miſéricorde ceux dont la négligence , l'incapacité, ou la dureté révoltante n'offriroient que des ſoins inutiles ou dangereux, & puniroit avec plus de rigueur les concuſſionnaires convaincus de s'engraiſſer aux dépens de l'exiſtence ſouffrante de tant de victimes malheureuſes.

Le remede eſt violent, j'en conviens, mais je le crois ſeul capable de remédier conſtamment à tous les abus. L'objet du rétabliſſement des malades ne peut être inſpecté , ſurveillé & rempli que par un homme éclairé , incorruptible & ſur - tout inconnu , qui , toujours la foudre en main, puiſſe à chaque inſtant écraſer ceux qui oſent s'écarter de la volonté ſouveraine.

Tant que des inſpecteurs commis recevront les états, & les comptes des agens ſubalternes qui les trompent, on ne pourra jamais connoître les vices d'un hôpital, ... négligence barbare, qui coûte peut-être plus de dix mille hommes à un état pendant une guerre.

Qu'en réſulteroit-il? le voici : la ſeule crainte de voir arriver un inſpecteur inconnu à l'inſtant où l'on s'y attend le moins, obligeroit tous les employés d'un hôpital à remplir très-exactement leur fonctions . . . Les employés ſupérieurs, redoutant une cenſure toujours rigoureuſe, veilleroient à ce que les fournitures euſſent la qualité la plus ſalutaire & la quantité déterminée ; on traiteroit tous les malades avec plus de ſoin, d'indulgence, d'humanité ; la peur d'y faire un ſeul mécontent, capable de les dénoncer même à leur inſu,

forceroit tous les employés à la vigilance la plus conſtante & au ſervice le plus exact ; les militaires mieux traités, mieux ſoignés, mieux ſervis, mieux nourris, trouveroient dans un tel aſyle tous les ſecours néceſſaires au rétabliſſement du corps & de l'eſprit, & les regarderoient déſormais comme des monumens de bienfaiſance, conſacrés à leur conſervation.

Les comptes qu'un inſpecteur inconnu rendroit à ſa cour, démaſqueroient les adminiſtrateurs mercenaires à punir, & les directeurs honnêtes & intelligens à élever aux poſtes les plus éminens ; enfin les états envoyés par chaque régiment du nombre des malades, morts ou guéris ; annonceroient aux miniſtres ceux des hôpitaux dont l'adminiſtration vicieuſe conſomme beaucoup de mon-

de, & ceux qui ont le plus grand beſoin d'être plus ſouvent ſurveillés.

J'avoue que cette inquiſition eſt véritablement rigoureuſe; mais lorſqu'il s'agit dans l'eſpace de quelques jours de la vie ou de la mort de pluſieurs milliers d'hommes, un foible palliatif ne ſert à rien; ce ſont des maux extrêmes auxquels il faut des remedes violens: or, c'eſt ici le cas, ou jamais.

CHAPITRE XVI.

Médecins & Chirurgiens conſultans.

PORTER ſes pas vers les entrepôts, les hôpitaux ambulans, &c. &c. & généralement vers tous les lieux où leur inſpection devient néceſſaire... vérifier les obſervations qui ſont adreſ-

ſées au tribunal de ſanté, conſtater ſur chaque mémoire le véritable état de chaque choſe, en y ajoutant ce qui pourroit avoir été omis... en rendre compte au tribunal préſidé par le premier médecin... donner enfin on avis ſur tous les objets relatifs à la ſanté des troupes, lorſque le tribunal s'aſſemble pour en délibérer; telles ſont les principales fonctions de MM. les *médecins conſultans*.

MM. *Les médecins ordinaires* attachés ordinairement à chaque hôpital militaire, ſe diſtingueroient d'une maniere utile, s'ils offroient ſouvent au tribunal de ſanté, des mémoires détaillés ſur les commencemens, les criſes, les complications, & la fin des principales maladies régnantes, avec un tableau des traitemens journaliers, & des effets qui les ont ſuivis; ces écrits ſont ſeuls capables de etter le jour le plus lumineux ſur les

maladies des armées, & de mettre les obſervateurs en état de leur fixer le traitement curatif le plus analogue aux influences du ſol, des ſaiſons ou des climats : les praticiens eux-mêmes y trouveroient enfin l'avantage de faire connoître leurs talens, en contribuant par leurs obſervations à perfectionner cette branche de la médecine dont on apperçoit à peine quelques foibles bourgeons.

Un *chirurgien-major*, en tête de tous les chirurgiens d'une armée, ſera toujours conſidéré comme un ſujet très-important lorſqu'il réunira les vaſtes connoiſſances d'un emploi auſſi utile à l'humanité ſouffrante, & ſe ſera fait connoître par d'excellens mémoires, & des opérations heureuſes avant d'y être nommé. Ses principales fonctions doivent être de préſider le corps de la chirurgie, préſenter au tribunal de ſanté les ſujets re-

connus les plus intelligens, & les plus capables de remplir les emplois vacans, & les y nommer de concert avec le tribunal aſſemblé.

MM. *les chirurgiens conſultans*, produiront des ſoulagemens très-avantageux à l'armée, lorſque doués d'un jugement vaſte & éclairé, d'une tête froide & d'une main heureuſe, le tribunal les envoyera dans tous les lieux où leur préſence & leurs opérations ſeront eſſentiellement néceſſaires, tant pour les grandes opérations que pour diriger la claſſe des jeunes chirurgiens ou des éleves ſubalternes, auxquels il ſeroit imprudent de confier des objets importans ou d'une exécution difficile; rendre compte au tribunal de ſanté lorſqu'ils ſont abſens, y donner leur ſuffrage lorſqu'ils ſont préſens, vérifier les mémoires des chirurgiens ordinaires, &c. &c. &c. Telles ſont les princi-

pales occupations d'un emploi diſtingué, qui devroit n'être accordé qu'à ceux qui ayant travaillé dans les hôpitaux militaires, & fait pluſieurs campagnes, auroient annoncé le plus de talens, de connoiſſances.

Les luxations, les deſcentes, bleſſures, fractures & autres accidens de la guerre, exigent qu'il y ait à la ſuite des hôpitaux, *des chirurgiens ordinaires*, deſtinés à préſider aux panſemens journaliers & autres opérations, ordonnées par le médecin & le chirurgien en chef : on doit leur ſuppoſer toute l'intelligence néceſſaire pour diriger les chirurgiens, aide-major, les éleves ou garçons de chirurgie qui travaillent ſous eux, ainſi que pour pratiquer eux-mêmes les grandes opérations en préſence des éleves, dans les cas importans où l'adreſſe d'une main habile & ſûre devient néceſſaire . . . Ces MM. ſont quelquefois

appellés au tribunal pour y rendre compte des détails concernant leur partie... on en retireroit des avantages plus étendus, s'ils offroient chaque ſemaine un tableau des principales maladies chirurgicales qu'ils ont traitées, avec le détail journalier des opérations, traitemens, criſes, remedes, effets, & terminaiſons des cures : l'art y gagneroit plus de connoiſſances & les malades plus de ſanté.

CHAPITRE XVII.

Chirurgien-Major des régimens.

LA plupart des régimens ſouvent expoſés à être diſperſés dans des lieux iſolés, où l'on ne trouve aucun ſecours lorſqu'on eſt malade, ont con-

ſervé l'uſage d'attacher à leur corps un chirurgien-major, principalement deſtiné à la conſervation de MM. les officiers ; la cavalerie & les dragons qui ſont preſque toujours cantonnés dans des plaines à fourrage, ne ſauroient s'en paſſer ſans courir les dangers les plus imminens, & pour les officiers & pour les cavaliers.

L'abus le plus palpable qu'on y rencontre, c'eſt la néceſſité où ſe trouve un chirurgien & apothicaire. S'il eſt bon chirurgien, il ne ſauroit avoir employé aſſez de tems en médecine & en pharmacie pour remplir ces trois emplois à la fois ; s'il a des connoiſſances dans les trois genres, il doit être foible dans tous, parce que chacune d'elles exige la moitié de la vie ordinaire d'un homme pour en acquérir les talens & l'expérience.

Le judicieux Colombier nous a propoſé un moyen un peu plus diſpen-

dieux à la vérité, mais plus ſûr, plus utile & ſeul capable de remédier à tous les dangers. « *Un bon médecin qui auroit ſous ſes ordres un garçon chirurgien entendu, ſeroit infiniment plus utile dans tous les corps : code de médecine.* »

En effet, un médecin éclairé qui auroit vécu dans un régiment, connoiſſant au bout de l'an le genre de vie, la conſtitution & le vice de ſanté dominant de chaque officier particulier, ſeroit en état d'y remédier promptement, en preſcrivant les ſecours & le traitement le plus analogue à leur guériſon : poſſédant toutes les connoiſſances préliminaires des maladies, il remonteroit à leur principe pour en détruire la cauſe premiere, ſans prodiguer ces foibles palliatifs uſités par MM. les chirurgiens dans les maux internes qui leur ſont inconnus : n'ayant d'autres émolu-

mens que les appointemens du corps, leur intérêt, leur réputation & leurs talens ſe réuniroient toujours à prendre les moyens les plus prompts & les plus sûrs de terminer les maladies dans leur principe, ſans faire uſage de ces précautions tardives & impuiſſantes, qui les traînent infailliblement en longueur. Lorſque leurs gages ſeront aſſez honnêtes pour qu'ils n'aient pas beſoin de multiplier les viſites & la vente des drogues, MM. les officiers & leurs ſoldats ſeront mieux ſervis & leur ſanté plutôt rétablie, n'éprouveroient preſque jamais ces affections de langueur & ces douleurs de rhumatiſmes, qui paroiſſent vouloir déjà conſommer la moitié de la jeuneſſe militaire, ſurtout parmi MM. les officiers, chez qui les plaiſirs & la bonne chere occaſionnent une infinité de maladies

intérieures, qu'un médecin éclairé eſt ſeul capable de guérir.

Enfin, pour s'aſſurer de la bonté des *médicamens*, & éviter les monopoles des drogues, il ſeroit également important que chaque régiment eût une petite pharmacie à ſes frais, où les préparations les plus utiles & les plus uſuelles, & les productions les plus avantageuſes difficiles à ſe procurer, ſe trouvaſſent en tous tems préparées par les meilleurs apothicaires d'une capitale, dépoſées & conſervées chez le médecin du corps.

Il eſt facile d'apprécier tous les ſecours ſalutaires qu'on peut recueillir d'un praticien habile, qui connoiſſant à fond le caractere, le tempérament & la cauſe des maladies de chaque officier, poſſédant ſous ſa main les médicamens les mieux préparés, & les reſſources les plus appropriées, ayant ſous ſes ordres un

chirurgien exercé & bien dirigé, & n'ayant d'autre intérêt que celui de faire connoître ſes talens, accroître ſa réputation, & s'élever aux emplois les plus importans de l'armée, concentreroit tous ſes ſoins à traiter les officiers d'un corps de la maniere la plus ſûre, la moins douloureuſe & la plus prompte.

Ce moyen ſeroit ſûrement le plus certain pour conſerver d'une maniere ſtable, la ſanté des militaires, en éloignant d'eux le plus long-tems poſſible ces germes de maladies qui conſomment leurs forces, épuiſent leur conſtitution, & anéantiſſent au printems de leur âge cette noble vigueur, & ce courage martial qui caractériſent la plus brillante ſanté, enfin nous n'aurions plus dans vingt ans la douleur de voir tant d'officiers perclus de gouttes, de rhumatiſmes, & d'autres douleurs avant d'avoir

atteint cinquante ans. Exiſta-t-il jamais un ſort plus affreux que celui de traîner dans le ſein de leur famille les reſtes douloureux d'une exiſtence ſouffrante, ſur-tout dans cet âge moyen où ils euſſent été capables des actions les plus éclatantes, ſi le printems & l'été de leur courſe euſſent été dirigés par un ami prudent & éclairé.

CHAPITRE XVIII.

Viſites des Médecins.

LA plupart des hôpitaux militaires des places frontieres de l'Europe, ſont des vaſtes boucheries cloſes, où la chair humaine vendue à la cupidité eſt égorgée par la négligence, par l'ignorance ou par les pre-

miers eſſais des agens ſubalternes ; c'eſt dans ces monumens qu'on voit éternellement régner un ordre tellement régulier, que les malades d'un même genre ſont tous traités de la même maniere; la différence des tempéramens, des âges, des ſaiſons, des climats, &c. &c. &c. exigeroient peut-être qu'on s'écartât d'une routine aveugle & générale pour preſcrire à chaque individu ce qui ſeroit le plus eſſentiellement ſalutaire à ſon état préſent ; mais la regle invariable de la maiſon s'oppoſe aux innovations, à la variété des traitemens ſuivant les criſes, les évacuations, les ſueurs, l'état du ſang, &c. &c. &c... A-t-on jamais le tems de s'arrêter à ces minuties ?

Comment un ſeul médecin pourroit-il ſuffire à viſiter tous les jours quatre ou cinq cents malades ſans compter ſes pratiques en ville ? Com-

ment le petit nombre des chirurgiens ; des employés , des infirmiers ou des gardes pourroient-ils ſuffire à tant de détails incommodes & fatigans ?

En effet, les indications les plus poſitives dans preſque toutes les maladies s'annoncent par l'état du ſang ou des évacuations ; a-t-on aſſez de loiſir pour les examiner ? Un malade eſt-il *ſaigné* , on ne voit point ſon ſang ; eſt-il *purgé* , on ne regarde jamais ſes ſelles ; par conſéquent on ignore la qualité & la quantité des matieres fécales.... Prend-il des *médicamens* ; on ne peut en apprécier ni la qualité, ni les effets, ni les ſuites. Survient-il une *criſe* ; elles ne ſont preſque jamais apperçues ; les *urines* ſont rarement ſoumiſes à la plus légere inſpection..... Les *ſueurs* ſaiſiſſent un malade & diſparoiſſent ſans qu'on y faſſe la moindre attention. Arrive-t-il des

fiévreux, tous ſont traités aux heures fixées par la regle de la maiſon.... Des épidémiques, tous éprouvent le même traitement invariable, ſans que rien ſoit capable de faire changer d'un ſeul inſtant une méthode curative, moins ſuſceptible de rappeller des malades à la ſanté, que d'aggraver & multiplier leurs maux par un traitement arbitraire, preſque toujours contraire à l'état inconnu des malades.

Les moyens d'anéantir tous les vices de cette conſtitution, ſont cependant bien faciles.... Si chaque ſalle n'étoit compoſée que de cent lits.... Qu'un premier médecin habile les viſitât deux fois par jour; que de jeunes médecins en ſecond, attachés à chaque hôpital, y fiſſent de quatre en quatre une ſemaine de ſervice, ſans en ſortir qu'au moment des repas.... que chacun d'eux s'at-

tachât à veiller ſur les criſes, les effets des remedes, les ſelles, les ſueurs. l'état du ſang, les évacuations, &c. de vingt-cinq malades ſeulement, dont ils dreſſeroient un bulletin journalier pour en rendre compte ſoir & matin, au premier médecin, durant ſa viſite, en liſant devant chaque malade tout ce qu'il a apperçu depuis la derniere viſite..... Si ce bulletin étoit remis aux quatre nouveaux médecins de ſervice la ſemaine ſuivante pour le continuer dans le même ordre, en fixant les heures où chaque malade a éprouvé une révolution, les ſymptômes qui les ont précédées, les ſuites qui les ont accompagnées, &c. &c. Un premier médecin, parfaitement éclairé, pourroit alors preſcrire le régime & les médicamens les plus favorables à chaque individu, & les jeunes praticiens recueilleroient ſous ſes ordres les meilleurs prin-

cipes patologiques, pour traiter les maladies militaires.

Le judicieux Colombier, qui a le premier mis au jour ces vices barbares, vouloit qu'on laiſſât toujours auprès des malades, des chirurgiens entendus pour aſſiſter aux criſes, aux redoublemens & autres effets, qu'ils en fiſſent un état exact, &c. &c. Mais outre que les maladies internes ſont rarement de la compétence de la chirurgie; les progrès de l'art & la néceſſité de former de bons médecins dans la partie trop peu connue des maladies militaires, me feroient préférer d'attacher à la ſuite des hôpitaux un certain nombre de jeunes médecins, dont l'intelligence & l'activité ſeroient reconnues.

Des vaſes hermétiquement fermés pourroient conſerver les excrémens des malades dans leur véritable état ſans répandre aucune infection;

& leurs numéros d'accord avec celui du lit éviteroient toute eſpece de confuſion.

Les crachats pourroient être conſervés dans des petites aſſiettes de terre, . . . les urines dans des bouteilles, . . . le ſang dans les vaiſſeaux où on l'auroit reçu, &c. &c... afin que le premier médecin, en les examinant, pût, d'après le rapport des jeunes médecins, établir un jugement certain ſur chaque malade, & ordonner ce qui ſeroit le plus convenable à ſon état.

Quant à l'ordre journalier des viſites du premier médecin, elles ſeroient beaucoup plus ſalutaires; ſi tous les lits étoient ſimplement numérotés depuis un juſqu'à cent (1),

(1) Les noms de ſaint occaſionnent des craintes, ou des démêlés parmi les malades, en raiſon du degré de confiance, ou des événemens heureux ou malheureux arrivés à chaque patron.

les jeunes praticiens de ſemaine munis de leur bulletin ſuivroient attentivement le premier médecin, tant pour lui rendre compte des remedes de la veille, que pour écrire & préſider à l'ordonnance du jour. Ne devroit-on pas les engager à faire un rapport à peu-près dans l'ordre ſuivant ?

« N°. 7. Homme âgé de quarante » ans ; .. tempérament ſanguin ; ... » dyſſentérique depuis deux mois ; ... » eut hier la fievre trois heures ; ... » reſta au lit juſqu'à midi, ſe coucha » à ſept heures, a eu tant de ſelles, » de telle qualité ; . . . reſſenti des » douleurs d'entrailles pendant trois- » quarts d'heure ; .... pris tel re- » mede, éprouvé tels effets, dormi » peu, eſt foible, inquiet, taciturne » ou colere, &c. &c. &c.

A côté du bulletin de chaque malade, le jeune praticien écriroit l'or-

donnance du premier médecin, & préſideroit après ſon départ à ce qu'elle fût ponctuellement exécutée.

Les praticiens attachés au ſervice de chaque hôpital, fourniroient une pépiniere nombreuſe, dans laquelle on choiſiroit pour premiers médecins des hôpitaux; ... médecins ordinaires des régimens, & médecins conſultans des armées, le plus d'intelligence & d'activité; & quoique leur ſervice en ſecond dans un hôpital, ne reçût d'autres émolumens que l'eſpoir de s'éclairer & ſe faire connoître, le deſir de parvenir aux emplois importans d'une armée, exciteroit parmi eux cette concurrence de talens obſervateurs & cette émulation infatigable, ſeule capable de produire des gens de génie dans l'art de guérir.... La partie militaire négligée depuis ſi long-tems, recevroit tous les jours de nouveaux rayons de lumiere par l'attention

tention qu'on auroit de faire imprimer les meilleurs mémoires qui auroient été fournis pendant la guerre ſur les principales maladies régnantes ; & le nom du compoſiteur mis en tête, annonceroit au public le degré d'eſtime & de conſidération que le tribunal de ſanté accorde à l'ouvrage & à ſon auteur.

CHAPITRE XIX.

Viſites des Officiers.

DANS la plupart des régimens de l'Europe, on a conſervé l'uſage de nommer chaque jour un officier pour viſiter les ſoldats ou cavaliers de ſon corps qui ſont à l'hôpital, on les paſſe un moment en revue, on voit leur état & l'on ſort. La commodité

du ſervice a fait ordinairement choiſir dix heures du matin pour s'en acquitter ; il en réſulte que ces viſites, qui ſemblent deſtinées à maintenir l'ordre, & à s'aſſurer que le traitement & la ſubſiſtance ſont également bien remplis, ſont non-ſeulement infructueuſes, mais cachent & perpétuent les vices de l'adminiſtration.

Si les moindres abus ſur ces objets importans coûtent ſouvent la vie à tant d'hommes utiles; c'eſt en les dévoilant & en les détruiſant qu'on peut s'aſſurer de leur exiſtence & du rétabliſſement de leur ſanté : on n'y réuſſira qu'autant que l'officier de viſite d'hôpital, exactement informé des heures où l'on fait la diſtribution du bouillon, de la ſoupe, du pain, du vin, des viandes, &c. &c. ſe trouvera préſent à chaque repas, goûtera lui-même au haſard les alimens deſtinés aux malades ou convaleſcens ; en appréciera la

qualité, & jugera ſi la quantité paroît ſuffiſante aux convaleſcens; & après y avoir fait trois ou quatre viſites dans la journée, vu panſer les bleſſés, médicamenter les malades... nourrir les convaleſcens, reçu leurs plaintes & vérifié le fait. &c. &c... pourra le lendemain matin faire un rapport au commandant du corps, pour conſtater les abus & y faire remédier ſur le champ.

On ſent parfaitement qu'un officier de viſite d'hôpital devroit être diſpenſé de tout autre ſervice le jour qu'il doit l'exécuter. Si le vin, le bouillon, le pain, &c. lui paroiſſent mauvais au moment de leur diſtribution, il pourroit s'en faire verſer dans une bouteille & le faire porter ſur le champ chez le commandant, pour décider ſi la qualité en eſt telle qu'on doit l'exiger.

Sans ces précautions indiſpenſables

les diſtributions, ne ſe faiſant jamais qu'après que l'officier de viſite d'hôpital eſt ſorti, ſeront toujours telles qu'il plaira aux gens de cuiſine de les offrir aux malades, & malheur à celui qui oſant s'en plaindre ſeroit reconnu : mon cœur gémit en ſe rappellant toutes les douleurs cruelles, & les traitemens barbares qu'on fait éprouver à ceux qui ont la rémérité de ſe plaindre : combien d'horreurs on épargneroit aux hommes malades ſi l'on étoit aſſez heureux pour les apprécier, & aſſez fermes pour mettre en uſage tous les moyens ſuſceptibles d'en détruire les influences meurtrieres.

CHAPITRE XX.

Régime des Convaleſcens.

APRÈS avoir été témoin chaque jour de tous les détails concernant le traitement curatif, il ſeroit également utile que MM. les officiers de viſite d'hôpital daignaſſent paſſer en revue les convaleſcens de leur corps, pour s'aſſurer ſi le régime alimentaire qui leur eſt offert eſt capable de rétablir & de fortifier des hommes qui ont long tems ſouffert d'une bleſſure ou d'une maladie.

Mais afin que cette inſpection fût avantageuſe aux convaleſcens, & que chaque portion y fût ſainement appréciée, il faudroit que la diſtribution ne s'en fît jamais que demi-

heure après celle des malades, afin que chaque officier de viſite d'hôpital fût témoin de ce qu'on donne aux ſoldats ou cavaliers de ſon régiment; ſans quoi les mêmes abus annoncés au chapitre précédent ſubſiſteront ſans pouvoir y remédier, & des hommes nés vigoureux ſortiront à peine d'une maladie, qu'on les conſervera trois mois à l'hôpital des convaleſcens, par la foibleſſe d'un régime incapable de les fortifier ni de les rétablir.

Rien n'eſt plus important à un individu ſorti d'une maladie qui l'a plus ou moins épuiſé, que de réparer graduellement ſes pertes par des alimens reſtaurans & fortifians, qui ſous le volume le plus petit & le plus léger contiennent beaucoup de ſubſtance nutritive. MM. les officiers de viſite d'hôpital ſeront parfaitement éclairés dans cette partie lorſque paſſant rigoureuſement en revue tous les ali-

mens & boiſſons diſtribués à leurs gens, deux fois par jour, ils auront examiné & goûté à la ſoupe pour connoître ſi *le bouillon* eſt aſſez vraiment reſtaurant... ſi *la viande* dont il a été fait eſt d'une qualité ſaine & nourriſſante... ſi *la quantité* paroît ſuffiſante an térabliſſement des convaleſcens .., ſi le peu *de vin* qu'on leur diſtribue eſt généreux, capable de fortifier des corps exténués ſans avoir aucun goût de moiſi, d'éventé ou d'altéré.... ſi *la biere* qu'on donne (dans les pays où il n'y a point de vin), eſt d'une bonne qualité... ſi *le pain* eſt bien levé, bien travaillé, bien cuit & de bon goût... ſi tous les *alimens* quelconques ſont d'une digeſtion facile & d'un ſuc fortifiant.... ſi *les eaux* ſont ſaines & récemment tirées... enfin, ſi les hommes y jouiſſent d'une liberté honnête, d'une propreté rigoureuſe dans leurs habille-

mens, leurs ſalles, leurs couchers ... d'un exercice doux & permanent dans les grandes cours, &c. &c. &c. on pourra dès-lors être aſſuré qu'ils poſſedent tous les ſecours néceſſaires au rétabliſſement des convaleſcens; mais ſi un ſeul ou pluſieurs de ces objets ſont négligés ou altérés, il ſeroit eſſentiel d'en faire mention au rapport, afin qu'on prît les moyens ſuſceptibles d'y remédier le plus promptement.

Dans pluſieurs hôpitaux d'Allemagne & d'Italie, on eſt dans l'uſage de diſtribuer aux convaleſcens de la viande rôtie plutôt que bouillie, ce régime me paroît le mieux indiqué; les ſucs abondans du rôti ſont bien plus propres à ſubſtanter & à fortifier un homme épuiſé qu'une viande bouillie qui a ſouvent perdu les trois quarts de ſon ſuc dans une grande quantité d'eau bouillante; il ſeroit à

deſirer que ce régime fût généralement ſuivi dans tous les hôpitaux de l'Europe.

Il ſeroit également utile d'aciduler les alimens de ceux qui ſortent d'une maladie putride ou inflammatoire, tant pour en prévenir l'altération que pour rafraîchir les parties internes qu'une chaleur intérieure & conſtante doit avoir néceſſairement affoiblies ou endommagées.

Quant à la tenue des ſalles on doit avoir attention qu'elles ſoient toujours propres, que les lits des convaleſcens ſoient couverts tout le matin, & que les fenêtres oppoſées ſoient conſtamment ouvertes dans le beau du jour pour que l'air de la ſalle ſoit parfaitement renouvellé.

Enfin des promenades fréquentes dans les cours, lorſque le tems eſt ſec, & le ſoleil levé, d'acord avec la bonté du régime, acheveroient de rétablir en

peu de tems, des hommes foibles dont la ſanté ne demande que des alimens reſtaurans, une boiſſon fortifiante, & un exercice modéré.

CHAPITRE XXI.

Pharmacie des armées.

LA *pharmacie* des troupes a preſque toujours été confiée aux ſoins inviſibles d'un entrepreneur, qui en laiſſe la manutention générale à un apothicaire-major : ce dernier, jaloux de jouir de toutes les ſupériorités d'un poſte éminent, vit toujours en diſcorde avec ceux qui ſont au compte d'un ſouverain, & ce défaut d'harmonie a ſouvent cauſé des maux inouis.

Dès qu'un apothicaire en chef eſt à la tête de la manipulation, compoſition & adminiſtration de tous les mé-

dicamens, il y porte néceſſairement le germe de ſes paſſions & de ſes talens ; s'il aime trop l'argent, toutes les drogues ſeront altérées, falſifiées, & d'une qualité plus dangereuſe qu'utile; s'il aime ſa tranquillité ou le plaiſir, ſes garçons portent la même négligence ſur toutes les parties de la pharmacie, ne les prépareront jamais comme elles doivent être ... En ſuppoſant même qu'un entrepreneur ou un apothicaire en chef ſoit l'homme le plus intact, le plus honnête & le plus vigilant de ſon ſiecle, je poſe en fait que ſur cent apothicaires, il n'y en a pas deux qui compoſent un médicament de la même maniere ; chacun d'eux y ajoute ou retranche plus ou moins telle ou telle drogue, en raiſon des expériences qu'il en a faites, des principes qu'il a reçus durant les études, &. &... Cette différence frappante dans la compoſition, a ſouvent

mis les plus habiles praticiens dans le cas de ne pouvoir marcher qu'à tâtons dans les remedes qu'ils ordonnoient aux malades. . . Cette diſcordance eſt bien plus dangereuſe encore lorſque les apothicaires n'ayant reçu que des principes vagues ſur chaque médicament, les compoſent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, ſubſtituant ſouvent au gré de leur imagination une drogue qui leur manque par une autre qu'ils ſuppoſent avoir la même qualité &c. &c. &c... Tous ces abus difficiles à prévenir occaſionnent cependant la perte de beaucoup de gens qu'on auroit conſervés, ſi les compoſitions officinales mieux choiſies, & toutes compoſées ſur des formules & des combinaiſons parfaites & connues, n'éprouvoient jamais aucune variation. Les médecins aſſurés de la force ou de l'activité de chaque compoſition uſuelle, les ordonneroient avec un ſuccès

plus certain ſans être réduits à l'alternative dangereuſe de n'avoir à choiſir que des erreurs ou des dangers, & de ne ſavoir jamais à quoi s'en tenir ſur les effets ou les influences d'un médicament dont la compoſition éprouve tous les jours de nouvelles variations.

On remédieroit à la multiplicité des abus, & on mettroit chaque praticien dans le cas d'opérer avec plus de certitude, ſi l'on chargeoit un bon apothicaire de la capitale de compoſer tous les médicamens néceſſaires à une armée, ſuivant les procédés & combinaiſons invariables de la meilleure pharmacopée. La quantité qu'il en faudroit dans tous les genres le mettroit dans le cas de les fournir à un taux modéré, leurs qualités ſoumiſes aux analyſes & expériences des praticiens ſeroient mieux connues, leurs doſes plus poſitives, leurs effets plus certains & leurs dangers anéantis.

Mais pour éviter le monopole & prévenir la falſification des drogues, il faudroit que les dépenſes de pharmacie fuſſent au compte des gouvernemens, & que l'apothicaire chargé par les ſouverains de les compoſer les envoyât directement au quartier général de l'armée pour être diſtribuées par l'apothicaire en chef à tous les hôpitaux ſédentaires, ambulans, ou entrepôts qui en ont journellement beſoin.

Tant que la pharmacie d'une armée ſera confiée aux entrepreneurs, ce ſera toujours une ſpéculation de finance dans laquelle il s'agira de dépenſer le moins poſſible pour avoir le plus de bénéfice poſſible, ce qui ne peut avoir lieu qu'à force d'altérer, d'affoiblir les drogues, ou les ſuppléer par des productions communes & violentes qui poſſedent ſouvent les qualités les plus dangereuſes. C'eſt avec de

l'écume des ſucres inférieurs & du jalap en poudre qu'on compoſe à Marſeille plus de caiſſes de manne qu'il n'en vient en France de tout le Levant, &c. &c. Combien d'autres falſifications plus violentes encore s'y exécutent journellement que je paſſe ici ſous ſilence; voilà pourtant les productions qu'on nous offre à chaque inſtant pour rétablir les maux de la nature : auſſi la plupart des perſonnes qui ont eu deux ou trois maladies, ſont-elles preſque toutes plus épuiſées par l'action des remedes que par les maux dont on vouloit les guérir .... Que d'horreurs inviſibles ne ſe paſſe-t-il pas dans ce genre !

On les préviendra en confiant la manipulation des médicamens aux ſoins d'un apothicaire intelligent dont la probité ſoit connue, & qui payé par le gouvernement fourniroit à toute une armée de bons médicamens

ſoumis à l'inſpection des praticiens qui compoſent le tribunal de ſanté : les diſcordes qui regnent entre les entrepreneurs & les apothicaires, ou &c. &c. &c. &c. au compte d'un ſouverain, n'auroient jamais lieu du moment que l'apothicaire en chef ſeroit ſeul chargé de tenir un état exact des médicamens qui lui ſont adreſſés pour les mettre en ordre au quartier général.... n'en délivrer aux hôpitaux, à l'ambulance, & aux entrepôts de l'armée, que les ordres écrits du premier médecin en réponſe à la demande des médecins ou chirurgiens attachés à chaque hôpital, ne rien délivrer qui ne ſoit exactement étiqueté du nom & du poids de chaque eſpece de médicamens, conſtater par les états de fournitures que la délivrance a abſorbé la totalité des envois.... & recevoir les ordres du tribunal pour demander à la capitale les articles les

plus néceſſaires lorſqu'ils commencent à s'épuiſer &c. &c. &c. . . . Ce moyen plus ſimple, plus direct, plus ſalutaire d'un ſervice plus prompt, d'un emploi plus facile, d'un ſuccès plus certain, & d'une dépenſe moins conſéquente que celle des entrepriſes, conſerveroit dans un empire une grande partie de ſes malheureux défenſeurs qui périſſent victimes de l'ignorance & de la cupidité.

CHAPITRE XXII.

Tranſport des malades.

UN des obſtacles qui s'oppoſe avec le plus de violence à la guériſon de la plupart des bleſſures & des maladies, ou qui en aggrave trop ſouvent les dangers, ce ſont les chariots de tranſport où les hommes bleſſés, mutilés,

ou mourans, ſont entaſſés, étouffés, cahotés, ſans ſecours pour être douloureuſement tranſportés à l'entrepôt ou à l'hôpital ambulant le plus prochain : avant d'y être arrivés leurs bleſſures envenimées par tant de mouvemens contraires & de ſoubreſſauts dangereux, éprouvent des déchiremens violens, & des contuſions inévitables qui les rendent ſouvent incurables.

On éviteroit tant de pertes ou de douleurs multipliées, 1°. en faiſant mettre le premier appareil ſur le champ de bataille avant de faire uſage des chariots de tranſport.

2°. En adoptant un plan de chariot plus commode & plus ſalutaire, où les bleſſés fuſſent placés de maniere à ne pas ſe heurter mutuellement, & où ceux qui ont reçu des bleſſures plus graves euſſent moins à ſouffrir des cahotemens douloureux. Le modele

que j'en ai détaillé au chapitre des chariots de tranſport, livre ſecond, m'a paru le plus capable de réunir les avantages qu'on peut deſirer, & je ne doute pas qu'un habile méchanicien ne pût encore le ſimplifier & le rendre peut-être d'un uſage plus commode & moins fatigant.

3°. Lorſqu'on prévoit par la poſition reſpective des troupes qu'il pourroit y avoir une affaire, on devroit apprêter tous les médicamens, linges, bandes, bouillons, remedes, chariots & généralement tous les ſecours urgens dont la direction & l'adminiſtration devroient être confiées aux chirurgiens les plus entendus & les plus agiles.

4°. L'approviſionnement général des tentes, linges, couvertures, médicamens, boucheries, boulangeries, cuiſines, infirmeries, gardes & gens de cuiſine, doit être entretenu avec

activité pour que leurs ſecours en tous genres n'éprouve pas le moindre retardement.

5°. Si l'on pouvoit apprétier le nombre des braves gens auxquels un délai de demi-heure a coûté la vie, on auroit l'attention la plus rigoureuſe en pleine campagne, à tenir les parties relatives à l'adminiſtration des malades & des bleſſés en état de porter à chaque inſtant les ſecours les plus efficaces & les plus prompts, ſurtout à ceux qui reſtent ſur un champ de bataille. Cette précaution, une fois établie d'une maniere permanente, ſauveroit à coup ſûr une grande partie des malheureuſes victimes que nous perdons tous les jours... Le fer & le feu des ennemis ne moiſſonnent-ils pas aſſez de mortels, ſans encore multiplier nos pertes par des négligences dignes des ſiecles barbares?

CHAPITRE XXIII.

Entrepôts militaires.

Les accidens journaliers de la guerre, qui ſe multiplient à chaque inſtant, ne ceſſent d'offrir à tout moment de nouveaux bleſſés ou malades, qui trop éloignés des hôpitaux ſédentaires obligent ſouvent à former un entrepôt dans le local le plus propice & le plus voiſin de l'ambulance.

Une *égliſe*, une *grange*, une *maſure* ou un *vaſte bâtiment*, ſont ordinairement les premiers aſyles qu'on prend pour les y loger ; c'eſt là qu'ils arrivent durement cahotés pendant leur tranſport. . . . Couchés à terre ſur de la paille, à peine couverts, ſouffrant toutes les rigueurs des vents, du froid, de l'humidité, des alimens altérés,

des fournitures & des remedes de mauvaiſes qualités.... Livrés à tous les fléaux que peuvent éprouver des vaincus ſoumis à la merci des vainqueurs ;... à l'inexpérience des chirurgiens ſubalternes, à la dureté des employés, & à toutes les privations d'un entrepôt momentané.... qu'une déroute, un ſiege, une retraite, rendent cent fois plus horribles encore.... Il tardent rarement à être victimes d'un ſol dangereux, & d'un traitement barbare dont les médicamens douteux, prodigués au haſard, abregent ordinairement la durée.

La néceſſité de ſaiſir le local le plus voiſin ne laiſſe pas toujours le tems d'en faire un choix judicieux, & les *égliſes*, qui ſont trop ſouvent préférées, ſont preſque toujours froides, humides & malſaines, parce qu'elles renferment une maſſe d'air corrompu par la reſpiration des peuples

qui, n'ayant d'autre iſſue que la porte, ne s'y renouvelle jamais. C'eſt ſans contredit de tous les bâtimens celui qu'on devroit le plus ſoigneuſement éviter.

Une *grange bien aérée*, & ſur-tout élevée au-deſſus du niveau de la terre, offre l'aſyle le plus ſûr, le plus ſalutaire & le plus propre à établir un entrepôt capable de ſoulager des malades & de panſer des bleſſés ; après avoir fait jetter ſur le ſol intérieur le plus de paille ſeche qu'on pourra trouver, on y place les hommes le plus commodément poſſible pour qu'on puiſſe tourner autour d'eux, les panſer, les ſervir, &c. &c. Si l'on peut avoir quelques couvertures, on les diſtribuera à ceux qui ſouffrent le plus & on les y panſera ou médicamentera tous les jours ſous l'inſpection générale des médecins ordinaires, les plus voiſins, qui ordonneront au chirur-

gien qui les ſoigne le traitement le plus convenable à chaque ſujet.

Les maſures, ou vieux bâtimens déſerts, ſont ſi mal couverts, ſi peu à l'abri de toutes les intempéries d'une ſaiſon, & preſque toujours tellement humides, qu'on doit éviter autant qu'il eſt poſſible d'y placer jamais un entrepôt militaire, à moins que le grand éloignement de tout autre endroit ne force d'en faire uſage.

Les grands bâtimens mériteront toujours la préférence lorſqu'ils ſeront élevés, ſecs, bien aérés, éloignés des mares d'eaux corrompues, des amas de fumier & de toutes les matieres qui, ſoumiſes en putréfaction, ne ceſſent de répandre aux environs des vapeurs infectes qui ne peuvent qu'empirer la douloureuſe ſituation des malades & des bleſſés.

On donnera ſur le champ des ordres pour faire préparer aux hommes d'un

d'un entrepôt, les ſecours les plus prompts & les plus analogues à leur état, en retirant de l'ambulance ou du dépôt le plus prochain les alimens, boiſſons & médicamens néceſſaires.

Les officiers de ſanté doivent y redoubler d'attention pour que les fournitures qu'ils y reçoivent en pain, vin, ou viandes ſoient d'une bonne qualité, que le bouillon ſoit bien fait, & l'enſemble du régime capable de fortifier & de rétablir des hommes exténués, qui ſuccombent ſous le poids d'une maladie ou d'une bleſſure: & lorſqu'une production ſe trouve altérée, ou d'une qualité dangereuſe, en réſerver à par, & l'envoyer ſur le champ au quartier général, pour en faire leurs plaintes & demander qu'on donne les ordres néceſſaires pour les faire changer promptement.

A meſure qu'une armée s'avance

en pays ennemi, il ſera très-prudent de laiſſer ſur les derrieres le plus de malades qu'il ſera poſſible, ſur-tout ceux qui éprouvant de longues maladies tardent le plus à ſe rétablir. De cette maniere il s'établira de proche en proche une chaîne permanente d'hôpitaux juſqu'aux frontieres d'un empire.

CHAPITRE XXIV.

Hôpitaux ambulans.

L'HÔPITAL ambulant ne differe d'un entrepôt que par le nombre des ſujets qu'il renferme, & les ſecours qui s'y trouvent plus abondans: établi à la hâte au premier endroit où s'arrête une armée, c'eſt ordinairement une égliſe, une grange, & ſouvent un couvent qui reçoit tous les officiers, cavaliers

ou ſoldats bleſſés & malades. Là après avoir exactement éprouvé la plupart des accidens dont je viens de parler, ils ſont livrés à la froide vigilance de pluſieurs employés, ſouvent très-neufs, & quelquefois à l'impéritie de pluſieurs jeunes chirurgiens ſubalternes, qui à la faveur du grand nombre des bleſſés, & du petit nombre des gens de l'art, tentent impunément les expériences les plus douloureuſes, & eſtropient ſouvent beaucoup de ſujets qu'un talent médiocre auroit certainement ſauvés.

Je me rappellerai toujours qu'un de mes oncles, capitaine au régiment de l'Iſle-de-France, ayant reçu un coup de fuſil à la jambe à la bataille de Plaiſance, ſe fit porter à l'ambulance pour y recevoir les ſecours néceſſaires à ſon état. On le fit entrer dans une égliſe où il vit épars ça & là beaucoup de ſoldats, & pluſieurs officiers

auxquels on mettoit le premier appareil ; l'un de ces meſſieurs qui avoit reçu une balle au talon fut livré à un jeune chirurgien , qui lui perſuada qu'il y avoit du ſang extravaſé entre les chairs , & qu'il falloit lui faire une inciſion pour l'évacuer ; la raiſon paroiſſoit bonne , on s'y détermina ſans peine. Le jeune homme , ignorant ſans doute les premiers élémens de l'anatomie , lui fit une profonde inciſion cruciale au - deſſus du talon , avec un excellent biſtouri qui coupa radicalement le tendon d'Achille ... Ce malheureux officier pouſſa un cri ſi lamentable & ſi douloureux que l'effroi & la conſternation s'empara de toutes les ames : ſon pied n'ayant plus le ſoutien nerveux que lui deſtina la nature , paroiſſoit pendant & prêt à tomber. Mon oncle frémiſſant à cet aſpect , voulut ſortir tout de ſuite de ce ſéjour d'horreur , préférant ſouf-

frir & attendre les ſecours d'un homme plus inſtruit que de courir des haſards auſſi dangereux, & dans le fait il eut raiſon ; car ce pauvre officier fut toujours eſtropié, & ne tarda pas à perdre une jambe dont la bleſſure uniquement panſée avec de l'eau-de-vie, n'eut pas été huit jours à ſe cicatriſer.

Je ne prétends pas citer cet exemple pour porter atteinte à la réputation des officiers de ſanté ; il y en a beaucoup qui ſont très-inſtruits & capables de faire honneur à l'état qu'ils exercent ; mais il y en a beaucoup plus encore qui ne le ſont pas, ſurtout dans les claſſes ſubalternes ; les moyens d'émulation que j'ai détaillés dans le troiſieme livre de cet ouvrage m'ont paru ſeuls capables de remédier à des inconvéniens auſſi meurtriers, en fourniſſant un très-grand nombre de ſujets habiles & laborieux,

qui ſans accroître les dépenſes d'une guerre ſeroient plus que ſuffiſans pour porter de tous les côtés les ſecours les plus prompts & les traitemens les plus heureux.

La ſuite d'un hôpital ambulant doit être compoſée des chariots chargés d'alimens de beaucoup de médicamens & de linges pour les bleſſés & les malades; on tâchera de les pourvoir de couvertures, s'il eſt poſſible, ſur-tout durant les fraîcheurs de l'automne dont les nuits humides ou glacées font cruellement ſouffrir les ſoldats, & portent le plus grand obſtacle à leur rétabliſſement.

La plus grande partie des obſervations que j'ai faites ſur les entrepôts militaires regardent encore plus eſſentiellement les hôpitaux ambulans, qui renfermant un plus grand nombre d'infortunés méritent une attention plus particuliere à éviter

tout ce qui peut leur nuire, & à rechercher les ſituations les plus ſaines, & les ſecours les plus ſalutaires : je ne répete donc pas tout ce que j'ai dit à ce ſujet, puiſque ce chapitre n'eſt que la ſuite du précédent.

Je le terminerai en dévoilant un abus dont les influences m'ont ſouvent offert des ſuites bien dangereuſes ; c'eſt l'uſage imprudent d'y délivrer ſouvent des remedes ſans étiquette ; leur nombre bientôt confondu entre les mains d'un jeune chirurgien, qui harcelé par les demandes & les beſoins les plus preſſans, les diſtribue ſouvent au haſard, il en réſulte des quiproquo fâcheux pour les malades, & ſouvent tel médicament deſtiné à une bleſſure externe s'employant à une maladie interne y produit les ravages les plus meurtriers. On les évitera en donnant les ordres les plus précis de ne jamais délivrer

la moindre drogue qu'elle ne ſoit étiquettée en toutes lettres, formant le nom du médicament d'une maniere très liſible.

Ces hôpitaux ambulans ſont les entrepôts intermédiaires deſtinés à ſervir de communication aux hôpitaux ſédentaires qu'on établit dans les places fixes pour en former de proche en proche une chaîne, juſqu'aux frontieres du royaume.

Tous ces établiſſemens momentanés ſeront plus ſalutaires lorſqu'on s'attachera à les pourvoir des alimens les plus ſains & des médicamens qui n'aient ſouffert aucune altération; ce dernier point trop ſouvent négligé coûte la vie à beaucoup de victimes; on en ſauveroit les trois quarts, ſi l'on mettoit en uſage les obſervations ébauchées au chapitre de la pharmacie des armées. Tant que les ſecours, les aſſiſtans & le nombre des officiers

de ſanté ne ſeront pas proportionnés à celui des malades & des bleſſés, il en périra toujours beeucoup, tandis que des ſoins faciles, des hommes intelligens, & des traitemens mieux indiqués, conſerveront à peu de frais une multitude de ſujets utiles.

Je crois ſans imprudence pouvoir poſer en fait que l'excédent des dépenſes abſorbées dans les hôpitaux militaires à traîner trois mois en longueur par l'inſuffiſance des alimens des ſoldats languiſſans d'inanition, qu'un régime mieux indiqué eût rétablis dans quinze jours, &c. &c..... ſeroit plus que ſuffiſant pour fixer des appointemens modérés au nombre de chirurgiens ou praticiens éclairés, qui ſeroient néceſſaires à ſubvenir à tous les beſoins d'une armée.

Je ſoumets cette idée à l'axamen des hommes éclairés qui ſe trouvent à la tête du gouvernement des hôpitaux.

CHAPITRE XXV.

Compoſition & diſtribution de l'hôpital ambulant.

QUOIQUE la ſituation de l'ambulance ſoit ſujette à varier ſouvent, il faut que ſa compoſition & ſa diſtribution ſoient établies de maniere que chacune de ſes parties ait un local aſſigné pour que tout y ſoit traité ſainement & commodément.

La néceſſité de recevoir en tout tems les malades ou les bleſſés que les fatigues ou les accidens de la guerre multiplient à chaque inſtant, obligent d'établir la ſituation de l'ambulance à portée d'un camp ou du quartier général, dans le local le plus aéré & moins expoſé à communiquer des contagions à l'armée.

Les détails énoncés au chapitre des entrepôts militaires ſont ceux qui m'ont paru les plus importans à la ſalubrité du local.

Le choix du bâtiment déterminé, il faut en fixer la diſtribution en établiſſant dans les bas une piece pour la cuiſine..... une autre pour la pharmacie.... une troiſieme pour la préparation des appareils .... une quatrieme pour magaſin des draps, couvertures, &c. &c. &c. Enfin on réſervera au premier étage, s'il eſt poſſible, les pieces les plus vaſtes pour y loger tous les bleſſés ou malades, en obſervant, s'il ſe peut, de ſéparer les bleſſés des malades, & les malades des convaleſcens.

Plus on parviendra à fixer dans les hôpitaux ambulans l'ordre général des hôpitaux militaires annoncés au commencement de ce livre, plus on réuſſira à obtenir des ſuccès ſatisfai-

ſans ; je ſens trop qu'il eſt peu facile d'établir dans des hôpitaux momentanés une adminiſtration auſſi réguliere ; mais lorſque MM. les officiers de ſanté ſont pénétrés des grands principes de ſalubrité générale, & des détails les plus ſalutaires à la manutention intérieure des grands hôpitaux, il leur eſt facile de diriger des établiſſemens moins importans ſur le même modele, afin que toutes les parties ſédentaires ou ambulantes, qui ont pour objet le rétabliſſement des hommes, concourent au même plan général par l'harmonie conſtante des mêmes moyens.

Nos hôpitaux ambulans ſont ordinairement compoſés de pluſieurs *chariots*, *de tentes* &c. &c. &c. d'une *garde militaire* pour maintenir le plus grand ordre, & que durant les marches les malades ſoient eſcortés & défendus contre l'ennemi .... des *gens*

de cuiſine, deſtinés à la préparation du bouillon, de la viande & autres comeſtibles . . . . des *infirmiers*, dont l'emploi auſſi pénible que dangereux pour eux, lorſqu'il eſt bien rempli, mériteroit ſans doute d'être plus conſidéré ou mieux récompenſé... des *médecins* qui viſitent chaque jour les malades, les cuiſines, & la qualité des alimens & des médicamens ... des *chirurgiens* deſtinés à préparer, à poſer les appareils, & à faire toutes les opérations de leur art ; ... l'*apothicaire en chef*, à qui la conſervation des médicamens de l'armée, & leur diſtribution journaliere eſt toujours confiée... *le boucher & le boulanger* qu'on devroit ſans ceſſe ſurveiller de près pour s'aſſurer de la qualité ſalutaire des viandes & du pain ... des *employés* dont les ſoins ſouvent importans exigent des connoiſſances, de l'intelligence & de l'activité..... enfin un

adminiſtrateur qu'on doit regarder comme un dieu bienfaiſant ſur la terre, lorſqu'il eſt humain, ſoigneux, vigilant & integre.

L'ambulance doit avoir ſans ceſſe un approviſionnement convenable de couvertures, alimens, & médicamens toujours ſurabondant au nombre actuel des malades, afin d'être en état d'en fournir aux entrepôts qui peuvent lui en demander, & à la quantité des nouveaux malades qui ſurviennent à chaque inſtant.

C'eſt principalement lorſqu'une armée ſe met en marche & que l'ambulance ſuit la même deſtination qu'elle doit faire ſes proviſions en bouillon, tiſannes & médicamens uſuels avant de partir du camp pour ſe mettre en route, afin de pouvoir ſecourir durant le cours d'une marche toujours pénible pour des malades ceux qui ont le plus beſoin de

ſecours. Pluſieurs médecins ordinaires doivent alors les eſcorter afin de preſcrire les ſoulagemens qu'il faut donner aux plus ſouffrans.

L'apothicaire-major doit placer à portée les médicamens qu'il juge les plus convenables au genre des malades de l'ambulance, & le chirurgien-major faire préparer par ſes éleves quantités de premiers appareils, ſur-tout lorſque le voiſinage fait appréhender des eſcarmouches, & des accidens fréquens durant le cours d'une marche.

MM. les chirurgiens particuliers ont paru très-ſouvent manquer des ſecours les plus néceſſaires, ſur-tout après des actions particulieres ou imprévues; ils ne peuvent ſuffire alors aux premiers appareils, & ſont obligés d'avoir recours à l'ambulance: il eſt donc important qu'elle ſoit abondamment pourvue en tout tems, à plus

forte raiſon lorſqu'on s'attend à chaque inſtant à une action générale.

Les ſouffrances inévitables qu'éprouvent les malades durant un tranſport douloureux fera toujours deſirer l'emploi des chariots plus commodes & moins cahotans dont j'ai parlé cidevant, & dont l'eſcorte ne ſoit confiée qu'à des officiers doux, humains & compatiſſans, qui veillent à leur conſervation, empêchent qu'on ne les maltraite & contribuent au contraire à leur procurer les ſecours qui dépendent d'eux

Arrivés à leur deſtination..... le terrein déterminé .... le bâtiment choiſi ... les diſtributions établies ... les malades couchés ... & l'ordre général une fois fixé, il ne s'agira plus que d'y faire régner les principes de ſalubrité, de ſoulagement, de rétabliſſement & de convaleſcence ;

dont nous avons expoſé les détails les plus importans dans cet ouvrage.

CHAPITRE XXVI.

Maiſons de ſanté.

JE finis par une réflexion puérile pour un grand homme, mais importante ſur l'eſprit des peuples citoyens ou militaires.

Dès qu'on a tenté de détruire les abus les plus meurtriers de l'ignorance ou de la cupidité humaine, il faut anéantir juſqu'aux noms qui nous rappellant des ſouvenirs trop longtems douloureux ſemblent vouloir perpétuer leurs influences funeſtes.

Dans les premiers ſiecles de leur fondation, les hôpitaux offroient des aſyles conſacrés à l'infortune, ou aux ſouffrances des citoyens malheureux;

l'eſpoir d'y être nourris, vêtus, logés & ſoignés dans les infirmités de la vieilleſſe, faiſoit briguer des places dont la protection diſpoſa ſouvent au préjudice de la douleur, parce qu'on y trouvoit des ſecours utiles & ſuffiſans dans pluſieurs genres.

Aujourd'hui tout a changé de face, le grand nombre d'infortunés a diminué les ſecours, tandis que la cupidité a multiplié les abus; ces principes cruels ont été portés à tel point que le ſeul nom *d'hôpital* inſpire l'horreur & fait frémir d'effroi tous les êtres malheureux & ſenſibles. J'ai vu des momens où cette crainte étoit ſi générale, que nos ſoldats croyoient entrer dans le ſéjour des morts, dès qu'ils avoient paſſé les portiques d'un hôpital, & dans le vrai leurs voûtes funebres preſque ſemblables à l'antre du lion, recevoient beaucoup

de victimes & n'en rendoient que très-peu.

Les cauſes meurtrieres qui conſument tant de monde, une fois anéanties, les opinions reçues, (arbitres ſouverains de l'exiſtence & du deſtin des hommes) la raiſon & l'humanité même ſe réuniſſent à demander qu'on enſeveliſſe dans un éternel oubli ce *nom d'hôpital* depuis longtems funeſte à tant d'infortunés pour lui ſubſtituer celui de *maiſon de ſanté*. C'eſt en rappellant à l'eſprit des citoyens & des troupes l'anéantiſſement d'un ſéjour meurtrier, ſur les ruines duquel il a vu s'établir l'aſyle du ſoulagement, de la conſolation & du rétabliſſement de ſes forces, fondé ſur la ſalubrité la plus parfaite des ſecours prodigués dans tous les genres à l'humanité ſouffrante, que nous parviendrons à faire renaître la ſécurité des peuples, la confiance des ſoldats, &

que nous obtiendrons la conſervation des hommes & des générations futures.

Que la volonté magnanime des ſouverains & des princes bienfaiſans de l'Europe, éclairés par les lumieres des hommes en place qui dirigent leurs états, daigne rendre à ces établiſſemens utiles leur premiere deſtination.... les ſecours vraiment ſalutaires au rétabliſſement des peuples ſouffrans ou des guerriers malades... & chacun de ces monumens ſeront de véritables trophées qui immortaliſeront davantage leur premier fondateur, qu'une brillante victoire achetée par l'effuſion du ſang humain ou la mort de dix mille infortunés.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS EN CE VOLUME.

PRINCIPES élémentaires, pag. 5

LIVRE PREMIER.

De la Santé des Troupes en tems de Paix.

CHAP. I. *Idées générales*, 31
CHAP. II. *Education militaire*, 32
CHAP. III. *Choix du ſoldat*, 45
CHAP. IV. *Ecoles du ſoldat*, 59
CHAP. V. *Ecoles de l'officier*, 70
CHAP. VI. *Habillement militaire*, 81

CHAP. VII. *Habillement du ſoldat*, 89
CHAP. VIII. *Habillement de l'officier*, 111
CHAP. IX. *Equipages de l'officier*, 116
CHAP. X. *Equipages du fantaſſin & du cavalier*, 120
CHAP. XI. *Armement militaire*, 123
CHAP. XII. *Armement de l'officier*, 132
CHAP. XIII. *Pain du ſoldat*, 135
CHAP. XIV. *Viandes & marmites du ſoldat*, 142
CHAP. XV. *Légumes du ſoldat*, 151
CHAP. XVI. *Qualité des eaux*, 153
CHAP. XVII. *Filtration des eaux*, 161
CHAP. XVIII. *Boiſſons fermentées*, 169
CHAP. XIX. *Tables militaires*, 181
CHAP XX. *Logemens des troupes*, 191
CHAP. XXI. *Priſons militaires*, 203
CHAP. XXII. *Célibat militaire*, 213

DES CHAPITRES. 599
CHAP. XXIII. *Du Libertinage*, 216
CHAP. XXIV. *Population militaire*, 222
CHAP. XXV. *De la valeur*, 238

LIVRE II.

De la Santé des Troupes en tems de Guerre.

CHAP. I. *Idées générales*, 245
CHAP. II. *Ouverture d'une campagne*, 247
CHAP. III. *Marche des troupes*, 253
CHAP. IV. *Des Bivouacs*, 265
CHAP. V. *Tentes du ſoldat & du cavalier*, 269
CHAP. VI. *Salubrité des camps*, 275
CHAP. VII. *Formation d'un camp*, 281
CHAP. VIII. *Propreté des camps*, 286
CHAP. IX. *Purification des camps*, 297

CHAP. X. *Influence des climats*, 301
CHAP. XI. *Maladies de l'ame*, 313
CHAP. XII. *Mal du pays*, 325
CHAP. XIII. *Préſervatifs des maladies contagieuſes*, 329
CHAP. XIV. *Exercices & travaux militaires*, 337
CHAP. XV. *Alimens incorruptibles en cas de diſette*, 342
CHAP. XVI. *Siege d'une place*, 369
CHAP. XVII. *Combats & batailles*, 380
CHAP. XVIII. *Inſpiration & modération du courage*, 384
CHAP. XIX. *Panſement des bleſſés*, 397
CHAP. XX. *Chariots des bleſſés*, 402
CHAP. XXI. *Rafraîchiſſement des troupes*, 408

LIVRE III.

De la Salubrité des Hôpitaux Militaires.

CHAP. I. *Idées générales*, 421
CHAP. II. *Poſition d'un hôpital*, 424
CHAP. III. *Plan d'un hôpital*, 436
CHAP. IV. *Diſtribution des ſalles*, 442
CHAP. V. *Moyens d'aérer les ſalles*, 451
CHAP. VI. *Compoſition de chaque ſalle*, 457
CHAP. VII. *Salles épidémiques ou contagieuſes*, 462
CHAP. VIII. *Lits militaires*, 470
CHAP. IX. *Salles fumigatoires*, 478
CHAP. X. *Cuiſines d'hôpital*, 484
CHAP. XI. *Service intérieur*, 499
CHAP. XII. *Purification des ſalles*, 508

CHAP. XIII. *Officiers de ſanté*, 512
CHAP. XIV. *Tribunal du premier médecin de l'armée*, 513
CHAP. XV. *Des inſpecteurs de ſanté*, 524
CHAP. XVI. *Médecins & Chirurgiens conſultans*, 533
CHAP. XVII. *Chirurgien-Major des régimens*, 538
CHAP. XVIII. *Viſites des médecins*, 544
CHAP. XIX. *Viſites des officiers militaires*, 553
CHAP. XX. *Régimes des convaleſcens*, 557
CHAP. XXI. *Pharmacie des armées*, 562
CHAP. XXII. *Tranſports des malades*, 569
CHAP. XXIII. *Entrepôts militaires*, 573
CHAP. XXIV. *Hôpitaux ambulans*, 578

CHAP. XXV. *Compoſition & diſtribution d'un hôpital ambulant*, 586

CHAP. XXVI. *Maiſon de ſanté, &c.* 593

Fin de la Table.

Plan d'un Hopital Militaire

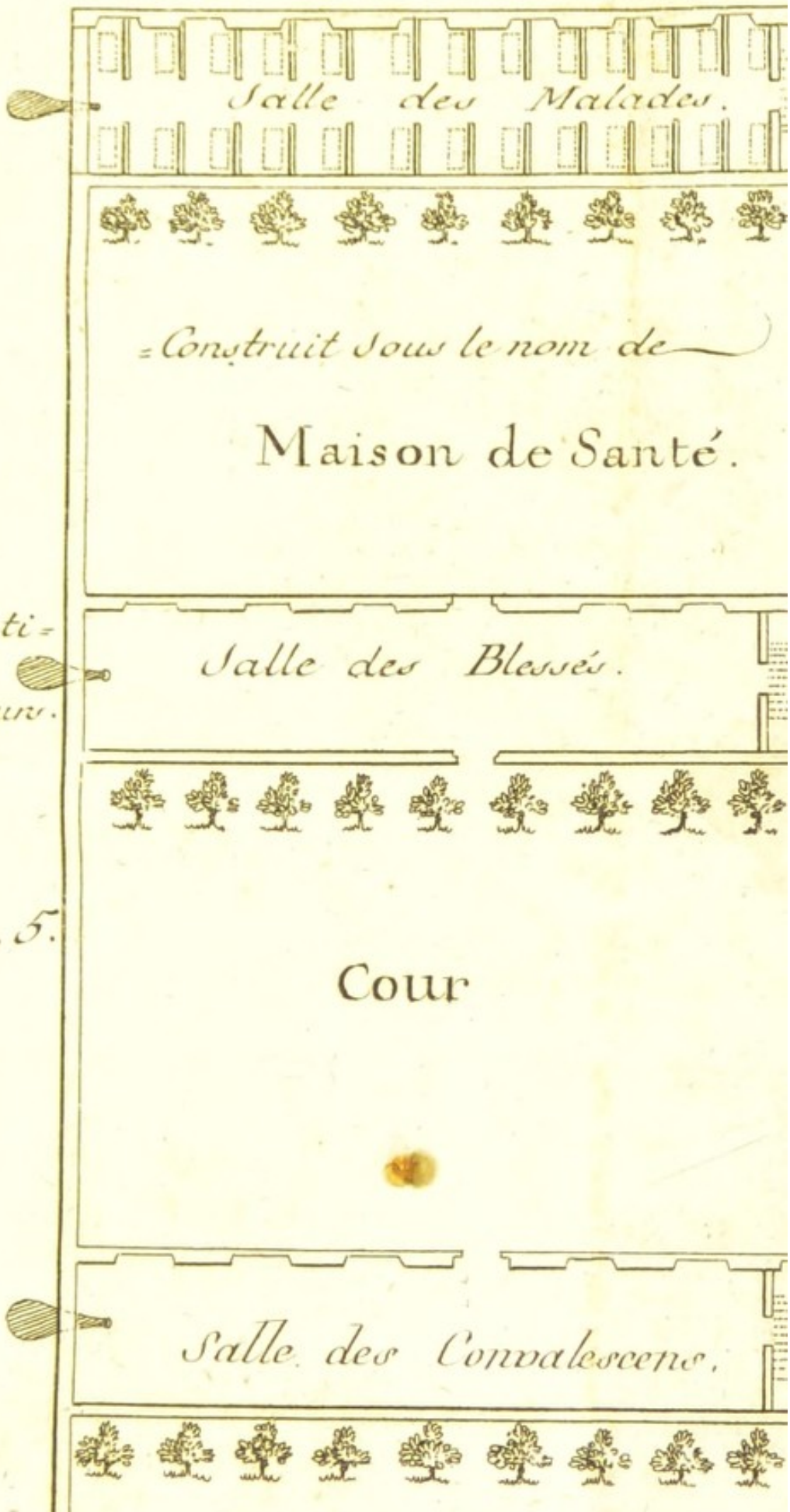


Fig. 5.